

SAS [127] – Hong kong express

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HONG KONG EXPRESS

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



127

HONG KONG EXPRESS

EDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

Photo de la couverture : Michael MOORE
Arme fournie par : armurerie COURTY ET FILS, à Paris Maquillage :
Georges DEMICHELIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Gérard de Villiers, 1997

ISBN : 2-7386-5845-8

ISSN : 0295-7604

PROLOGUE

Les larmes jaillissaient des yeux de Chai Lin, sans qu'elle parvienne à les arrêter. Elle fixait le squelette aux cheveux blancs qui venait d'émerger de la porte latérale de la prison de Quincheng – Q1 dans le jargon du goulag chinois – et faisait quelques pas mal assurés dans sa direction.

Elle courut vers ce mari dont elle était séparée depuis exactement sept ans, huit mois et dix-sept jours, qui, à trente-huit ans, en paraissait aujourd'hui plus de soixante. Hu Wang avait été arrêté le 1^{er} juillet 1989, après avoir activement participé à la manifestation de la place Tiananmen qui s'était terminée par le massacre du 4 juin 1989. Syndicaliste, il était en tête des vingt et un de la « most wanted list »⁽¹⁾ établie par le PSB ⁽²⁾, la police politique chinoise. Dès l'après-midi du 4 juin, la Cour suprême du Peuple avait émis une ordonnance selon laquelle la protestation de la place Tiananmen était de caractère « contre-révolutionnaire ». Ce qui signifiait que l'article 90 du Code pénal de 1980 s'appliquait à ceux qui y avaient participé. « Tout acte mettant en danger la République populaire de Chine et ayant pour but de renverser le pouvoir de la dictature du Proletariat et le système socialiste est un acte contre-révolutionnaire. »

Chai Lin rejoignit son mari et l'étreignit. Il semblait ne plus avoir de chair, seulement des os, sous le costume râpé. Depuis son arrestation, elle ne l'avait aperçu qu'en novembre 1990, lors de son procès, lorsqu'il avait été condamné avec d'autres de ses camarades à sept ans de prison.

— Je suis là, murmura-t-elle. C'est fini.

Étranglé par l'émotion, Hu Wang ne put répondre et les larmes de Chai Lin redoublèrent. Elle avait bien failli ne pas pouvoir accueillir son mari à sa sortie de prison.

Quincheng, la prison de haute sécurité réservée aux principaux prisonniers politiques de Chine, n'apparaît en effet sur aucune carte. Elle se trouve dans le canton de Changpin, au nord de Beijing⁽³⁾, dans un paysage bucolique de collines parsemées de sources thermales. Une route sans aucune indication part de ces thermes et file vers le nord. Tous les kilomètres, des pancartes en chinois et en anglais annoncent : « Route interdite aux étrangers. »

Cette route mène à l'entrée de Quincheng. Mais aucun moyen de transport ne l'emprunte. Le bus reliant Beijing au canton de Changpin avait déposé Chai Lin dans un village éloigné de plusieurs kilomètres de la prison de haute sécurité.

La jeune femme avait mis longtemps à la trouver. Les villageois à

qui elle s'était adressée prétendaient ne pas connaître son existence et plusieurs avaient même refusé de lui parler ! Chai Lin avait dû donner vingt yuans (4) à une vieille femme pour qu'elle consente à la mettre enfin sur le bon chemin. Chai Lin était arrivée à Quincheng épuisée, quelques minutes avant que son mari ne sorte.

— Viens, fit-elle avec douceur, nous devons marcher jusqu'au village, il y en a pour une heure environ.

Hu Wang la suivit comme un automate. Quelques mètres plus loin, il se retourna pour contempler les murs hauts de quatre mètres surmontés de barbelés électrifiés qui protégeaient le bâtiment de huit étages où il venait de passer six ans de son existence. Il pensait à tous ceux qui s'y trouvaient encore. Sans parler des milliers d'opposants enfermés dans les « loogais », les camps de rééducation éparpillés dans toute la Chine.

— J'ai froid, fit-il à voix basse.

À Quincheng, on prenait l'habitude de parler bas. Si on voulait survivre, franchir à nouveau un jour le portail rouillé flanqué de deux guérites encadrant l'arche de pierre, il fallait éviter les cellules « spéciales », où tant de gens avaient été torturés à mort. Jiang Qing, la femme de Mao Zedong, avait passé des années à Quincheng.

Ils s'éloignèrent à petits pas et Hu Wang ne se retourna plus. Aucun véhicule ne passait sur cette route et ils marchaient au milieu de la chaussée. Peu à peu, Hu Wang se reprenait à respirer plus vite. À trente-huit ans, il avait l'impression d'être un vieillard. Chai Lin avait réussi à contenir ses larmes.

— Tu as faim ? demanda-t-elle, j'ai apporté des *wotou* (5).

— Non, ça va, répondit Hu Wang, depuis quelques semaines, ils me nourrissaient un peu mieux. C'était moins dur qu'au début. Sinon...

La gorge nouée, il ne termina pas sa phrase, assailli par des souvenirs atroces. Lorsqu'il avait été arrêté, le 1^{er} juillet, dans le petit appartement de Beijing, il attendait le messenger supposé le conduire hors de Chine, un membre d'un réseau d'exfiltration des dissidents de la place Tiananmen hâtivement mis en place dès le 5 juin, et connu sous le nom de code d'opération « Yellowbird ». Tout de suite, il avait été emmené à la prison n° 2 de Beijing.

On l'avait jeté dans une cellule de deux mètres sur trois où étaient déjà entassées une vingtaine de personnes ! Cette prison abritait un millier de prisonniers, la moitié d'entre eux classés *zhengzhifan* : politiques.

Ce mélange n'était pas innocent : les gardiens conseillaient aux prisonniers de droit commun de battre les politiques afin de leur extorquer une confession en échange de minces avantages. Hu Wang avait cru mourir. La cellule était équipée d'un seul W.-C. pour vingt-quatre personnes. Aucune hygiène. En permanence, une puanteur de

sueur, d'urine, de diarrhée. Quiconque se levait pour aller aux W.-C. perdait sa place. La nuit était une horreur. Le plancher était toujours humide et les prisonniers dormaient serrés les uns contre les autres comme des sardines dans une boîte. Une unique et faible ampoule brûlait jour et nuit. Parfois, Hu Wang était réveillé en sursaut par des cafards géants qui se promenaient sur son visage...

Le jour n'apportait guère de repos. De six heures du matin à neuf heures du soir, les prisonniers demeuraient assis sur le sol en quatre rangs de six sans avoir le droit de bouger ou de parler. Les seuls répits étaient les repas, à dix heures et à seize heures. Les menus ne variaient jamais. Une soupe de légumes très claire et deux morceaux de pain de maïs à moitié crus. Souvent, les gardiens les confisquaient pour punir un prisonnier.

Durant toutes ces semaines, Hu Wang n'avait eu ni visiteur ni courrier. Comme s'il était déjà mort. Tous les quinze jours, on le sortait de sa cellule pendant vingt minutes. Il devait courir dans une cour, mais ses jambes ne le portaient plus.

Il avait accueilli la nouvelle de son procès, et donc de son transfert, avec soulagement.

Pour la première fois depuis son arrestation, il avait pu apercevoir Chai Lin, dans la salle, sans pouvoir lui parler. Ils s'étaient souri, puis il avait replongé dans le goulag chinois, pour sept interminables années.

Après sa condamnation, il avait été transféré à la prison de Banbuqiao qui accueillait les criminels « endurcis » et les condamnés à mort, entassés dans le bloc K.

Les exécutions avaient lieu dans une des cours intérieures de la prison et elles étaient le plus souvent coordonnées avec les demandes d'organes humains frais des hôpitaux de Beijing. Un véhicule réfrigéré avec une équipe médicale attendait dans la cour pour récupérer sur le condamné encore chaud les organes dont on avait besoin. À son arrivée, Hu Wang avait eu l'impression de franchir les portes de l'enfer. Des miradors avec des gardes armés parsemaient le mur d'enceinte de six mètres de haut surmonté de barbelés électrifiés. Personne n'avait le droit d'approcher de Banbuqiao qui, de loin, ressemblait à une usine isolée dans des champs, au sud-est de Beijing.

On avait aussitôt conduit Hu Wang à sa cellule, dans un bâtiment situé entre le bloc K des condamnés à mort et la prison des femmes. Au bout d'un long couloir, on l'avait poussé dans une *xiao hao*, une cellule de punition où, théoriquement, on ne devait pas rester plus de dix jours. Mais la loi s'arrêtait aux portes de Banbuqiao... Hu Wang allait rester quatre mois dans sa cellule. Il fallait le briser avant de l'envoyer à Quincheng. Au sol, la pièce ne mesurait guère plus de trois mètres carrés, mais le plafond se trouvait à près de cinq mètres au-

dessus du sol ! Une sorte de cercueil vertical démesurément étiré, où la seule source de lumière était une étroite fente horizontale, à trois mètres de hauteur, et une ampoule nue encore plus haut, allumée à la discrétion des gardiens.

Lorsqu'il était arrivé, la température était de moins cinq degrés à Pékin. Un vent glacial balayait les couloirs et s'infiltrait dans la cellule. Les gardiens portaient deux manteaux superposés pour lutter contre le froid, mais Hu Wang grelottait dans sa cellule sans chauffage. Il claquait des dents jour et nuit et avait toussé pendant trois mois.

Et puis, peu à peu, avec le printemps, la température était remontée jusqu'à devenir caniculaire en été. La cellule avec son bat-flanc nu, son robinet d'eau froide et son W.-C. était devenue un four. Une odeur pestilentielle montait du W.-C., le bat-flanc de bois pourri grouillait de vermine : tiques, punaises, cafards, cloportes... En quelques jours, le corps de Hu Wang n'était plus qu'une plaie.

Ensuite, quand on l'avait estimé bien brisé, un fourgon l'avait conduit à Quincheng. Où il avait compté les jours, puis les semaines et enfin les mois. Et maintenant, se traînant avec difficulté sur cette route déserte, s'il était enfin libre, c'était avec la peur au ventre : le Public Security Bureau ne lâchait jamais ses proies.

Il sentait contre lui la chaleur du corps de Chai Lin qui le portait presque. Ils n'avaient que deux ans de différence, mais elle paraissait maintenant être sa fille. Il tourna la tête vers elle.

— Jamais je ne retournerai là-bas, dit-il d'une voix plus ferme, je préfère mourir.

Chai Lin lui adressa un sourire confiant.

— Tu n'y retourneras pas, je te le jure.

Ils mirent près de deux heures à atteindre le village où s'arrêtait le bus pour Beijing. Puis encore deux heures pour regagner la grande ville et marcher jusqu'à leur minuscule appartement. Hu Wang n'arrivait pas encore à parler, il observa son intérieur comme s'il le découvrait pour la première fois. Beijing avait changé, il y avait moins de bicyclettes, plus de voitures et d'animation.

Chai Lin l'installa dans un vieux fauteuil de rotin, lui donna une tasse de thé et un gâteau qu'il mit longtemps à mâcher. Pendant ce temps, elle sortit de son sac un appareil photo Polaroid, puis tendit à son mari le *Quotidien du Peuple* du jour.

— Tiens-le devant toi, demanda-t-elle.

Il obéit sans comprendre et elle prit la photo. Cela semblait étrange à Hu Wang, car c'est ainsi que les kidnappeurs procèdent avec leurs otages, pour montrer qu'ils sont bien vivants.

Chai Lin agita doucement la photo pour la faire sécher, puis l'examina. On reconnaissait Hu Wang, et la date du *Quotidien du*

Peuple était bien visible. C'est tout ce qu'il fallait. Elle savait que le PSB ne les laisserait jamais tranquilles. Que la solution était de fuir la Chine par la filière qui avait déjà servi à beaucoup de ses amis : « Yellowbird ».

Mais elle ignorait si le réseau était encore actif, sept ans après Tiananmen. Elle allait envoyer cette photo comme on jette une bouteille à la mer. En la donnant à quelqu'un de « sûr ». Mais qui était « sûr » en Chine, avec la pression omniprésente de la police politique ? Si « Yellowbird » avait été infiltré, le simple fait de transmettre cette photo les précipiterait à nouveau tous les deux dans l'horreur concentrationnaire.

Hu Wang, épuisé, avait fermé les yeux. Chai Lin posa la photo puis calligraphia avec soin deux mots dans l'espace blanc, en dessous de la photo.

PLEASE HELP ![\(6\)](#)

CHAPITRE PREMIER

Apolinario Ribeiro, directeur de la *Secção de informações de policia de Segurança publica* (7) promena un regard luisant sur la demi-douzaine de putes en train d'arpenter le sous-sol de l'hôtel-casino *Lisboa*, la « perle de Macao ». Il venait de se restaurer à la cafétéria et s'était dit qu'avant d'attraper le « Turbo Cat » (8) pour Hong Kong, il avait largement le temps d'une petite détente. Il se mit à arpenter lentement la galerie marchande circulaire, le long d'un immense aquarium plein de poissons tropicaux aux couleurs incroyables. Les Chinois adoraient les aquariums.

Le policier examinait avec soin les filles qui déambulaient, seules ou par paires, toutes vêtues de la même façon : pull noir très moulant, pantalon ajusté, petit sac à dos et chaussures plates. Seul le maquillage outrancier qui rendait leurs bouches phosphorescentes indiquait leur qualité.

Dans la journée, elles ne se hasardaient guère dans les salles de jeu des quatre étages du casino, n'y apparaissant qu'en fin de soirée, quand les gagnants imbibés de Tsing-Tao (9) avaient envie de jouer à autre chose qu'au mah-jong ou au baccara.

Apolinario Ribeiro inspectait les filles d'un regard critique. Il en laissa passer trois plutôt piquantes qui hâtaient le pas et détournaient la tête en passant devant lui. Non qu'il soit particulièrement répugnant. Avec sa tignasse blanche et sa grosse moustache, il ressemblait plus à un vieux *comprador* qu'à un maniaque sexuel. Hélas, Apolinario Ribeiro avait à leurs yeux un défaut rédhibitoire : il ne payait pas. Corrompu jusqu'à l'os, il profitait de son affectation à la surveillance des jeux pour en tirer le maximum d'avantages.

D'abord, un modeste prélèvement de deux pour cent sur tous les profits du casino, remis chaque mois en liquide par le propriétaire, un vieux Chinois nommé Tang Ho, dit « Ho les Longues Oreilles » en raison des appendices disproportionnés qui ornaient son crâne. Il en accentuait d'ailleurs encore le côté monstrueux en se rasant entièrement la tête...

Tang Ho, « tête de dragon » (10) d'une des triades les plus puissantes du territoire – la 14 K – considérait cette dîme comme parfaitement normale, Apolinario Ribeiro veillant en retour à ce qu'aucun malfrat local ne vienne perturber le fonctionnement bien huilé de l'extraordinaire « pompe à phynances » qu'était le *Lisboa*. Des machines à sous au baccara, tout fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme à Las Vegas, dans une douzaine de salles réparties sur quatre étages, reliées par des escaliers mécaniques et

surveillées par des régiments de gardes et des batteries de caméras vidéo.

On n'entendait que le claquement des dominos du mahjong et les voix aiguës des croupières en robe fendue. Une demi-douzaine de restaurants permettaient aux joueurs de se restaurer et les putes pourvoyaient à leurs états d'âme. Certes, d'autres casinos avaient ouvert à Macao, comme le *Macao Palace*, un casino flottant ancré face à la *rua das Lorchas*, à la clientèle populaire. Le *Lisboa* demeurait cependant le plus fréquenté avec sa décoration kitsch et ses prestations sophistiquées. Tous s'y ruaient, de la mamma chinoise aux hommes d'affaires aux poches bourrées de billets de mille dollars Hong Kong (11).

Pas de Blancs.

En sus de sa dîme, la « protection » du *Lisboa* rapportait à Apolinario Ribeiro quelques menus avantages : repas et putes gratuites. Plus quelques poignées de jetons pour une partie de « 21 », qu'il reperdait régulièrement en quelques minutes.

Il allait se décider pour une petite Chinoise assez replète mais à la bouche appétissante, lorsqu'une nouvelle venue surgit au coin du couloir. Une grande fille de un mètre quatre-vingts au visage rond et plat, que ses copines avaient surnommée le « poisson-lune ». On aurait dit un masque de théâtre, avec le trait rouge de la bouche et les arcs des sourcils réduits à deux traits. Apolinario l'enveloppa d'un regard intéressé. Certes, ce n'était pas une beauté, mais, outre un corps plutôt harmonieux, c'était une des rares à être courageuse sous l'homme. Et même, lorsqu'on avait trouvé sa clef, à manifester quelque émotion. En plus, le Portugais appréciait ses fesses, hautes, cambrées et fermes. Il se détacha de l'aquarium et lui barra le chemin avec un sourire engageant.

— Lan ! *Good afternoon*. Il y a longtemps que je ne t'ai pas vue...

La Chinoise esquissa un sourire mécanique, sans répondre, car son anglais était pratiquement inexistant. Arrivée du Hu-Nan six mois plus tôt, elle ne voyait pratiquement pas d'étrangers. Le policier portugais était un des rarissimes *gweilo* (12) à qui elle parlait. Celui-ci lui prit le bras, toujours avec un sourire engageant.

— *You come...*

Sans résister, elle le suivit jusqu'à la batterie d'ascenseurs de la tour greffée sur le casino. Il appuya sur le sixième étage, où se trouvaient les chambres réservées aux filles accompagnées de clients importants. Chacune d'elles en possédait la clef, mais était supposée faire payer cinq cents dollars Hong Kong pour leur usage. Pour Apolinario Ribeiro, c'était évidemment gratuit.

Tous les employés du *Lisboa* savaient que le policier portugais était l'invité permanent du tout-puissant Tang Ho.

La chambre était banale, cossue, avec une grande fenêtre donnant sur la mer et le pont suspendu allant de Macao à l'île voisine de Taipa, où se trouvait le nouvel aéroport. À peine dans la chambre, Lan ouvrit le minibar et en sortit une bouteille de cognac Gaston de Lagrange XO cachetée, réservée aux hôtes de marque. Les Chinois raffolaient du cognac français. Hélas, Apolinario Ribeiro était pressé, et il lui fit signe de remettre la précieuse bouteille en place. Lan s'avança alors vers lui et lui lança le seul mot d'anglais qu'elle connaisse :

— *Massage ?*

— *Yes, massage !* approuva le Portugais, ravi.

Elle commença aussitôt à lui frotter énergiquement l'entrejambe, tandis qu'il la dépouillait de son pull sous lequel elle était nue. Ses seins fermes et pointus possédaient de grosses pointes très courtes, d'un brun presque noir. Dans la foulée, Lan ôta son pantalon, ne gardant qu'un slip blanc et des escarpins. Son corps longiligne était nettement plus attrayant que son visage plat. Echauffé par le massage roboratif, Apolinario Ribeiro se déshabilla et s'allongea sur le lit. Aussitôt, elle l'enjamba tête-bêche, lui offrant le spectacle de sa croupe encore protégée par le slip blanc, et commença par promener une langue mutine sur ses orteils ! Remontant peu à peu le long de ses jambes, frottant les pointes de ses seins contre le bas-ventre de son client, elle provoqua rapidement chez le Portugais une érection très convenable. Ses caresses manquaient un peu de spontanéité, mais Apolinario Ribeiro salua sa performance d'un grognement ravi. Il avait fait le bon choix.

À travers son slip, Lan lui mordillait le sexe. Puis, elle écarta délicatement le tissu, lui permettant de se redresser, et pivota pour s'agenouiller à côté du Portugais et agacer sa poitrine de la bouche et des doigts. Le Portugais râla de bonheur et ses mains se refermèrent sur les seins de la jeune Chinoise. Son point faible. À son tour, il se mit à malaxer les grosses pointes brunes et leurs mamelons. Lan commença à pousser des petits cris de souris et à se tortiller en frottant son sexe au sien. Apolinario était ravi. En bon Latin, l'indifférence d'une femme le blessait. Maintenant, Lan, tenue par le bout des seins, se tordait comme un serpent, renforçant l'érection du Portugais. Celui-ci, estimant avoir été grand seigneur, tira la Chinoise en arrière par les tétons et, triomphant, amena son visage en face de son membre et l'abaissa. Il n'était quand même pas là uniquement pour faire s'envoyer en l'air une pute chinoise. Lan se lança dans une fellation maladroite, mais consciencieuse. Cette gâterie se pratiquait peu dans les régions reculées de la Chine rurale...

Apolinario Ribeiro savoura son plaisir quelques minutes, puis se dit qu'il allait rater le Turbo Cat de cinq heures, à ce rythme-là. Il sortit de la bouche de Lan qui, automatiquement, se mit à quatre pattes sur le lit, la croupe haute. Le Portugais, agenouillé derrière elle, écarta le slip de coton blanc et entreprit d'envahir son sexe étroit. Il dut forcer pour que son membre pénètre entièrement. L'excitation de Lan n'était pas encore descendue jusque-là. Néanmoins, il parvint à ses fins et s'immobilisa, serré par le sexe étroit. Ses mains se refermèrent sur les seins et il se mit à défoncer la Chinoise à grands coups de reins qui faisaient trembler tout son corps. Les seins pincés et malaxés, elle avait commencé à se tordre en couinant. Apolinario sentit le plaisir monter et accéléra ses coups de reins, jusqu'à l'explosion finale. Sur le coup, il pinça si fort les seins de Lan qu'elle cria de douleur.

Apaisé, il roula sur le côté, et vit que la pluie s'était mise à tomber. Des trombes d'eau noyaient la vieille ville d'un brouillard grisâtre. Il jura intérieurement. Sa voiture était garée assez loin et il allait être trempé !

Ils se rhabillèrent rapidement. Il allait bien trouver un parapluie en bas. Au moment de quitter la chambre, il se dit que c'était bête de laisser perdre les bonnes choses. Il prit dans le minibar la bouteille de Gaston de Lagrange XO et la fourra dans sa serviette. Ça ferait un luxueux cadeau pour l'homme qu'il allait rencontrer.

Il prit congé de Lan d'une tape sur les fesses et entra dans l'ascenseur, euphorique.

Il lui restait trois ans à faire à Macao, jusqu'en 1999, date à laquelle les Chinois reprenaient possession de la minuscule enclave portugaise. D'ici là, il fallait mettre les bouchées doubles... Ensuite, il profiterait d'une retraite bien méritée au Portugal, bien étoffée aussi par ses activités parallèles. En sus de son salaire payé par le gouvernement portugais et des largesses de l'honorable Tang Ho, qui enrichissaient considérablement son compte en banque, il était toujours à la recherche de ressources supplémentaires. Lors d'une réunion régionale des responsables des services d'immigration, Apolinario Ribeiro avait rencontré, deux ans plus tôt, un Américain charmant, Philip Drake, qui travaillait au consulat américain de Hong Kong. Un peu dégarni, de beaux yeux bleus, parlant parfaitement le mandarin. À son allure, le Portugais avait vite compris que ce n'était pas un garçon qui passait sa vie à tamponner des visas...

Philip Drake, quinze jours après leur rencontre, était venu à Macao et l'avait invité dans le meilleur restaurant de l'enclave, le *Bela Vista*. Il lui avait suggéré de passer le voir lorsqu'il serait à Hong Kong. Intéressé, le Portugais s'était un peu renseigné, pour découvrir que Philip Drake était le chef de station de la Central Intelligence Agency à Hong Kong. Ce qui l'avait fait saliver.

Les Américains, à sa connaissance, n'avaient personne à Macao. Cette rencontre n'était donc pas fortuite.

Effectivement, trois canards laqués plus tard, au restaurant italien de l'hôtel *Grand Hyatt*, le *Grissini*, Philip Drake lui avait proposé la botte, à l'heure d'un tiramisù qui ressemblait à un cloaque nauséabond. En dépit de ses prix astronomiques, le *Grissini* ne méritait pas sa réputation.

Apolinario Ribeiro avait accepté l'offre de la CIA sans discuter. Mille dollars US par mois de *retainer*, plus des primes pour les informations sortant de l'ordinaire.

Or, là, il en tenait une, et c'était la raison de son déplacement inopiné à Hong Kong.

Trois jours plus tôt, alors qu'il allait rendre une visite de courtoisie à Tang Ho, il s'était heurté au propriétaire du casino en train de raccompagner un visiteur chinois. Tang Ho, avec une politesse exquise, avait présenté son visiteur au policier portugais.

Tai Hang, fabricant de meubles à Kowloon.

Apolinario Ribeiro s'était incliné avec une grande politesse, très intéressé. Le soi-disant Tai Hang se nommait en réalité Zhou Zekai et dirigeait l'antenne du Guoanbu (13) de Hong Kong, dont les bureaux occupaient dix étages, du soixante-neuvième au soixante-dix-huitième, de Central Plaza, un building ultramodème du quartier de Wan-Chai, qui avait longtemps été le plus haut de toute l'Asie, avec ses soixante-dix-huit étages.

La photo de Zhou Zekai avait été diffusée discrètement par le MI6 britannique lors de sa prise de fonction, et Apolinario Ribeiro l'avait mémorisée. Avec sa haute taille, ses lunettes cerclées d'or et sa raie sur le côté, Zhou Zekai était facile à identifier. En dépit de son allure d'intellectuel, c'était un des plus féroces pourvoyeurs du goulag chinois. Son travail consistait à éliminer tout ce qui pouvait représenter une opposition au tout-puissant Parti communiste chinois. Ses services, à partir de Central Plaza, écoutaient tout et tissaient une toile d'araignée mortellement efficace, en attendant le retour à la Chine de Hong Kong, le 1^{er} juillet 1997...

Que diable faisait-il avec le patron du *Lisboa* ? Cette visite était inquiétante et, surtout, surprenante. Tang Ho n'avait jamais fait mystère de ses sentiments anticomunistes. Il avait été un des premiers, en 1989, après Tiananmen, à aider efficacement les dissidents pourchassés à quitter la Chine. Lorsqu'il était arrivé à Hong Kong, soixante ans plus tôt, il fuyait les communistes qui venaient de s'emparer de Shanghai. À l'époque, Tang Ho « les Longues Oreilles » n'était qu'une simple « lanterne bleue » (14) de quinze ans travaillant pour une triade inféodée au Kuomintang du généralissime Jiang Jieshi. L'essentiel de son travail consistait à enfourner dans des

chaudières de locomotive les communistes attrapés par ses aînés. Aux yeux du Kuomintang, un bon communiste était un communiste ébouillanté.

Évidemment, de l'eau avait passé sous les ponts...

Cependant, cette rencontre était quand même hautement intéressante. Le Guoanbu avait, bien entendu, une antenne à Macao et un homme aussi important que Zhou Zekai n'avait aucune raison d'y venir en personne.

Cela avait intrigué d'autant plus Apolinario Ribeiro que Tang Ho était justement engagé, avec lui et les Américains, dans une opération qui ne pouvait pas faire plaisir à Beijing... Philip Drake se montrerait sûrement généreux pour une telle information, même si elle signifiait simplement que Ho « les Longues Oreilles » prenait ses précautions pour l'avenir en jouant un double jeu parfaitement asiatique. La triade Sum Yee On guignait les casinos de Tang Ho et celui-ci cherchait peut-être des alliés.

Le policier portugais, à peine dans le hall circulaire du *Lisboa*, fonça sur le concierge et lui emprunta un parapluie. Lan émergea presque aussitôt d'un autre ascenseur, son visage plat et rond absolument sans expression. Elle était pourtant furieuse d'avoir perdu une demi-heure.

* *

*

Apolinario Ribeiro se glissa dans sa voiture garée *avenida do Dr Rodrigo Rodriguez* et se mit au volant. Le temps de tourner autour du rond-point en face du *Lisboa*, il filait sur l'*avenida de Alizade*, en direction du New Hong Kong Ferry Terminal. Il restait vingt minutes avant le départ du prochain Turbo Cat.

Il dut stopper trois cents mètres plus loin, au feu de la *rua de Pequim*. Dans le rétroviseur, il vit grandir une moto, chevauchée par un homme portant un casque intégral. Il reporta son attention sur le feu, prêt à démarrer dès qu'il passerait à l'orange. Une sensation de présence lui fit tourner la tête. Le motard était arrêté à sa hauteur. De sa tête, le Portugais ne distinguait qu'une grosse boule noire. Le motard plongea soudain la main dans son blouson. Le poulx d'Apolinario Ribeiro grimpa brutalement. Un sixième sens lui disait qu'il était en danger. Comme dans un cauchemar, il vit la main du motard réapparaître, serrant la crosse d'un pistolet, et la panique le submergea. Fiévreusement, il passa la première, décidé à griller le feu, mais c'était trop tard.

Le bras tendu, le motard tira à travers la glace. Le premier projectile traversa la joue du Portugais, lui fracassant quelques dents au passage. Le second pénétra dans son crâne, pratiquement par

l'oreille. Apolinario Ribeiro glissa sur la banquette. Il essaya dans un ultime réflexe de sortir par l'autre portière, mais ses forces le trahirent. Il s'effondra en avant.

Posément, le tueur lui tira encore trois balles dans le dos, l'atteignant chaque fois.

Puis, après avoir remis son arme dans son blouson, il démarra, tourna à gauche dans la *rua de Pequim* et disparut. La pluie avait cessé.

* *

*

Pak Pat se faufilait à vitesse réduite dans les ruelles étroites du vieux Macao, entre les immeubles rococo jaunes ou roses, avec leurs arcades vieilles encombrées de marchands ambulants. Il avait hâte de toucher les trois mille dollars HK (15) promis pour son meurtre. On lui avait fourni le pistolet, désigné la victime, les risques étaient voisins de zéro, la moto ayant été volée quelques jours plus tôt. Dans quelques heures, il serait retourné de l'autre côté de la frontière, en Chine. Jusqu'à sa prochaine mission.

Simple « 49 » (16) dans la triade du Grand Cercle, il avait hâte de faire ses preuves afin d'obtenir une position plus rémunératrice. Mais les places étaient chères... Il stoppa pour laisser passer des touristes flânant le long des magasins de meubles au coin de la *rua dos Mercadores* et tourna dans l'étroite *rua Estalagens*, pour s'enfoncer plus avant dans la vieille ville. C'est là qu'il avait rendez-vous. Débarrassé de sa moto et lesté de ses trois mille dollars, il irait risquer un peu d'argent au casino flottant, avant de retourner en Chine.

Il freina, manquant déraiser sur les pavés humides. Une Mercedes grise bloquait la rue, ne laissant même pas la place pour la moto. Un homme attendait devant et il adressa un petit geste à Pak Pat.

C'était son commanditaire, le « 426 » de la triade (17).

Pak Pat stoppa, mit pied à terre, appuya sa moto désormais inutile contre un mur, puis ôta son casque intégral qu'il posa sur le siège. Il s'avança alors vers l'homme qui l'attendait et s'inclina respectueusement devant lui.

— Tout s'est bien passé ? demanda le « 426 ».

— Tout s'est très bien passé, Grand Frère, répliqua Pak Pat d'un ton plein de déférence.

L'autre hocha la tête avec un sourire de satisfaction et plongea la main dans sa poche. Pak Pat voyait déjà danser les billets devant ses yeux. Il aperçut trop tard les deux jeunes gens qui surgirent, l'encadrant en silence. Chacun lui saisit un bras, le tordant violemment derrière son dos. Une main se plaqua sur sa bouche. L'homme à la Mercedes sortit la main de sa poche. Il serrait un long

tournevis à la pointe aiguisée. De toutes ses forces, il le plongea dans le foie de Pak Pat.

Le cri du jeune homme fut en partie étouffé par la main devant sa bouche. Son agresseur frappa encore trois fois, de toutes ses forces. Cela entraîna comme dans du beurre. Le dernier coup transperça le cœur de Pak Pat et le meurtrier laissa le tournevis enfoncé dans la poitrine du meurtrier d'Apolinario Ribeiro. Les deux jeunes gens s'écartèrent et Pak Pat tomba sur les pavés humides, déjà mort. Sans un mot, les trois hommes se séparèrent. L'homme au tournevis remonta dans la Mercedes qui s'éloigna en frôlant les murs et ses deux complices partirent à pied dans les ruelles du vieux Macao.

CHAPITRE II

— *Grüss Gott, Herr Doktor !* Vous avez réservé ?

L'accent viennois du grand chauve à la moustache en guidon de bicyclette était à couper au couteau. Malko avait eu du mal à trouver le *Mozartstuben*, au fond de Gleanely Street, dans les « Mid-Levels », c'est-à-dire la zone intermédiaire entre les quartiers du port de Hong Kong et les élégantes et ruineuses demeures occupées par les derniers milliardaires de l'île, échelonnées autour du Victoria Peak.

— J'ai rendez-vous avec M. Drake, dit Malko.

— Par ici.

Il suivit le propriétaire du restaurant jusqu'à une table nichée derrière le bar, à l'abri d'un gros bouquet de fleurs. Un homme au crâne dégarni et aux yeux très bleus tranchant sur un visage rond légèrement empâté se leva aussitôt et tendit la main à Malko.

— Bienvenue en Autriche, prince Malko !

— Je ne m'attendais pas à trouver un restaurant autrichien à Hong Kong, avoua Malko.

La salle ne comportait qu'une douzaine de tables et un grand bar derrière lequel officiait le seul Chinois des lieux, un barman. Philip Drake, chef de station de la CIA à Hong Kong, se pencha au-dessus de la table avec un sourire.

— C'est vrai, admit-il, ici on sert plus de *Wienerschnitzel* que de canard laqué, mais ce n'est pas la seule raison de mon choix. On ne voit jamais de Chinois au *Mozartstuben*... C'est très discret. Vous avez fait bon voyage ?

— Excellent, confirma Malko qui avait débarqué quelques heures plus tôt du vol 186 d'Air France.

Grâce aux fauteuils se transformant en lit de la classe Espace 180, il n'avait pas vu passer les douze heures et demie de voyage. L'arrivée à Hong Kong avait été un choc, après plusieurs années. À part les star ferries verts et décrépis qui continuaient à faire la navette entre l'île de Hong Kong et Kowloon, la péninsule, il ne restait pas grand-chose de cette ville chinoise traditionnelle. Des buildings gigantesques avaient surgi partout, écrasant les maisons anciennes. En face de l'hôtel *Peninsula*, le plus ancien établissement du territoire, se dressait un centre culturel sans la moindre ouverture qui ressemblait à un abri antiatomique.

Du côté Hong Kong, c'était pire. Le front de mer, jadis plein de charme, était bétonné comme la ligne Maginot ! De Kennedy Town, à l'ouest, jusqu'à North Point, les gratte-ciel s'alignaient comme à la parade, desservis par des autoroutes urbaines à plusieurs niveaux. Afin

de rendre la circulation plus fluide, on avait carrément supprimé les passages pour piétons, pour les remplacer par un réseau de passerelles desservies, il est vrai, par des escaliers mécaniques. On pouvait ainsi traverser une partie de la ville sans toucher terre...

Malko avait retrouvé l'hôtel *Mandarin*, qui avait jadis une vue magnifique sur le port, cerné par trois hideuses tours de quarante étages. Dans ce gigantisme débridé, le nouveau building de la Bank of China, futuriste en diable avec ses immenses surfaces vitrées et biscornues, dominait tous les autres de ses quatre-vingt-cinq étages. Normal : il représentait la République populaire de Chine... À côté, la *Hong Kong and Shanghai Bank*, croisement hybride de vaisseau spatial hideux et de centre Beaubourg, faisait piètre figure, avec ses soixante-cinq étages.

À la place du *Hilton*, il n'y avait plus qu'un trou. Son propriétaire avait froidement rasé trente étages pour construire un nouveau monstre de soixante-dix étages... Entre « Central » et Wan-Chai, dès qu'un immeuble avait moins de quarante étages, on le rasait. À perte de vue, on ne voyait que des grues ! En plus, la municipalité créait sans arrêt de nouvelles « réclamations », c'est-à-dire des polders conquis sur le port, à grand renfort de béton. Des processions de camions, actifs comme des fourmis, y déversaient à longueur de journée des milliers de tonnes de rochers, afin de gagner un peu de précieux terrain vendu ensuite au prix de l'or.

Les petites rues grouillantes de vie des anciens quartiers avaient été laminées, repoussées au pied des collines, avec leurs minuscules boutiques, leurs enseignes en énormes caractères de néon qui leur donnaient un air de fête, dès la nuit tombée. Du vieil Hong Kong, il ne restait que quelques vieux trams à impériale, peints en violet ou en jaune canari, qui se traînaient au milieu de la circulation démente des Mercedes, des Rolls et des innombrables taxis rouges, seul moyen de circuler dans l'île.

Évidemment, il y avait du progrès, deux tunnels sous le port reliaient Hong Kong à Kowloon, plus une ligne de métro. Plus de *walla-walla*, les sampan-taxis, et seuls les plus démunis continuaient à utiliser les poussifs star ferries rythmant la journée de leurs coups de sirène. Mais Malko était resté vingt-cinq minutes coincé dans le Cross Harbour Tunnel, perpétuellement engorgé. Il s'était installé ensuite dans le seul hôtel disposant d'une vue sur le port, le *Grand Hyatt*. Cette frénésie de construction donnait le tournis. Et les Hongkongais continuaient à creuser partout comme des termites en folie. De nouveaux tunnels, des voies rapides, des ponts immenses pour rendre plus accessible le futur aéroport de l'île de Lantau.

Après cette explosion de bruit et de béton, le *Mozartstuben*, niché dans une petite voie calme d'une colline pas encore bétonnée, était un

havre de paix.

— Hong Kong a changé, n'est-ce pas ? remarqua Philip Drake, amusé, en train de faire tourner ses glaçons dans un verre de whisky Defender Very Classic Pale.

— C'est une litote ! répliqua Malko. Et il n'y a pas que le béton. On dirait que les gens sont nés avec un téléphone portable greffé sur leurs oreilles...

C'était hallucinant. Dans les rues, les taxis, les bus, le métro même, hommes et femmes se déplaçaient portable collé à l'oreille.

— Ils essaient d'oublier leur peur en se jetant dans une activité démente, commenta l'Américain.

— Leur peur ?

— Hong Kong revient à la Chine dans un peu plus de cent jours : le 1^{er} juillet de cette année. C'est le *hand-over* (18). Le départ des Anglais et la prise de pouvoir des autorités communistes de Beijing. Or, sur les six millions d'habitants de Hong Kong, quatre-vingt-quinze pour cent ont fui le régime communiste, qui va maintenant les rattraper. Tous ceux qui ont pu obtenir des visas pour des pays étrangers sont partis. Il ne reste plus que les BNO (19) porteurs de documents ne leur permettant d'aller nulle part. Alors, on pratique la méthode Coué ou l'autocensure. Les gens essaient de se persuader que tout continuera comme avant et le *Hong Kong Standard* et le *South China Morning Post* font assaut d'éditoriaux dégoulinant d'optimisme, pour saluer le retour à la mère patrie. Le *South China Morning Post* en fait tellement qu'il a été surnommé le *Red China Morning Post*... La chape de plomb totalitaire est en train de se mettre en place, mais elle est encore invisible à l'œil nu. Les programmes de la télé sont « lobotomisés », il y a quatre mille agents du Guoanbu à Hong Kong, mais Quao Xi, le responsable du Public Security Bureau de Beijing, a donné l'ordre que tout se passe en souplesse. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir déjà recensé tous les opposants en puissance qui ne perdent rien pour attendre : les dissidents installés à Hong Kong, les trotskistes, les activistes des droits de l'homme... Tous ceux-là tournent comme des rats pris au piège en comptant les jours qui les séparent du 1^{er} juillet.

— Vous n'êtes pas optimiste, remarqua Malko en bâillant discrètement.

Sa Breitling *Crosswind* indiquait une heure de l'après-midi, l'heure de Vienne. Il avait perdu sept heures en arrivant d'Europe. Philip Drake prit une Gauloise blonde dans un paquet posé sur la table – habitude prise lors d'un séjour en France – et l'alluma avec un Zippo discrètement siglé CIA, puis le referma avec son clic caractéristique qui souligna sa phrase lapidaire.

— Il ne faut pas rêver, fit-il, la Chine communiste est un Etat communiste totalitaire affreusement corrompu. Hong Kong est

capitaliste et intègre. Ce ne peut pas bien se passer, même si les Chinois de Beijing souhaitent que la place financière continue à fonctionner. Sans liberté de la presse, avec une administration corrompue et un pouvoir rigide, ce sera difficile...

— C'est la première fois depuis 1945 qu'on livre un territoire à une puissance communiste, remarqua Malko.

Ayant vu sa propriété de Liezen amputée par une rectification de frontière au profit de la Hongrie, Malko, Son Altesse sérénissime le prince Linge, était particulièrement sensible à ce genre d'événement. Philip Drake termina son scotch d'un coup et laissa tomber :

— Il n'y a pas de quoi en être fier. C'est à qui sera le plus lâche ! Toutes les grandes puissances – nous, les « Cousins » britanniques, les Français – n'ont qu'une idée : faire du business avec les Chinois. Alors, la politique et les grands principes...

Le grand chauve moustachu leur apporta des cartes. Avant de se plonger dedans, Malko demanda à son vis-à-vis :

— À propos, pourquoi avez-vous fait appel à moi ?

— Mangez d'abord ! conseilla l'Américain. Nous parlerons de cela ensuite. Je vous recommande la Wienerschnitzel. Elle est comme en Autriche.

À cause du décalage horaire, Malko n'avait ni faim ni soif, mais il se força. Il avait quand même hâte de savoir pourquoi la CIA l'avait mis, toutes affaires cessantes, dans un avion pour Hong Kong.

* *

*

— Ça a commencé avec ceci, expliqua à mi-voix Philip Drake en tendant à Malko une photo Polaroid en assez mauvais état.

À part la leur, il ne restait qu'une table occupée. À Hong Kong, les gens se couchaient tôt. L'Américain venait de commander deux cognacs que le patron aux moustaches en guidon de bicyclette leur avait servis avec componction en soulignant l'excellence de son Gaston de Lagrange XO. Il s'était retiré, les laissant bavarder tranquillement.

Malko examina le document. Il représentait un Chinois au visage émacié et aux cheveux blancs tenant devant lui un journal chinois déployé. Le genre de photo que les kidnappeurs utilisent pour faire savoir que leur victime est vivante.

Deux mots étaient écrits en capitales sous la photo : PLEASE HELP !

— Qui est cet homme ? interrogea Malko.

Philip Drake alluma une nouvelle Gauloise blonde et souffla la fumée.

— Un certain Hu Wang. Syndicaliste chinois, un des organisateurs

de la manifestation de la place Tiananmen, en juin 1989. À l'époque, nous étions déjà en contact avec lui, nous suivions son action de très près. Il était en train de concrétiser la soif de liberté des ouvriers chinois. Et puis, vous connaissez la suite... Le gouvernement chinois a réagi violemment, en tirant sur la foule des protestataires. Il y a eu des centaines de morts, on ne sait pas exactement combien. Et ensuite, une répression féroce. Tous ceux qui avaient participé à cette manifestation ont été traqués par le Guoanbu et le Public Security Bureau ; emprisonnés, torturés. Sauf ceux qui sont parvenus à s'échapper. Avez-vous entendu parler de l'opération « Yellowbird » ?

— Non, jamais. Qu'est-ce que c'est ?

— Le soir du massacre de Tiananmen, de nombreux Chinois ont été bouleversés par la férocité de la répression. Un membre important d'une des triades de Hong Kong, Tang Ho, « tête de dragon » de la 14 K, regardait la télévision, le soir du 4 juin 1989. Spontanément, il a appelé un de ses amis, militant des Droits de l'Homme, en le conjurant de faire quelque chose pour aider les dissidents à fuir. Lui-même était prêt à mettre ses réseaux de contrebande entre Hong Kong et la Chine à la disposition des opposants en fuite.

« En quelques jours, ce mouvement d'entraide a fait tache d'huile ! Des gens qui ne se connaissaient pas ont décidé d'unir leurs efforts. Des diplomates, des membres des triades, des gens comme moi, des Chinois ordinaires, des étudiants et même certains militaires de l'Armée populaire. Une immense toile d'araignée s'est déployée entre Pékin et Hong Kong, pour aider les fugitifs à échapper aux policiers du PSB.

Philip Drake fixa pensivement la photo que lui rendait Malko. Il reprit :

— Les Français et nous avons obtenu de nos gouvernements des contingents de visas. Les fugitifs ne pouvaient pas demeurer à Hong Kong. D'autres pays, comme le Canada, ont beaucoup aidé. Nous avons pris des risques inouïs, plus ou moins couverts par nos administrations respectives. Et, peu à peu, nous sommes arrivés à faire sortir de Chine des centaines de dissidents, souvent au nez et à la barbe des « Cousins », qui n'étaient pas chauds. Cela n'a, hélas, pas toujours marché... Le Guoanbu est parvenu à infiltrer certaines filières. Il a arrêté quelques-uns des plus recherchés des membres de la fameuse liste des 21. Hu Wang notamment. Il a été arrêté alors qu'il attendait un courrier de chez nous. Jugé et condamné à sept ans de prison. Le temps a passé. On n'a plus pensé à lui. Et puis, il y a un mois de cela, un courrier sûr m'a apporté cette photo. Hu Wang venait d'être libéré. Vous savez quel âge il a ?

— Soixante ans ?

— Trente-huit. C'est le résultat de sept ans de goulag chinois. Et

encore, lui est sorti ! Tant d'autres ont été torturés à mort ou simplement exécutés... Sa femme a supplié qu'on les aide à quitter la Chine. Elle pense que « Yellowbird » est toujours en activité.

— C'est faux ?

Les derniers clients du *Mozartstuben* venaient de partir. Philip Drake trempa les lèvres dans son Gaston de Lagrange XO et dit avec tristesse :

— C'était il y a sept ans... Beaucoup des gens qui y ont participé sont partis, ont disparu, et puis l'environnement politique a changé. Quand j'ai parlé du cas Hu Wang à Langley, ils n'ont pas été chauds. Finalement, j'ai tellement insisté qu'ils m'ont accordé un feu vert, à condition de ne pas dépenser trop d'argent et sans prendre de risques politiques. Alors, j'en ai parlé à un Américain d'origine chinoise, Larry Wu, un de mes meilleurs *field officers*, qui travaille depuis toujours en clandestin. Il a accepté d'aller réactiver les filières, à partir de Beijing. J'ai repris pour cette exfiltration le nom que nous donnions à « Yellowbird » à la *Company* : « Hong Kong Express ». De mon côté, j'ai fait contacter Tang Ho, la « tête de dragon » de la triade 14 K, pour savoir s'il acceptait de mettre son réseau de contrebande avec la Chine à la disposition de Hu Wang et de sa femme, Chai Lin. Il m'a fait dire qu'il était d'accord pour que les fugitifs soient pris en charge par son réseau à partir de Guangzhou (20). Ils seraient emmenés jusqu'à un port de la côte chinoise et finalement transportés par mer jusqu'à Hong Kong. Cette partie de l'opération verrouillée, Larry Wu est parti pour Beijing récupérer Hu Wang et Chai Lin. Ils ne pouvaient pas agir tout seuls, sans moyens ni communications. Larry est arrivé à Beijing en passant par le Japon. Il parle mandarin et n'est pas repéré par le Guoanbu. Il a fait la jonction avec Hu Wang et sa femme Chai Lin. J'ai su qu'ils avaient quitté Beijing il y a deux semaines. Il y a deux mille cinq cents kilomètres entre Beijing et ici. Les trains directs mettent trente-six heures mais eux ne pouvaient pas voyager de cette façon... Ils ont mis une semaine pour arriver à HuaiBei, un petit bled de la province de AnHui, à huit cents kilomètres de Pékin. Larry Wu a pu appeler de là. Leur prochaine étape, c'était Guangzhou, à cent quarante kilomètres d'ici. Ensuite, ils devaient gagner Xijong, le village de pêcheurs où ils embarquaient pour la dernière étape de leur voyage. Le tout ne devait pas prendre plus de cinq ou six jours. C'était il y a deux semaines. Ils ne sont jamais arrivés.

* *

*

On n'entendait plus dans le restaurant que le tintement des verres rangés par le barman. Philip Drake alluma une nouvelle Gauloise

blonde et souffla nerveusement la fumée.

— J'ai cru d'abord qu'ils avaient été obligés de se planquer, continua-t-il. Cela peut arriver. Mais il n'y a plus eu de nouvelles. Or, Larry disposait d'un transmetteur miniaturisé. Nous n'avons reçu aucun signal de lui. J'ai fait contacter Tang Ho qui a fait dire que les fugitifs n'avaient jamais contacté son « agent » à Guangzhou. J'ai dû alors rendre compte à Langley. Ça a été un tremblement de terre !

« Hu Wang et Chai Lin, l'Agence s'en balance. Mais Larry Wu, c'est un de nos meilleurs *field officers*, un fonctionnaire du gouvernement. L'idée qu'il a disparu en Chine fait grimper aux murs pas mal de gens... Nous avons alerté la station de Beijing et tous ceux susceptibles de nous aider. Sans résultat. J'ai dû faire un aller-retour express à Washington pour discuter de l'affaire avec le directeur des Opérations, Robert Cohen. L'affaire est remontée jusqu'à la Maison-Blanche. Je suis reparti de là-bas avec des instructions précises. D'abord, éviter que les « Cousins » soient au courant. Ensuite, ne pas créer de problème politique avec Beijing. Et se concentrer sur la récupération de Larry Wu.

— C'est idiot, remarqua Malko, ils doivent être ensemble.

— C'est aussi ce que je pense, confirma l'Américain. La dernière condition est la plus draconienne. L'opération de récupération doit être terminée à la fin de ce mois. Le 31 mars à minuit, je laisse tout tomber et je fais comme si Hu Wang, Chai Lin et Larry Wu n'avaient jamais existé.

Malko baissa les yeux sur la date de sa Breitling *Crosswind*. On était le 19 mars. Il leur restait exactement douze jours.

— Qu'a-t-il pu arriver ? interrogea-t-il. Si le Guoanbu les a arrêtés, pourquoi s'en cacherait-il ?

— Il y a deux raisons possibles, répondit Philip Drake. D'abord, Larry Wu est un citoyen américain. Les Chinois ne veulent pas de problèmes avec nous. Donc, ils sont peut-être très emmerdés. Ou alors, ils ne l'ont pas identifié comme un de nos agents et gardent les arrestations secrètes pour avoir le temps de faire parler les fugitifs et démanteler le réseau.

— S'ils sont dans une prison chinoise, cela me paraît difficile d'aller les chercher, remarqua Malko.

— Exact, reconnut le chef de station de la CIA. Mais ce n'est pas certain. Il y a encore une toute petite chance qu'ils soient planqués quelque part, à la suite d'un quelconque problème, et dans l'impossibilité de nous joindre. Ces circuits sont des trucs d'amateur... Dans ce cas, si on ne va pas les chercher, ils resteront là jusqu'à ce qu'on les capture. Hu Wang et sa femme ne peuvent même pas retourner à Beijing, car le PSB s'est sûrement aperçu de leur disparition.

— Un homme comme ce Tang Ho n'est pas mieux placé pour les retrouver ?

— Il affirme qu'ils ne sont pas arrivés à Guangzhou. Pour y parvenir, ils utilisaient les vieux circuits de « Yellowbird », des étudiants, des sympathisants des Droits de l'Homme, parfois même des membres des services de sécurité chinois.

Le chauve aux moustaches en guidon de bicyclette s'approcha de leur table.

— Ces messieurs ont bien dîné ?

Visiblement, il avait hâte de fermer. Philip Drake jeta un coup d'œil à sa montre.

— Très bien, dit-il.

Lui et Malko se levèrent et ils gagnèrent la Pontiac de l'Américain.

— Je vais vous montrer quelque chose, dit ce dernier.

Il s'engagea dans Gleanely Street puis dans Magazine Gap Road, une route qui montait vers Victoria Peak.

— Donc, il faudrait aller à Guangzhou, reprit Malko tandis qu'ils escaladaient les lacets.

— Oui.

— Vous avez des contacts là-bas ?

— Oui, on a quelqu'un là-bas qui a le contact avec le réseau « Yellowbird ». Il peut nous arranger une rencontre, mais c'est un risque. Si le réseau a été pénétré, ils vous attendent...

Perspective peu réjouissante...

La Chine était un pays totalitaire et Malko ne disposait pas de couverture diplomatique. Le Guoanbu pouvait l'accuser d'espionnage et le garder quelques années en prison. La CIA n'irait pas le chercher. Comme s'il avait deviné ses pensées, Philip Drake soupira.

— Si je pouvais, j'irais moi-même là-bas, mais Langley me l'a formellement interdit.

— Où allons-nous ? demanda Malko, intrigué par cette montée vers le sommet de l'île.

Ils étaient presque arrivés en haut du Victoria Peak, le point le plus élevé de Hong Kong. Ils débouchèrent sur une esplanade en face d'un énorme bâtiment en ciment, le terminus du Peak Tramway, le funiculaire qui reliait le bas de la ville à Victoria Peak.

— Admirer la vue ! répondit l'Américain d'un ton mystérieux.

Ils entrèrent dans le bâtiment, un complexe de restaurants et de boutiques grouillant de touristes. Malko suivit Philip Drake jusqu'à une des terrasses accolées au complexe. La vue était magnifique. Les nuages s'étaient dispersés et, au-delà des gratte-ciel du bas de la ville, on distinguait les feux de tous les navires croisant dans la baie ou s'y trouvant au mouillage. Une féerie de lumières. Philip Drake s'approcha d'une longue vue orientable, y mit une pièce d'un dollar

puis y colla son œil. Il la fit pivoter, pour céder ensuite sa place à Malko.

— Regardez.

Malko obéit. Il aperçut dans la longue vue un cargo à l'ancre, un peu à l'ouest de la baie. Semblable à une dizaine d'autres. Ceux qui n'avaient pas de container à décharger restaient au milieu de la rade, par économie.

— C'est un bateau, dit-il. Qu'a-t-il de particulier ?

— C'est un cargo portugais *l'Estoril*, expliqua le chef de station de la CIA. Il doit repartir de Hong Kong le 1^{er} avril, en direction de Manille. En emmenant Hu Wang, Chai Lin et Larry Wu, si on les retrouve d'ici là. Mais il ne restera pas un jour de plus.

— Pourquoi un portugais ?

— Je ne voulais pas traiter avec les « Cousins », expliqua l'Américain en allumant une Gauloise blonde malgré le vent, grâce à son Zippo. Ils sont capables de refouler mes types. Alors, je me suis arrangé avec une de mes « sources » à Macao, Apolinario Ribeiro. Un membre des services portugais. C'est lui qui a arrangé le coup avec le capitaine de *l'Estoril*. Tout est payé d'avance, il n'y a plus qu'à les embarquer. Heureusement.

— Pourquoi ?

— Parce que mon Portugais s'est fait liquider il y a trois jours. Criblé de balles dans sa voiture, en plein Macao. En ce moment, ça flingue à tout va, là-bas, les gens sont nerveux. Tang Ho est âgé et d'autres voyous voudraient récupérer la concession des jeux qu'il a depuis 1962. Comme mon Portugais le protégeait... Ou alors, il a été mêlé à une histoire d'or avec les Nord-Coréens.

— Qu'est-ce qu'ils viennent faire là-dedans ?

— Ils écoulent de l'or qu'ils font venir par la valise diplomatique à Macao. Apolinario était mouillé dans ce trafic. Il a peut-être eu la main trop lourde... C'était un vorace...

Malko ne l'écoutait plus, observant une silhouette qui s'était rapprochée d'eux dans la pénombre. Une femme, visiblement, s'intéressait à eux.

— Nous ne sommes plus seuls, observa-t-il à voix basse.

Comme si elle l'avait entendu, l'inconnue fit quelques pas dans leur direction et Malko sentit son poulx s'accélérer. Dans sa main droite, elle tenait un objet noir qui pouvait très bien être un pistolet.

CHAPITRE III

— Ne craignez rien, avertit Philip Drake, à voix basse, c'est une amie, Shirley Yip, et nous avons rendez-vous avec elle.

L'inconnue sortit de l'ombre. Malko aperçut un casque de cheveux noirs, un visage régulier, à peine asiatique, avec de hautes pommettes et une bouche pleine, très rouge ; un regard à l'intensité presque hypnotique. Shirley Yip portait un tailleur strict à la jupe droite très courte, des escarpins, et dans la main droite l'inévitable téléphone mobile de tous les Hongkongais.

— Shirley, dit Philip Drake, je vous présente le prince Malko Linge qui est venu nous aider pour notre opération.

Shirley Yip tendit à Malko une main fine aux longs doigts fuselés.

— Bienvenue à Hong Kong. C'est votre premier séjour ?

— Non, pas vraiment.

Il avait déjà risqué sa vie à Hong Kong et avait failli la perdre (21) des années plus tôt.

— Shirley est une vieille militante des Droits de l'Homme, coupa Philip Drake. Nous nous sommes connus en 1989, lors de « Yellowbird ». Elle s'est donné un mal fou pour les dissidents. Nous sommes toujours demeurés en contact et c'est elle qui m'a apporté la photo de Hu Wang. C'est elle également qui a de nouveau enrôlé Tang Ho pour la dernière partie de l'exfiltration. Nous préférons ne pas nous montrer ensemble, c'est la raison de ce rendez-vous clandestin. Évidemment, les gens du Guoanbu à Hong Kong ont l'œil sur elle.

— Merci d'être venu nous aider, fit Shirley Yip d'une voix chaleureuse.

De toute évidence, c'était une « passionaria », une femme nourrie d'émotions fortes.

— Les Britanniques ne jouent aucun rôle dans cette affaire ? interrogea Malko, étonné.

— Aucun, laissa tomber Philip Drake. Ils considèrent qu'ils sont déjà partis et ne veulent rien faire qui puisse envenimer une transition déjà pénible pour eux. En plus, je soupçonne certains d'entre eux de renseigner le Guoanbu...

Un ange passa, drapé dans l'Union Jack. La Perfide Albion frappait toujours. Malko frissonna. Il faisait presque froid sur cette terrasse balayée par la brise marine qui offrait une vue magnifique. En arrière-plan de la rade piquetée des feux de navires, on apercevait les lumières de Kowloon avec l'énorme réclame Motorola à côté du *Peninsula*. Shirley Yip posa son regard brûlant sur Malko et dit d'une voix douce :

— Philip vous a expliqué que la première chose à faire était de se rendre à Guangzhou ?

— Pas encore, corrigea Malko, mais je m'en doutais.

— Il y a un risque, avoua l'Américain, mais c'est la première démarche à effectuer. Shirley possède une agence de voyages qui envoie plein de touristes en Chine. Elle va s'occuper de votre visa.

— C'est très facile, renchérit la jeune femme, les Chinois encouragent le tourisme. Tous les jours, une employée de mon bureau porte les passeports et les reprend quatre heures plus tard. Vous avez droit à un seul voyage.

— Et que ferai-je à Guangzhou ? s'inquiéta Malko.

— D'abord, vous irez voir mon *field officer*. Jim Mahoney, expliqua l'Américain. Entre-temps, le réseau « Yellowbird » de Guangzhou qui devait accueillir les fugitifs aura été contacté par Shirley. Ils laisseront à Jim un message pour que vous puissiez les rencontrer. C'est évidemment là qu'il faudra être prudent. Car si, comme nous le craignons, le Guoanbu a infiltré cette filière, vous allez tomber sur eux.

Malko ne dit rien. Une fois de plus, on l'envoyait au massacre. « Tester » un réseau pourri, dans un pays hostile, adepte des répressions féroces. Tirer un fil qui se terminerait vraisemblablement par une grenade... Il revit le tas de factures qui s'accumulaient sur son bureau, comme après chaque hiver, pour la toilette de printemps du château de Liezen. Il n'avait pas les moyens de refuser. Comme les anciens samouraïs, son épée était à louer.

Avec sa vie.

Le regard de Shirley Yip demeurait posé sur lui, avec une intensité presque gênante. Comme si elle craignait qu'il ne refuse. Malko décida de ne pas prolonger le suspense.

— Quand dois-je aller là-bas ?

— Vous avez votre passeport ? demanda Shirley Yip.

— Oui.

— Donnez-le-moi. Vous êtes à quel hôtel ?

— Au *Grand Hyatt*... Chambre 2720.

— Très bien, je vous le rapporterai demain soir, avec le visa.

Malko lui tendit son passeport qu'elle glissa dans la poche de son tailleur.

— Bien, je vais vous quitter, dit-elle.

Elle échangea avec Malko une poignée de main chaleureuse et embrassa chastement Philip Drake, gagna la sortie de la terrasse et disparut. L'Américain la suivit des yeux.

— Shirley est une fille merveilleuse, dit-il. Elle est arrivée ici il y a trente ans, c'est la nièce d'un général du Kuomintang. Elle a fait ses études à UCLA(22) et parle chinois, japonais et même coréen. Elle est

séparée de son mari et passe le plus clair de son temps à défendre les Droits de l'Homme.

— Vous avez confiance en elle ?

— Totalement. Quand nous faisons fonctionner notre « Hong Kong Express », il y a sept ans, elle a pris des risques inouïs, en allant chercher des gens de l'autre côté. Si elle s'était fait piquer, on ne la revoyait jamais.

Ils regagnèrent la Pontiac. Vingt minutes plus tard, Philip Drake déposait Malko devant le *Grand Hyatt* et lui glissait une carte dans la main.

— Voilà les coordonnées de Jim, à Guangzhou. Bien entendu, vous ne téléphonez pas, vous y allez directement. Nous ne nous revoyons plus avant votre retour.

— Si je retrouve les fugitifs, qu'est-ce que je fais ?

— Rien, surtout ! Sauf les rassurer et leur donner un peu d'argent, s'ils en ont besoin. Vous revenez dare-dare nous dire ce qui se passe.

— Mais s'il y a eu un pépin, objecta Malko, comment Shirley Yip n'est-elle pas au courant ?

— Elle n'a pas de liaison avec ses amis de Guangzhou, car elle évite de téléphoner. Il y a trop d'interceptions techniques... Quant à Jim, il se tient en dehors de tout ça.

Perplexe, Malko pénétra dans le hall monumental du *Hyatt* qui ressemblait à un temple national-socialiste avec ses colossales colonnes de marbre et ses dimensions gigantesques. Arrivé dans sa chambre, au vingt-septième étage, il contempla la baie de Hong Kong quelques instants, rongé par l'anxiété.

Son arrivée à Hong Kong avait-elle échappé au Guoanbu ?

Certes, c'étaient encore les Britanniques qui géraient la police des frontières, mais les Services chinois devaient avoir accès à leurs ordinateurs. Ils sauraient très vite la réponse.

* *

*

La journée avait passé très vite à cause du décalage horaire. Malko s'était promené comme un touriste ordinaire dans ce qui restait du vieux Hong Kong. Hollywood Road et ses antiquaires, les rues en escalier escaladant les collines de « Mid-Levels » ; les ruelles de Kowloon avec leur animation et leurs salons de mah-jong d'où filtraient les claquements assourdissants des dominos et les glapissements des joueurs. Hong Kong était sûrement une des villes les plus bruyantes du monde. Les Cantonais ne savaient pas parler doucement. Dans la conversation la plus paisible, on avait toujours l'impression qu'ils allaient se prendre à la gorge et s'étriper.

Il avait mangé une soupe de serpent dans Temple Street et pris un café dans le *lobby* du *Peninsula* qui alignait ses douze Rolls-Royce vertes pour les hôtes de l'hôtel. Là, rien n'avait changé, sauf la tour de trente étages qui avait surgi sur l'arrière pour agrandir l'établissement. Le *South China Morning Post*, dans un éditorial, exaltait le retour de Hong Kong à la mère patrie. Langue de bois du politiquement correct... Tout était déjà muselé sous le poids invisible, mais terrifiant, du Grand Frère, prêt à débouler...

Par pure nostalgie, Malko décida de regagner Hong Kong, sur l'île, par un star ferry aux banquettes de bois brillantes de crasse et d'usure. Fouetté par la brise marine, il était le seul Blanc. Il débarqua au Pier de Wan Chai, à quelques centaines de mètres du *Grand Hyatt*, et passa devant l'impressionnant gratte-ciel de soixante-dix-huit étages du Central Plaza, où le Guoanbu avait son siège. Le concierge n'avait aucun message pour lui. Il était neuf heures du soir et Shirley Yip n'avait pas donné signe de vie. Un peu étonné, il gagna la batterie d'ascenseurs, au fond du hall à gauche, et introduisit la clef de sa chambre dans une fente, sous les boutons des étages. Après vingt-deux heures, les ascenseurs étaient bloqués sauf pour les clients de l'hôtel. Un couple entra à son tour dans la cabine, des Chinois. Puis, au moment où les portes allaient se refermer, une silhouette se glissa à l'intérieur, gagnant aussitôt la paroi opposée à celle où se tenait Malko.

Shirley Yip...

En pleine lumière, elle était vraiment superbe avec son regard comme éclairé de l'intérieur, sa bouche charnue, ses sourcils bien dessinés et le tailleur moulant dévoilant ses longues jambes nerveuses. Et, bien entendu, elle avait son portable à la main. Malko allait lui dire bonsoir lorsqu'elle lui adressa un regard appuyé et un sourire, proposant à voix basse, d'un ton quémendeur :

— *Massage ?*

Les deux Chinois la foudroyèrent d'un regard outragé et se détournèrent ostensiblement. Shirley Yip garda son regard fixé sur Malko, un sourire figé aux lèvres, et passa lentement sa main à plat sur le devant de sa jupe, dans un geste particulièrement expressif. Le couple chinois échangea quelques mots à voix basse d'un ton réprobateur et se rua hors de la cabine dès qu'elle stoppa, au dix-huitième, comme s'il était poursuivi par le fantôme de Deng Xiaoping !

Dès que les portes se furent refermées, Shirley Yip éclata de rire.

— C'est plus prudent qu'ils me prennent pour une prostituée ! C'est ce qu'elles font ici. Il y en a plein l'hôtel.

— Mais où étiez-vous ? demanda Malko, étonné.

— Je vous attendais dans le hall, avec les autres filles...

L'ascenseur s'arrêta au vingt-septième et ils en sortirent ensemble. Dans la chambre, Shirley Yip sortit le passeport de Malko et une grosse enveloppe.

— Voilà, vous avez un visa. Je vous ai retenu une place en première dans le train direct Kowloon-Guangzhou, demain matin à 8 h 30. Il faut arriver une demi-heure à l'avance. Il y a aussi cinquante mille dollars HK(23). Ils ont cours de l'autre côté. Un dollar vaut environ un yuan. Vous trouverez aussi l'adresse en chinois du bureau de Jim Mahoney. Les chauffeurs de taxi ne parlent pas anglais. Ah, il faut aussi que je vous donne le mot de passe pour la personne que vous allez voir de ma part. Li Lu.

— Allons prendre un verre, proposa Malko. Ce ne sont pas les endroits qui manquent dans cet hôtel.

— Ce ne serait pas prudent, objecta Shirley Yip. Mais si vous avez quelque chose dans le minibar...

— Sûrement. Que voulez-vous ?

— S'il y a de quoi faire un « side car »... Deux parts de Cointreau, trois parts de cognac, une part de jus de citron. C'est mon cocktail favori.

Pendant qu'il plongeait dans le minibar, elle s'assit dans un des fauteuils, à côté de la baie vitrée. Lorsque Malko revient avec son cocktail, elle prit le verre et le leva.

— À votre voyage.

Il s'assit en face d'elle. La jupe de son tailleur était si courte qu'à chacun de ses mouvements, on apercevait le triangle blanc de sa culotte. Shirley Yip ne semblait pas s'en apercevoir.

— J'espère que tout se passera bien, dit-il.

Elle lui adressa un regard soudain grave.

— Vous êtes courageux. Le Guoanbu est très efficace. Et obnubilé par la chasse aux dissidents.

— Que croyez-vous qu'il soit arrivé ?

Son regard perdit soudain de son intensité.

— Je ne sais pas. Si le Guoanbu a infiltré la filière, vous ne verrez même pas Li Lu. Sinon, il y a plusieurs hypothèses.

— Qui est Li Lu ?

— Une étudiante à l'université de Canton. Je vais vous donner le mot de passe pour elle. C'est un poème. Vous lui direz les premières phrases et elle vous répondra. De cette façon, vous serez certains tous les deux que vous n'êtes pas des agents du Guoanbu.

Elle prit un papier plié dans une poche de son tailleur, le déplia et lut :

— « *Pretty Little Tree. You will no longer be alone in a cover of the big forest...* » Li Lu devra vous répondre : « *The Cold Winter is almost over come and let the strange bird sing to you. Come and rest in a new forest.* »

We are waiting. »

Elle replia le papier, le lui tendit et dit d'une voix brisée par l'émotion :

— Excusez-moi. Tant de gens ont si longtemps espéré entendre ce poème qui signifiait la liberté... Ce n'est pourtant qu'une comptine d'enfants.

Ses yeux étaient de nouveau brillants. De larmes. Les Chinois pleurent facilement, même s'ils sont durs comme du titane. Question de culture. Elle avait terminé son « side car » et Malko retourna au minibar pour en préparer un autre. Il n'y avait plus de Cointreau, mais il trouva une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne.

— Buvons à « Yellowbird »... proposa-t-il.

Le champagne rendit son sourire à Shirley Yip. Ils terminèrent la bouteille de Taittinger presque sans s'en apercevoir, bavardant de choses et d'autres. Shirley Yip ne semblait plus pressée de partir, elle se montrait intarissable sur ses activités militantes. À plusieurs reprises, leurs regards s'étaient accrochés, mais elle détournait aussitôt les yeux. Elle se leva et s'appuya à la baie vitrée. On avait l'impression d'être dans un avion. La Chinoise tendit la main vers Kowloon, sur la droite du *Peninsula*.

— C'est là que vous partirez demain matin. La gare de Hung Hom.

Malko se rapprocha pour voir ce qu'elle lui montrait au moment où elle se retournait. Leurs visages se touchaient presque. Il vit une lueur nouvelle dans ses prunelles sombres et Shirley Yip dit soudain :

— C'est formidable de risquer votre vie pour des gens que vous n'avez jamais rencontrés.

Malko ne voyait plus que les belles lèvres carmin qui bougeaient à quelques centimètres de son visage. Il ne sut jamais lequel des deux avait fait le premier geste, mais leurs bouches se rencontrèrent, puis restèrent soudées l'une à l'autre. Leurs langues se trouvèrent. Il sentit le corps de la jeune femme s'abandonner contre le sien, ses bras se nouer autour de sa nuque. À son tour, il l'étreignit et le ventre de Shirley Yip se colla à lui, en un message muet mais éloquent.

Elle ne protesta pas lorsqu'il défit les boutons de son tailleur, sa bouche toujours soudée à la sienne. Il sentit sous sa paume des seins aigus et fermes, à peine protégés par un soutien-gorge arachnéen. Lorsqu'il les caressa, Shirley Yip se colla encore plus à lui. Ils étaient toujours debout, appuyés à la baie vitrée. Il ne voulait pas rompre le charme.

Avec douceur, il remonta la jupe du tailleur et atteignit aussitôt le haut des cuisses et un sexe brûlant. Shirley Yip gémit tandis qu'il faisait glisser son slip blanc, plongeant ensuite ses doigts en elle, la massant doucement. Des ongles s'enfoncèrent dans sa nuque, la jeune femme se cambra en avant, comme pour donner plus facilement accès

à son intimité.

Il était sûr qu'elle se laisserait mener jusqu'au lit, mais l'idée lui vint de lui faire l'amour ainsi, face à la Chine ; une sorte de pied de nez érotique à leurs adversaires communs. Il releva encore la jupe, découvrant le ventre et se défit, libérant un membre raide comme une barre de fer.

Il n'eut qu'à fléchir un peu les jambes pour trouver le sexe de la jeune femme et s'y enfoncer avec douceur, mais inexorablement, jusqu'au fond. Pour la première fois, elle s'arracha à sa bouche et poussa un léger cri.

— *Oh, my God !*

Embrochée jusqu'à la garde, elle avait le souffle coupé. Puis, avec des gestes de noyée, elle modifia sa position. Appuyant d'abord son dos à la façade de verre, elle noua de nouveau ses mains sur la nuque de Malko. Ensuite, ses pieds quittèrent le sol, elle bascula en arrière, s'offrant davantage en nouant ses jambes dans le dos de Malko. À chaque élan qui la transperçait, sa tête cognait le verre mais elle ne paraissait pas s'en apercevoir.

Malko allait et venait avec une lenteur voulue, dans un écrin merveilleusement onctueux, semblant s'enfoncer chaque fois plus profondément. Shirley Yip respirait de plus en plus vite. Quand elle devina, à ses mouvements plus rapides, qu'il allait se répandre en elle, ses muqueuses secrètes se resserrèrent autour de lui, l'aspirant comme un animal vivant. Il explosa avec une poussée qui la projeta contre la baie vitrée. Ils restèrent incrustés l'un dans l'autre, puis Shirley Yip laissa ses jambes retomber et demeura simplement dans les bras de Malko, le visage enfoui dans son épaule. Il sentait les battements de son cœur contre sa chemise de voile. Elle murmura :

— Je ne pensais pas à ça en venant ici... Mais...

— Mais quoi ?

— Cela a été plus fort que moi, ajouta-t-elle. Dès que je vous ai vu, je vous ai trouvé très... attirant. Et puis, ce que vous faites pour nous est merveilleux.

Malko résista à l'envie de lui dire qu'il le faisait aussi pour maintenir son vieux château en état. Pourquoi lui ôter ses illusions ?

La Chinoise finit par se détacher de lui et fila dans la salle de bains.

Lorsqu'elle en ressortit, elle était fraîche comme une rose. Malko avait encore au creux de ses paumes la tiédeur de sa peau.

— Bonne chance pour demain, dit-elle en l'embrassant sur le pas de la porte. Tous mes espoirs reposent sur vous.

* *

*

Les voyageurs pour Guangzhou, parqués entre des barrières métalliques, faisaient la queue sur cinq épaisseurs. Dans les gares chinoises, on n'entrait dans les trains qu'au dernier moment.

Malko regarda autour de lui : peu d'étrangers ; des Chinois chargés d'in vraisemblables paquets allant rendre visite aux « Cousins » d'en face. Enfin, ils eurent la permission d'embarquer et il se retrouva dans un confortable wagon de première. C'était bourré. À petite allure, le convoi traversa Kowloon et les Nouveaux Territoires. Aucun arrêt avant le terminus.

Des vendeurs de journaux, de cigarettes, de sandwiches parcouraient les wagons, offrant leurs produits d'une voix aiguë. Il observa ses voisins, essayant de deviner s'il était suivi.

Rigoureusement impossible.

Il avait appris par cœur le poème. Il repensa à sa soirée avec Shirley Yip. Les mauvaises langues disaient que les Chinoises avaient un coffre-fort entre les cuisses. Ce n'était pas le cas de Shirley Yip qui s'était donnée avec la fougue d'une femme pleine de sensualité. Il sentait encore son sexe le « téter ».

Son pouls s'accéléra. Ils traversaient une gare à petite allure. Il aperçut le nom en anglais. Lo Wu. La frontière. Au même moment, il distingua une sentinelle en vert, Kalachnikov à l'épaule, arborant une casquette frappée d'une étoile rouge. Il était en Chine communiste. Puis le train reprit de la vitesse, traversant une campagne sans grâce puis la ville « spéciale » de Shenzhen, où des millions d'ouvriers s'affairaient dans des usines ultramodernes. Une voix flûtée annonça, d'abord en chinois, puis en anglais :

— Nous arriverons à Guangzhou dans une heure et dix minutes.

Les dés étaient jetés.

Il ferma les yeux. Quel dommage que Shirley Yip ne soit pas du voyage... Il somnola jusqu'à l'arrivée. Le temps était couvert et frais. La nouvelle gare de Guangzhou n'était pas terminée : du ciment brut, des couloirs froids et les boxes vitrés de la police des frontières de la République populaire de Chine. Lorsque son tour arriva, il tendit son passeport, un peu nerveux. Le document tamponné, il descendit vers le niveau inférieur, celui de la rue. Il était dans la gueule du loup.

Guangzhou, c'était Bangkok en plus pouilleux. Un magma de bicyclettes, de taxis rouges, d'innombrables bus, de voitures particulières, de charrettes s'écoulait difficilement sur des avenues trop étroites pour cette circulation monstrueuse. Quelques autoroutes urbaines enjambant les carrefours sur des ponts de béton n'étaient pas moins engorgées.

Par la vitre ouverte du taxi, Malko respirait un concentré de poissons. Le taxi tombait en ruine, plus de poignées de porte, des sièges défoncés, éventrés, la peinture écaillée. Il l'avait pris à la sortie de la gare et le chauffeur avait démarré sur les chapeaux de roues après avoir jeté un coup d'œil à l'adresse en chinois du *China Hôtel Tower*.

L'urbanisme était aussi sauvage que la circulation. Peu après la gare, Malko était passé devant un immeuble tout juste terminé de quatre-vingt-cinq étages qui n'aurait pas déparé Wall Street, puis devant un autre, au fronton duquel flottait un drapeau rouge, en forme de pyramide, superbe avec sa façade dorée. Mais l'essentiel des constructions se composait de barres verticales de trente étages ou de vieilles maisons aux façades noirâtres, dont les fenêtres et les balcons étaient protégés par des grilles servant de sèche-linge, ce qui donnait à la ville l'apparence d'un gigantesque zoo en train de faire sa lessive...

Impossible de se retrouver dans le labyrinthe des avenues aux noms calligraphiés uniquement en chinois. Au bout de quarante-cinq minutes, le taxi monta une rampe et déposa Malko devant l'entrée du *China Hôtel*. Un hall gigantesque, au sol de porphyre glissant comme une patinoire, abritait la même foule grouillante qu'à l'extérieur. Grâce à quelques panneaux en anglais, il se dirigea vers la tour nord, traversant une galerie marchande animée. Comme à Hong Kong, le portable était le prolongement naturel de tous ceux qu'il croisait. Au douzième étage, en face des ascenseurs, une plaque de cuivre indiquait : « American Consulate. Economical Section. Suite 1260. »

Il sonna et entra. Une secrétaire chinoise leva les yeux de son ordinateur.

— J'ai rendez-vous avec M. Mahoney, annonça-t-il.

Elle se leva, passa la tête dans un bureau, puis fit signe à Malko d'entrer. Jim Mahoney était un garçon au visage marqué et au long nez, d'une maigreur squelettique. Il accueillit chaleureusement Malko.

— Vous devez avoir faim ! demanda-t-il. Venez, on va manger un morceau.

Malko ne discuta pas. Ils redescendirent au premier, dans un

restaurant pratiquement désert. L'Américain commanda un canard, du poulet, des beignets de crevettes et l'éternelle Tsing-Tao, avant d'annoncer :

— Ici, on peut parler, je n'ai pas confiance dans le bureau. Il y a des micros partout dans ce pays.

— Avez-vous des nouvelles d'une certaine Li Lu ? demanda Malko.

Jim Mahoney acquiesça.

— Oui, elle est passée me voir hier soir tard. Elle était très inquiète. Des gens du PSB sont venus chez elle hier. Ils la cherchaient. Heureusement, elle n'était pas là. Sa mère l'a prévenue et elle n'a pas couché chez elle.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le représentant de la CIA hocha la tête.

— Je ne suis sûr de rien, mais je ne crois pas aux coïncidences.

Malko mâchait sans appétit son canard. Cela signifiait probablement que le Guoanbu le surveillait depuis le début et était au courant de son voyage à Guangzhou. Mauvaise nouvelle ! On ne voulait pas qu'il entre en contact avec l'amie de Shirley Yip.

— Que fait-on ? demanda-t-il.

Jim Mahoney eut une moue ironique.

— À votre place, j'irais admirer la rivière des Perles et je repartirais par le premier train. Je pense que Hu Wang, sa femme et Larry Wu ont été interceptés par le PSB. Qu'il n'y a rien à faire.

Malko avala encore un peu de canard. Sans sa brève rencontre avec Shirley Yip, il aurait probablement suivi le conseil de l'Américain. Dans son métier, ceux qui jouaient avec le feu vivaient rarement longtemps. Ou alors très mal, au fond d'une cellule. Hélas, on ne se refait pas.

— Je crois que je vais quand même essayer de la contacter, fit-il.

L'Américain eut un geste fataliste.

— *Go ahead*, mais je vous aurai prévenu. En sortant d'ici, prenez un taxi pour le *White Swan Hotel*. C'est au bord de la rivière des Perles. Traînez dans le *lobby* un quart d'heure. Ensuite, partez à pied le long de la rivière, en contrebas de la voie surélevée qui mène à l'hôtel. C'est un coin charmant, avec des pêcheurs et des amoureux. Une promenade coincée entre la rivière et des courts de tennis. Il y a des bancs. Li Lu se trouvera sur le sixième à partir de l'hôtel. Ou le septième, s'il n'y a pas de place.

— Pourquoi aller au *White Swan* d'abord ?

— Je vous ai décrit. Elle sera là-bas et veut tenter de voir si vous n'êtes pas suivi avant de vous rencontrer.

— Comment est Li Lu ?

— Petite, menue, de longs cheveux, des lunettes ovales à monture de fer. Jolie.

Ils terminèrent leur repas et se séparèrent dans le hall. Malko commençait à se demander s'il avait bien fait de venir dans cette ruche de sept millions d'habitants où il ne disposait d'aucun allié.

* *

*

La rivière des Perles qui coulait d'est en ouest au milieu de Guangzhou ressemblait à un égout à ciel ouvert. Tous les déchets de Canton s'y déversaient, ses eaux grises semblaient presque solides. Un hydrofoil battant pavillon rouge passa dans une gerbe d'écume. De hideux clapiers en ciment bordaient la rive sud, juste en face du *White Swan*, un hôtel moderne et sans charme dominant l'endroit où la rivière des Perles se scindait en deux. Là aussi, cela grouillait, surtout des Chinois des provinces, qui se photographiaient à qui mieux mieux dans l'énorme atrium dominant la rivière. Partout des fontaines et une profusion de marbre. Malko se mêla à un groupe de bruyants touristes canadiens, descendit au niveau inférieur de l'atrium, admira la vue et, le quart d'heure écoulé, ressortit par le niveau inférieur. L'hôtel était construit dans l'île de Shemien, sorte de réserve de vieux immeubles 1900. Cela avait dû être charmant un siècle plus tôt...

Il s'engagea sur le sentier longeant la rivière, sous le tablier en ciment de la voie rapide menant au *White Swan*. L'endroit était bucolique, fréquenté par des vieillards, des amoureux, des pêcheurs, le long des eaux nauséabondes de la rivière des Perles.

Il aperçut celle avec qui il avait rendez-vous au bout de trois cents mètres. Li Lu avait le gabarit d'une fillette, un sage visage d'intellectuelle, de longs cheveux et une robe jusqu'aux chevilles. Elle semblait plongée dans un livre. Malko s'assit sur le banc, à côté d'elle. Il la vit baisser son livre et à mi-voix, sans la regarder, annonça :

— « *Pretty Little Tree. You will no longer be alone in a cover of the big forest...* »

La Chinoise tourna la tête vers lui et continua d'une voix fluette :

— « *The Cold Winter is almost over come and let the strange bird sing to you. Come and rest in a new forest. We are waiting.* »

Sa voix se cassa et elle enchaîna aussitôt :

— Vous arrivez de Hong Kong ? Vous avez vu Shirley ?

— Oui. Vous savez pourquoi je suis venu ?

— Oui, mais je ne comprends pas. Hu Wang, Chai Lin et Larry Wu sont partis d'ici.

— Ils ne sont jamais arrivés à Hong Kong, rétorqua Malko. Donc, quelque chose est arrivé entre ici et Hong Kong.

Li Lu fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas ! Celui qui les a convoyés jusqu'au village

de pêcheurs où ils devaient embarquer pour Hong Kong m'a juré qu'il n'y avait eu aucun problème.

— Qui est-ce ?

— Un garçon très gentil, affirma-t-elle vivement. Il fait de la contrebande et nous a aidés à exfiltrer des dissidents à plusieurs reprises déjà.

— Il a pu vous mentir ?

— Oh non ! Je ne crois pas.

Elle paraissait sûre de lui.

— D'ailleurs, vous allez le rencontrer. Il s'appelle Lionel...

Nerveuse, Li Lu regardait tout le temps autour d'elle. Un animal aux aguets.

— Il paraît que le PSB vous cherche ? dit-il.

La Chinoise cligna des yeux comme une chouette effrayée.

— Ils sont passés hier chez moi. Mais ils viennent parfois. Pour avoir des informations ou nous intimider... C'est probablement une coïncidence.

Malko préféra ne pas lui dire qu'il ne croyait pas aux coïncidences. Il avait hâte de repartir de Guangzhou.

— Où pouvons-nous voir ce Lionel ? demanda-t-il.

— Il nous attend au Baiyun Guest House. Il a accepté de vous voir parce qu'il n'a rien à se reprocher.

— Lionel, ce n'est pas un nom chinois, remarqua Malko.

Li Lu eut un petit rire étouffé.

— Cela ressemble un peu à son nom chinois, alors ça l'amuse de se faire appeler ainsi.

Elle trotta à ses côtés jusqu'au quai Yanjian Xilu, bruyant et encombré. Ils mirent un quart d'heure à trouver un taxi. Rouge à l'extérieur et crasseux à l'intérieur, avec un habitacle minuscule. Malko avait les genoux sous le menton ! Il les débarqua au nord de la ville, sur une place cernée de buildings modernes. Le Baiyun Guest House était une tour de vingt-cinq étages. Malko suivit Li Lu jusqu'au parking situé sur le côté.

— Voilà Lionel ! dit-elle désignant un jeune Chinois aux cheveux longs appuyé négligemment à une Mercedes verte, en train de téléphoner de son portable.

Blouson, jean, chemise bariolée, l'air malin et extraverti, il rangea son portable en voyant Li Lu et embrassa la jeune étudiante d'une façon qui laissa penser à Malko que leurs rapports n'étaient pas strictement culturels. Lionel serra la main de Malko et dit : « *Hello, sir.* »

— Lionel ne parle pas bien anglais, précisa Li Lu, je vais faire l'interprète. Allons prendre un thé à la cafétéria.

Ils gagnèrent le hall du Baiyun, passant devant un aquarium rempli

de poissons rouges si énormes qu'ils semblaient avoir été élevés à Tchernobyl...

— Que voulez-vous savoir ?

— Ce qui s'est passé avec Hu Wang, sa femme et leur ami, Larry Wu.

Li Lu traduisit et Lionel se lança dans un grand discours en chinois, traduit au fur et à mesure.

— Il les a récupérés ici, au Baiyun Guest House. Ils y sont restés deux jours sous des faux noms. Ensuite, il les a emmenés dans une voiture en compagnie d'un policier de ses amis.

— D'un policier ? s'étonna Malko.

— Oui, un membre du PSB qu'il a payé pour franchir d'éventuels barrages... Il le fait souvent.

— Et où sont-ils allés ?

— Jusqu'à un village de pêcheurs sur la côte, au nord, Xijong.

— Et là, que s'est-il passé ?

— Il a remis les trois personnes aux gens qui venaient d'arriver de Hong Kong. En échange, il a reçu la Mercedes, comme convenu. C'est une voiture volée à Hong Kong. Ils sont partis sur le « tai-fei » et il ne les a jamais revus.

— C'est quoi un « tai-fei » ?

— Un bateau très rapide utilisé par les contrebandiers...

— Où allait-il ?

— Dans un autre village de pêcheurs, Tap-Mun, qui se trouve sur le territoire de Hong Kong.

Les yeux fixés sur Malko, le jeune Chinois approuvait vigoureusement de la tête.

— Vous êtes sûre qu'il dit la vérité ? insista Malko.

Li Lu ouvrit de grands yeux.

— Bien sûr, je le connais bien ! C'est mon ami. Il était très content d'avoir cette voiture, il me l'a montrée dès le lendemain. Elle n'avait pas encore de plaque. Cela lui a coûté deux mille yuans pour la faire immatriculer...

Malko, dans le parking, avait remarqué la plaque bleue avec deux lettres et quatre chiffres, comme tous les véhicules de Guangzhou.

— Donc, conclut-il, Hu Wang, sa femme et Larry Wu sont bien partis pour Hong Kong ?

Elle reposa la question et Lionel éclata de rire, faisant de grands gestes comme pour dire au revoir...

— Ils l'ont salué du bateau. Il les a vus s'éloigner, le bateau allait très vite.

— Ils n'ont pas pu être interceptés par un patrouilleur chinois ?

Lionel se lança dans une nouvelle explication volubile, aussitôt traduite.

— Il dit que c'est impossible. Il a envoyé par ce bateau des pièces antiques T'ang à un antiquaire de Hong Kong, White Cloud Antics. Elles lui ont été payées, donc il les a reçues.

Ravi de cette démonstration imparable, Lionel alluma une cigarette avec un Zippo flambant neuf qui n'avait sûrement pas payé la douane. Malko était perplexe. Comment les fugitifs avaient-ils pu se perdre entre l'île de Tap-Mun et Hong Kong ? De toute façon, il n'avait plus rien à faire à Guangzhou. Ils ressortirent et, dans le parking, Lionel devint soudain nerveux. Il jeta une phrase brève à Li Lu qui blêmit.

— Il me dit qu'il vient de reconnaître pas loin deux agents du PSB. Il ne faut pas rester là. Vous avez encore besoin de moi ?

— Non, reconnu Malko.

Elle était déjà en train d'ouvrir la portière de la Mercedes.

— Embrassez Shirley, lança-t-elle. Dites-lui qu'un jour nous serons libres comme elle !

Lionel fit un clin d'œil à Malko, se glissa au volant et démarra en trombe. Malko vit alors deux Chinois sauter dans une voiture et prendre en chasse la Mercedes. Il était temps de filer. Il demanda au concierge du Baiyun de lui trouver un taxi.

Cette histoire était de plus en plus bizarre. Apparemment, il ne s'était rien passé de fâcheux en Chine. Pourquoi donc le PSB s'intéressait-il brusquement à Li Lu ? Comment les trois fugitifs avaient-ils pu disparaître entre Tap-Mun et Hong Kong ? Et surtout, pourquoi Tang Ho affirmait-il qu'ils n'avaient jamais pris le bateau ? Malko n'avait répondu à aucune de ces questions quand le taxi le déposa à un kilomètre de la gare, parce qu'il n'avait pas de licence pour déposer ses passagers plus près.

* *

*

Malko attendait au milieu d'une meute de touristes, un peu moins anxieux. Il avait repassé l'Immigration sans problème. Tandis que ses compagnons de voyage se précipitaient dans un famélique Duty-Free shop, il essaya de faire le point.

Les trois fugitifs s'étaient évaporés au milieu de la mer de Chine. Sur un parcours d'une trentaine de kilomètres.

L'équipage ne les avait quand même pas jetés à la mer ! Il pensa soudain que si le « tai-fei » avait été arraisonné par un patrouilleur chinois, ce dernier pouvait avoir laissé repartir le bateau après s'être emparé des fugitifs. L'équipage, embarrassé, n'aurait rien dit à Tang Ho.

La première chose à faire était de se rendre à Tap-Mun et d'essayer de retrouver leur trace.

Il embarqua enfin dans le train pour Kowloon. La nuit tomba presque aussitôt et il somnola. À Kowloon, nouveau contrôle de police, pour entrer à Hong Kong. Une queue énorme patientait. Malko émergea enfin de la gare, à la recherche d'un taxi.

Il y avait des travaux et pour gagner le *taxi stand*, il fallait traverser une partie désaffectée de la gare, à peine éclairée. Un quai long de près de deux cents mètres. Croyant s'être trompé, Malko s'arrêta brusquement, prêt à faire demi-tour.

Un bruit sec, tout près de lui, lui fit tourner la tête.

Un objet métallique venait de s'enfoncer dans un madrier de bois, à quelques centimètres de sa tête. Une étoile à cinq branches trouée en son milieu, d'une quinzaine de centimètres de diamètre, aux arêtes tranchantes comme un rasoir ! Si elle l'avait atteint, elle lui aurait ouvert le crâne.

Il regarda autour de lui et aperçut aussitôt, le long d'une rame à l'arrêt, deux jeunes Chinois. L'un tenait un fléau, un bâton prolongé d'une chaîne, elle-même terminée par une longue pointe aiguisée. L'autre se préparait à lui lancer une seconde étoile.

Une arme terrible qui, à vingt mètres, tuait silencieusement.

Comme Malko était sorti parmi les derniers, il n'y avait pratiquement plus personne dans les parages. Un des deux Chinois rejeta le bras en arrière et, se détendant comme pour un lancer de javelot, projeta une seconde étoile qui tournoya droit vers lui.

Malko n'eut que le temps de faire un bond de côté. L'étoile d'acier ricocha sur un pilier de métal dans une gerbe d'étincelles, le ratant de quelques centimètres. S'il ne s'était pas brusquement arrêté, la première l'aurait mis hors de combat. Il se retourna : plus personne ne sortait de la gare. Il aperçut, loin devant lui, un groupe de voyageurs qui avait presque atteint la sortie, et hurla à se faire péter les poumons :

— *Help me ! Help me !*

Il lui sembla que plusieurs personnes se retournaient, mais aucune ne revint sur ses pas. Ses deux agresseurs bougèrent silencieusement. L'un – celui qui avait lancé les deux étoiles – s'interposa entre la sortie et lui. L'autre, faisant tourner son fléau, s'approcha par derrière. Ils progressaient sans un bruit, sans un mot. Malko pivotait sans cesse sur lui-même pour ne pas les perdre de vue. Le tueur aux étoiles tenait maintenant dans son poing droit un tournevis effilé long de vingt-cinq centimètres.

Malko le dévisagea. Un visage de boxeur avec le nez écrasé, toutes les dents en or. Par sa chemise ouverte, s'apercevaient les tatouages bleuâtres de sa poitrine.

Soudain, les deux Chinois bondirent en même temps. Le fléau tournoya et la chaîne s'enroula autour du cou de Malko ! Il lui aurait

fallu, pour esquiver, avoir des yeux dans le dos ! La chaîne glaciale entra dans ses chairs, son agresseur la tenant aux deux bouts. L'homme au tournevis s'approcha à son tour. Tiré en arrière, Malko parvint néanmoins à le tenir à distance à coups de pied. Mais l'autre agresseur se mit à serrer la chaîne autour de son cou. Malko sentit ses carotides écrasées, son larynx broyé. Il reçut un violent coup de genou dans les reins et tomba en arrière, accompagné par son agresseur. Le sang commençait à arriver moins bien à son cerveau. Il parvint à écarter la chaîne de quelques millimètres et hurla à nouveau :

— *Help ! Help !*

Le second tueur attendait, le tournevis brandi, prêt à bondir dès qu'il verrait une ouverture. Finalement, il plongea, mais Malko, d'un effort désespéré, parvint à éviter la lame qui ne fit que déchirer sa veste.

Le premier en profita pour serrer la chaîne un peu plus. D'un coup, tout devint noir et Malko perdit connaissance.

CHAPITRE V

Malko entrouvrit les yeux, ignorant où il se trouvait. Son cou était si douloureux qu'il semblait avoir été broyé. Il tourna légèrement la tête, ce qui lui arracha un cri de douleur, et il aperçut une paire de brodequins impeccablement cirés qui occupaient tout son champ de vision. Son regard remonta et il découvrit un uniforme bleu, puis un visage asiatique surmonté d'une casquette plate. Un policier chinois, radio accrochée à l'épaule, revolver au côté. Si imberbe qu'il avait l'air d'un garçonnet. Malko reprit totalement conscience et en aperçut quatre autres, puis le fléau qui avait failli le faire passer de vie à trépas, abandonné sur le sol.

Un autre policier s'accroupit à côté de lui.

— *You OK, sir ?* Une ambulance va venir.

Au mot « ambulance », Malko retrouva des forces. Il commença par se mettre sur son séant, puis, aidé par les policiers, se releva complètement. La tête lui tournait, il arrivait à peine à avaler sa salive mais ne se sentait pas gravement blessé.

Des voix chinoises sortaient des radios, mais le quai était vide.

— Qu'est-il arrivé ? demanda le policier.

— J'ai été attaqué, dit Malko en frottant son cou douloureux. Deux hommes qui ont cherché à me tuer...

Impassible, le policier corrigea :

— À vous voler, *sir*...

Malko montra la première étoile, encore enfoncée dans le madrier.

— Peut-être, mais d'abord à me tuer... Si je l'avais reçue, je ne serais plus là. Ils m'en ont jeté une autre avant de tenter de m'étrangler. Comment m'avez-vous trouvé ?

— Des passants nous ont prévenus à la sortie de la gare qu'il y avait une rixe avec un étranger, expliqua le policier. Nous sommes désolés, ces malfaiteurs ont réussi à fuir. Il faudrait que vous fassiez une déposition pour que nous puissions les retrouver. C'est très rare, Hong Kong est une ville très sûre. Ce doivent être des Biao-Shu (24) clandestins qui ont besoin d'argent.

Malko avait l'impression d'avoir le larynx complètement écrasé. Son cou était strié de grosses marques rouges. La sirène d'une ambulance se rapprochait.

— Nous allons vous emmener à l'hôpital, proposa le policier.

— Non, merci, dit Malko, je vais retourner à mon hôtel.

— Où habitez-vous ?

— Au *Grand Hyatt*, à Wan Chai.

— Dans ce cas, nous allons vous ramener. Demain, vous viendrez

au poste de police de Wan Chai North, dans Gloucester Road.

Malko ne discuta pas et se laissa emmener vers la voiture de police. Sans le civisme des passants et sa résistance désespérée, il serait mort dans une gare désaffectée... Tandis que la voiture, escortée de deux motards qui ressemblaient à des scarabées avec leur gilet phosphorescent rayé jaune et noir, se frayait un passage dans les embouteillages, à grands coups de sirène et de gyrophare, il essaya de comprendre.

Qu'avait-il appris à Guangzhou de si important qu'on ait tenté de le réduire au silence dès son retour ?

Apparemment, le PSB avait voulu l'empêcher de voir Li Lu en essayant d'arrêter la jeune femme avant sa venue. Mais quel lien y avait-il entre les services chinois et deux voyous de Kowloon ?

* *

*

— Si vous en avez le courage, venez tout de suite chez moi, suggéra Philip Drake. Voici l'adresse : Grenville House. Magazine Gap Road. Au vingtième étage.

Après s'être changé et avoir entouré de glace son cou tuméfié, Malko redescendit et donna l'adresse à un taxi. Magazine Gap Road serpentait vers Victoria Peak. Grenville House était une tour majestueuse plantée à flanc de colline. Philip Drake lui ouvrit, en chemise, et le conduisit tout de suite sur sa terrasse, d'où on avait une vue magnifique sur Hong Kong. Il prit une bouteille de Defender et remplit deux verres.

— Racontez-moi tout, dans le détail, implora-t-il. Je n'ai pas vécu de la journée. Vous avez vu Li Lu ?

— Oui, dit Malko tandis que l'Américain prenait une cigarette dans un paquet de Gauloises blondes et l'allumait avec son Zippo.

Malko jeta un discret coup d'œil à sa Breitling *Crosswind*. 11 h 10. La journée avait été longue.

— Hu Wang, Chai Lin et Larry Wu ont bien quitté Guangzhou, commença-t-il.

Pendant son récit, le chef de station de la CIA l'interrompit à plusieurs reprises, de toute évidence perturbé par ce qu'il apprenait. Notamment le fait que les services chinois soient au courant du déplacement de Malko à Guangzhou. Lorsque Malko eut terminé, il en était à sa seconde Gauloise blonde et jouait nerveusement avec le capot de son Zippo.

— Qu'en concluez-vous ? demanda-t-il.

— Quelque chose est arrivé entre la côte chinoise et Tap-Mun.

— Tap-Mun a souvent été une étape pour les dissidents, confirma

l'Américain. C'est une des voies utilisées, avec la rivière des Perles. La frontière terrestre est trop surveillée et difficile à franchir. Les villageois de Tap-Mun ont toujours vécu de la contrebande. Ils n'ont pas d'états d'âme, ce sont des Hakkas qui ont des liens étroits avec les triades, surtout la 14 K de Tang Ho « les Longues Oreilles »...

— Je crois que c'est lui qu'il faudrait questionner, suggéra Malko.

— Je vais mettre Shirley Yip là-dessus. Mais l'agression dont vous avez été victime m'intrigue. Hong Kong est une ville très sûre. Ce serait à Macao...

— Ce n'était pas une agression pour me voler, réitéra Malko. Ils ont voulu me tuer.

— Les étoiles et le fléau sont les armes traditionnelles des triades, remarqua l'Américain. On savait que vous reveniez de Guangzhou et on a préféré vous attaquer à Kowloon.

— Voyez-vous une raison pour que Tang Ho vous mente ?

Philip Drake but une gorgée de son Defender « Classic Pale » avant de répondre :

— Honnêtement, non. Il a accepté de nous aider sans hésiter et c'est lui qui avait déclenché « Yellowbird ». Il n'a jamais aimé les communistes, depuis Shanghai.

— Alors, il y a autre chose, conclut Malko. Et le meurtre de ce policier portugais ?

— Je n'avais pas fait de lien avec notre affaire, admit Philip Drake. J'ai un ami là-bas, Mike Henner, un « Cousin » du MI6 qui a épousé une Chinoise de Macao. Il vit là-bas. Je lui avais demandé de se renseigner, mais je ne l'ai pas relancé. Je vais le faire. Je vous ramène, en attendant...

— Il faut aller à Tap-Mun le plus vite possible, suggéra Malko. On apprendra peut-être quelque chose.

Philip Drake sourit en enfilant sa veste.

— Vous, vous n'apprendrez rien. Ils ne parlent que chinois. Ce sont des Hakkas, une communauté très fermée. Mais Shirley Yip a des contacts là-bas. Je vais la mettre en chasse. Et je m'occupe de Macao. Venez...

Le garage était étonnant : uniquement des Mercedes et des Rolls ! Plus quelques BMW série 7, pour les pauvres probablement...

— C'est ici qu'habite Tung Chee-Hua, futur patron de Hong Kong, choisi par Beijing, précisa l'Américain ; dans un appartement comme le mien, au second étage. Il prétend qu'il a déménagé pour avoir la paix...

De nuit, on roulait un peu mieux. Revenu dans sa chambre du *Hyatt*, Malko regretta de ne pas avoir le téléphone de Shirley Yip. Il éprouvait une sensation habituelle après avoir échappé à un danger : une violente envie de faire l'amour. Il dut se contenter de fantasmer,

réveillé comme une chouette à cause du décalage horaire... Même Air France ne pouvait pas l'effacer d'un coup de baguette magique, avec ses sièges-lits.

* *

*

Le téléphone devait sonner depuis longtemps et une lumière éblouissante filtrait à travers les rideaux. Malko décrocha, avec un coup d'œil à sa Breitling *Crosswind*. Onze heures.

— C'est le consulat des États-Unis, annonça une voix de femme. Votre visa est prêt. Présentez-vous au bureau 214.

Vingt minutes plus tard, il était dans un taxi. Le consulat américain dressait ses quatre étages au flanc de Garden Road, juste en face du départ du Peak Tramway. C'était un bâtiment austère en béton gris, avec des ouvertures carrées et une forêt d'antennes sur le toit. Une bonne centaine de personnes faisaient la queue pour les visas. Malko s'adressa à un garde qui l'orienta vers une porte, sur l'arrière, où veillaient des Marines équipés de talkie-walkie.

Philip Drake l'attendait dans le hall.

— Il y a du nouveau, annonça-t-il sobrement.

Ce n'est qu'arrivé dans son bureau, au deuxième étage, qu'il dit ce qu'il savait.

— J'ai demandé aux « Cousins » du MI6 de se renseigner sur l'attentat d'hier soir. Ils ont de bonnes « sources » dans la police. Et pour cause, ce sont eux qui la dirigent. Le commissariat de Kowloon a identifié vos agresseurs.

— Déjà ?

L'Américain eut un sourire malin.

— Les Chinois connaissent bien leur job. Le type qui vous a attaqué avec le fléau s'appelle Wan Kok Kui, dit « Broken Teeth ». Dans sa jeunesse, on lui a cassé toutes les dents de devant pour le punir d'avoir triché au mah-jong. C'est un « 426 » dans la triade 14 K, section Kowloon.

— C'est quoi, un « 426 » ?

— Un chef de combat. C'est lui qui dirige une bande de racketteurs dans un quartier donné. Il était accompagné d'un « 49 » non identifié, un simple « soldat » comme on dit dans la mafia. Bien entendu, « Broken Teeth » a disparu. Il a dû passer de l'autre côté ou se terrer dans une planque sûre. Mais ce n'est pas le problème. Vous aviez raison : c'était une agression préméditée et « sponsorisée ». Un membre des triades n'attaque pas les étrangers ; sauf si on lui en donne l'ordre.

— Qui « on » ?

Le chef de station de la CIA alluma une de ses éternelles Gauloises blondes et souffla la fumée.

— C'est la bonne question. Nous n'avons aucun différend avec les triades, qui ne font pas de politique. Quelqu'un de puissant ne voulait pas que vous disiez ce que vous avez appris à Guangzhou.

— Donc, on savait que je m'y étais rendu ?

— Évidemment.

Un ange passa. À quoi servaient toutes les cachotteries, les rendez-vous secrets ?

Philip Drake hocha la tête.

— Nous n'avons plus que quelques jours pour retrouver nos trois amis. Il faut se concentrer là-dessus. Cet attentat est encourageant.

— En quoi ? objecta Malko.

Cela devait être de l'humour chinois.

— J'ai l'impression que Hu Wang, Chai Lin et Larry Wu sont vivants et, disons, à notre portée. Sinon, on ne se donnerait pas autant de mal pour vous éliminer, s'ils étaient dans une prison à Beijing.

— Ou alors, suggéra Malko, on ne veut pas que nous sachions ce qui leur est arrivé.

— Cela peut être vrai aussi, reconnu à regret l'Américain. Je préfère m'accrocher à la première hypothèse. Autre chose, j'ai pu joindre ce matin Mike Henner, mon copain de Macao. Apparemment, il a appris quelque chose sur le meurtre d'Apolinario Ribeiro. Il m'a dit que cela m'intéresserait. Il vous attend pour déjeuner au restaurant de l'hôtel *Bela Vista*.

— Comment vais-je le reconnaître ?

— Il a une superbe barbe blanche et des yeux bleus. Prenez le Turbo Cat, l'hydrofoil rapide. Il met une heure.

* *

*

Le Turbo Cat filait vers l'ouest, l'embouchure de la rivière des Perles, au milieu des innombrables cargos ancrés dans la rade. Il semblait voler sur l'eau. Malko s'assoupissait dans son siège inclinable, on se serait cru dans un avion. Son cou enflé lui faisait encore mal et il avait du mal à déglutir.

Soudain, il enregistra un nom, à l'arrière d'un cargo à l'ancre devant lequel ils passaient : *Estoril*. Le bateau qui attendait les trois fugitifs introuvables. Il disparut dans les berges d'écume soulevées par le Turbo Cat.

Malko avait l'impression que Philip Drake ne lui avait pas livré le fond de sa pensée, en l'expédiant coûte que coûte à Macao. D'après lui, le meurtre d'Apolinario Ribeiro n'avait pas de lien avec « Hong

Kong Express ». Pourtant, s'il avait tellement hâte de savoir ce qu'avait appris le retraité du MI6, c'est qu'il avait changé d'opinion. Entre les deux affaires, il y avait un lien possible : Tang Ho « les Longues Oreilles », qui régnait sur Macao et se trouvait également impliqué dans l'exfiltration des fugitifs...

Le Turbo Cat ralentissait, Malko regarda par le hublot. Ce n'était pas Hong Kong. Peu de gratte-ciel, une impression d'abandon. Un grand pont flambant neuf menant à l'île de Taipa était le seul signe de modernité.

Macao n'était qu'une vieille ville portugaise pourrissant sous l'humidité des tropiques. À part quelques métis, les Portugais n'avaient rien laissé, en quatre siècles d'occupation. Pourtant, le débarcadère était gigantesque, flambant neuf. Malko fit encore la queue pour passer l'Immigration.

Le chauffeur de taxi ne parlait ni anglais, ni portugais et comprit tout juste *Bela Vista*.

Ils longèrent la côte, passèrent devant le vieux casino *Lisboa*, avec son décor rococo, puis escaladèrent une colline où se dressait le *Bela Vista*. On se serait cru à Porto ! Le restaurant était niché sur une étroite terrasse qui ceinturait le bâtiment, en plein vent. À peine Malko avait-il tourné le coin qu'il aperçut un Blanc à la barbe immaculée, chauve, rougeoyant comme une balise, une bouteille de Defender Cinq Ans posée devant lui. Il adressa un signe de la main à Malko, avant un *shake-hand* chaleureux.

— *Welcome ! Welcome !* Dommage que Philip ne soit pas venu. Je ne vais pas souvent à Hong Kong. Trop bruyant, trop rapide. Ici, on vit à son rythme.

Tout en parlant, il se versa une généreuse rasade de Defender et y ajouta pour la forme quelques minuscules cubes de glace.

— Tant qu'on trouvera du bon scotch ici, conclut-il, je n'ai pas de raison de déménager. Je suis allé en Angleterre, l'année dernière, il pleuvait tout le temps, il faisait froid et les gens sont moroses. Les Chinois d'ici, eux, sourient tout le temps. (Il ajouta avec un petit rire :) Même quand ils se préparent à vous plonger un couteau dans le ventre...

— Que voulez-vous manger ?

— Évidemment de la morue, le plat national portugais !

Malko attendit d'avoir attaqué la morue pour poser sa question :

— Savez-vous pourquoi on a tué Apolinario Ribeiro ?

La bouche pleine, le Britannique ne répondit pas immédiatement, puis leva sur lui un regard moqueur.

— Pourquoi ? Non. Mais je sais qui l'a fait.

— L'homme qui l'a abattu a été tué aussitôt après, remarqua Malko, déçu.

— Exact. Mais il avait encore sur lui le pistolet qui a servi au meurtre...

— Et alors ?

— C'était un Black Star, calibre 32.

— Et alors ?

Mike Henner sourit dans sa barbe.

— Le Black Star est l'arme en service dans l'APL (25). On n'en trouve pas beaucoup. Sauf dans une triade, celle du Grand Cercle. Or, justement, l'équipe qui a liquidé Pak Pat après le meurtre fait partie de cette triade. Son chef est un certain Shin Shu Lu, un ancien du 43^e corps de l'APL qui a fait de la prison à Xicun. Beaucoup des membres du Grand Cercle sont des anciens de l'APL.

Malko suivait sans trop comprendre.

— Pourquoi cette triade a-t-elle liquidé ce policier portugais ?

Le Britannique eut un geste évasif.

— Il peut y avoir plusieurs motifs. En ce moment se déroule une lutte féroce pour le futur contrôle des jeux à Macao. Certains veulent détrôner Tang Ho. Mais ce sont plutôt les gens de la Sum Yee On. Des types de Hong Kong. Apolinario était pourri jusqu'à l'os, il peut avoir été trop gourmand ou incorrect dans une affaire. Cela suffit. Mais je ne crois pas. Juste avant sa mort, il était parfaitement détendu.

— Ce ne serait pas Tang Ho ?

Le Britannique secoua la tête.

— Non. Pourquoi ? Il était très satisfait de l'arrangement qu'il avait avec Apolinario. Il était protégé à un prix raisonnable.

— Et d'autres voyous ?

Nouveau sourire.

— Macao est une petite ville. C'est la première fois qu'on abat un policier portugais. Il faut une raison sérieuse. Je n'ai pas pu joindre Shin Shu. Il est à Shanghai, paraît-il. Curieusement, on a laissé l'arme qui a tué Apolinario Ribeiro sur Pak Pat. Comme pour signer le crime. Du moins pour ceux qui savent.

Malko comprenait de moins en moins.

— Ce crime est signé par qui ?

Mike Henner ôta une arête de sa bouche et laissa tomber :

— *Da Ge.*

— Quoi ?

— C'est un mot chinois qui signifie Big Brother.

— Une triade ?

— Non. Le Guoanbu. Les services chinois. En laissant le pistolet sur le mort, ils signifient qu'il ne faut pas toucher à cette affaire. D'ailleurs, le cas a été discrètement classé et le corps d'Apolinario renvoyé au Portugal. Personne n'a rien dit. Pas de vagues. Ici, ce n'est pas Hong Kong : on ne touche pas à Big Brother.

Malko regarda la mer grise. Pourquoi le Guoanbu avait-il fait liquider Apolinario Ribeiro ? Si ce n'était pas pour ses activités à Macao, ce pouvait être à cause de la CIA... Coïncidence bizarre, lui aussi avait été victime d'un attentat attribué à une triade.

— La triade 14 K a-t-elle des liens avec le Guoanbu ? demanda-t-il.

Mike Henner sourit dans sa barbe.

— À trois mois du *hand-over*, qui va être assez fou pour refuser de parler aux « Honorables Cousins » du continent.

— Je vais vous raconter quelque chose, dit Malko.

L'Anglais écouta son récit jusqu'au bout puis alluma une cigarette chinoise.

— Les deux affaires sont liées, conclut-il. Seul le Guoanbu peut donner des ordres à deux triades sans lien entre elles. Le Grand Cercle leur est acquis, de toute façon.

— Ce que j'ai découvert à Guangzhou, récapitula Malko, c'est que, selon toute vraisemblance, les trois fugitifs ont quitté la Chine. Ce qui est en contradiction avec ce qu'a affirmé Tang Ho. Se pourrait-il qu'Apolinario Ribeiro ait lui aussi découvert quelque chose à leur sujet ?

— Possible, fit le Britannique sans se compromettre.

— Dans les deux cas, continua Malko, on a l'impression que le Guoanbu a agi pour protéger Tang Ho. Vous m'avez bien confirmé que l'assassin de Ribeiro était manipulé par le Guoanbu, à travers la triade du Grand Cercle ?

— Peut-être n'aurais-je pas dû le faire, remarqua énigmatiquement Mike Henner.

— Bien sûr que si, répliqua aussitôt Malko. En mettant tout bout à bout, il semblerait que, contrairement à ce que tout le monde croit, Tang Ho soit lié au Guoanbu.

— Cette conclusion n'engage que vous, répliqua aussitôt le Britannique.

— Si c'est exact, continua Malko, les conséquences sont graves...

Il sentait qu'il brûlait... Soudain un jeune Chinois se matérialisa près de leur table. Il se pencha à l'oreille de Mike Henner et chuchota longuement en chinois, tout en jetant des regards en coin à Malko. Puis il disparut comme il était venu. Le Britannique leva son regard bleu porcelaine sur Malko et soupira.

— Je crois avoir bien fait de prendre certaines précautions.

— C'est-à-dire ?

Mike Henner prit le temps d'allumer une autre de ses infectes cigarettes chinoises et de se verser trois doigts de Defender Cinq Ans avant de répondre :

— J'avais demandé qu'on vous surveille à distance, depuis votre arrivée à Macao. J'ai bien fait.

Malko sentit un frisson désagréable ramper le long de sa colonne vertébrale.

— Pourquoi ?

— Le jeune homme que vous venez de voir travaille pour moi. Il est très bien informé. Il semble que certaines personnes aient pris des dispositions pour que vous ne quittiez pas Macao vivant.

CHAPITRE VI

Malko regarda son interlocuteur, impassible, puis la mer grisâtre, au-delà de la terrasse. Cela fait toujours une impression désagréable, lorsqu'on vous annonce que vous allez mourir. Même lorsqu'on est endurci.

— Que voulez-vous dire ?

Mike Henner eut un sourire imprégné d'un cynisme désarmant.

— *Well*, on vous retrouvera avec un tournevis planté dans le cœur ou avec un petit trou derrière l'oreille.

— Mais je reprends le Turbo Cat tout à l'heure, protesta Malko. Il suffit de prendre un taxi d'ici jusqu'au terminal.

Le Britannique haussa les épaules.

— Apolinario Ribeiro a été tué en plein jour, sur une des plus grandes avenues de Macao... Autour du terminal, il y a beaucoup de monde. La police n'est pas très présente.

Sa cigarette s'étant éteinte, il la ralluma avec un Zippo si cabossé qu'il semblait avoir fait plusieurs guerres... Il montra à Malko la flamme claire avant de faire claquer le capot.

— Excellent matériel, bien qu'américain... *Life time warranty* (26). Il m'entertera.

Malko avait l'impression qu'il cherchait à changer de conversation, après l'avoir averti. Ce qui ne faisait pas son affaire. Mike Henner, d'ailleurs, regarda sa vieille Breitling au bracelet de cuir usagé.

— Il va falloir que je vous laisse. Si ce n'était pas pour Philip, que j'estime beaucoup, je ne me serais pas mouillé dans cette affaire. Je n'ai pas envie de terminer comme ce pauvre Ribeiro. Faites très attention en repartant. Très attention, répéta-t-il en demandant l'addition.

Malko avait l'impression d'avoir avalé du plomb.

— Vous voulez dire qu'on voudrait me tuer à cause de ce que vous m'avez appris ?

L'œil bleu brilla d'une lueur moqueuse.

— Ce que vous saviez déjà, c'est assez explosif, n'est-ce pas ? Vous savez, c'est comme les gaz binaires. Séparés, ils ne sont pas dangereux, mais si vous les réunissez, ils deviennent mortels...

Comme pour mieux savourer sa comparaison, il acheva son *Defender* d'un coup, en observant Malko d'un air amusé.

— Je vais faire très attention, conclut Malko. Et je vous remercie de vos informations.

Ils se levèrent, gagnèrent le salon central et descendirent les quelques marches menant à la *rua Comandante Ku Ho Neng*. Malko

allait demander au chasseur de lui appeler un taxi lorsqu'il en vit un juste en face du *Bela Vista*. Il avait le coffre ouvert et son chauffeur terminait de changer une roue. Son travail terminé, il se redressa, face à l'hôtel.

Malko eut un choc au cœur. Aucun doute possible, le visage écrasé, les dents de devant en or et les tatouages sur la poitrine... c'était « Broken Teeth », l'homme qui avait tenté de l'assassiner à Kowloon.

* *

*

— Tiens, vous avez un taxi ! remarqua Mike Henner. C'est rare dans ce coin, il faut toujours les faire venir.

« Broken Teeth » s'était remis à son volant et faisait demi-tour pour venir s'arrêter devant l'entrée de l'hôtel. Malko se tourna vers le Britannique.

— Le chauffeur de ce taxi est un des deux hommes qui ont tenté de m'assassiner à Kowloon.

Mike Henner demeura impassible, puis, pivotant sur lui-même, rentra dans l'hôtel et gagna un des fauteuils du salon central où il se laissa tomber.

— Mes informations sont encore meilleures que je ne le pensais, remarqua-t-il.

Très détaché, comme si la vie de Malko n'était pas en jeu.

— Que puis-je faire ? demanda ce dernier.

Il en avait des fourmis dans la colonne vertébrale... Mike Henner lui jeta un regard plein d'humour.

— Vous êtes un gentleman extrêmement sympathique et Philip est un vieil ami. Je ne veux pas vous laisser tomber.

— Merci, fit Malko.

Le ton de cette conversation était quasi irréel, comme si le Britannique, à force de tenir la réalité à distance, ne se rendait pas compte que la présence de l'assassin qui attendait dehors était une menace véritable pour Malko.

— On peut regagner Hong Kong par hélicoptère, expliqua-t-il finalement. À partir du nouvel aéroport de Taipa. Le mieux serait que vous commandiez un hélicoptère, par exemple, au *Peninsula*, afin qu'il vienne vous chercher. Dans ce cas, je vous accompagnerai moi-même à l'aéroport, ce qui diminuera considérablement les risques... Bien sûr, c'est une dépense assez importante, mais un bon investissement, n'est-ce pas ?

Malko se demandait s'il s'agissait d'humour anglais ou si Mike Henner possédait des réserves inépuisables de sang-froid. En tout cas, c'était la solution.

Deux heures devant une tasse de thé, c'est long... Appliquant à la lettre les règles strictes du *tea-time*, Mike Henner avait abandonné le Defender pour une énorme théière en forme de chat. Sombrant peu à peu dans une douce somnolence, il n'entretenait que très épisodiquement la conversation.

Le taxi rouge conduit par « Broken Teeth » était repassé plusieurs fois devant l'hôtel... Malko faisait la navette entre le salon et la terrasse, pour tromper son anxiété. Il avait immédiatement appelé Philip Drake, lui expliquant qu'il désirait trouver un hélicoptère pour revenir à Hong Kong. L'Américain n'avait posé aucune question, se contentant de lui promettre de résoudre le problème immédiatement. À Hong Kong, avec de l'argent, on trouvait ce qu'on voulait...

— Effectivement, avait-il confirmé, le *Peninsula* utilise des hélicoptères pour des navettes avec Kai Tak. Les appareils se posent sur le toit de leur tour de vingt-huit étages.

Depuis, Malko attendait. De plus en plus nerveux, car le temps se détériorait à vue d'œil : des grains, un vent violent et de gros nuages noirs arrivant de l'ouest. Si les conditions météo étaient trop mauvaises, l'hélico ne pourrait pas venir.

— *Mister Linge !*

L'appel d'une employée de la réception, brandissant un téléphone, le fit sursauter. Il s'approcha.

— Un appel pour vous, *sir*.

Malko colla le récepteur à son oreille, le cœur battant.

— *I am the pilot of the helicopter you have requested*, annonça une voix d'homme inconnue. Je vous attends devant le comptoir Dragonair. Venez le plus vite possible, la météo n'est pas fameuse.

Malko était déjà en train d'arracher Mike Henner à sa demi-sieste. La voiture du Britannique, une grosse Toyota blanche, était garée devant le *Bela Vista*.

À peine étaient-ils installés que le Britannique ouvrit la boîte à gants et en sortit un revolver Webley à canon court qu'il posa sur les genoux de Malko.

— Regardez de temps en temps derrière vous, conseilla-t-il. Et surtout, sur le côté. Si vous repérez un motard avec un casque intégral qui roule à notre hauteur, baissez la vitre et abattez-le.

Aussi flegmatique que s'il donnait un conseil pour la chasse à la grouse ! Il embraya et commença à descendre la *Calcada do Buon Porto*, afin de rejoindre le bord de mer. Pour parvenir à la bifurcation vers Taipa, il fallait repasser devant le *Lisboa*. La crosse du Webley bien en main, aux aguets, Malko reprenait espoir. Le trajet jusqu'à

l'aéroport se déroula sans encombre. Mike Henner, ayant récupéré le Webley, tint à l'accompagner jusqu'au comptoir Dragonair. Le pilote, un Anglais, était là. Mike Henner serra longuement la main de Malko.

— Dites à Philip de faire attention, conseilla-t-il. S'ils ont osé flinguer Apolinario Ribeiro, c'est que c'est grave. Jusqu'à Hong Kong, vous ne risquez plus rien. Ils vous attendaient sûrement au départ du Turbo Cat.

— Comment le savez-vous ? demanda Malko, abasourdi.

Le Britannique sourit dans sa barbe.

— Cela fait trente ans que je suis ici. *Good luck*.

Malko suivit le pilote sur le tarmac désert. L'hélico était énorme, un Westland 320 Puma capable de transporter seize passagers ! Le pilote s'amusa de l'étonnement de Malko.

— C'était la seule machine disponible...

Ils grimpèrent tous les deux par une des portes latérales. Le pilote regagna le cockpit et Malko se dirigea vers l'arrière, afin de s'installer sur une des banquettes de toile. Il aperçut alors une silhouette déjà installée dans la pénombre, et une voix féminine lança :

— *My God !* Comme je suis contente !

Shirley Yip était assise sur la dernière banquette, ses longues jambes découvertes par son tailleur ultracourt.

* *

*

Malko n'en croyait pas ses yeux ! Il prit place à côté de la jeune femme. Les rotors commencèrent à tourner dans un sifflement assourdissant, et il dut crier pour se faire entendre.

— Comment êtes-vous là ?

— Philip s'est adressé à moi. Grâce à mon agence de voyages, je connais beaucoup de gens. J'avais peur qu'ils ne soient en retard ! expliqua la Chinoise. J'ai eu beaucoup de mal à obtenir cet appareil et les autorisations de survol. Heureusement que j'ai des amis. Ici, je ne suis pas descendue pour ne pas avoir à passer l'Immigration.

Le Westland Puma commença à tanguer puis à s'élever lentement. Le soleil se couchait déjà dans les nuages. Malko aperçut les lumières de Macao qui s'éloignaient. Il l'avait échappé belle ! Au même moment, Shirley Yip déboucla sa ceinture et se pencha sur lui.

— Je voulais aussi vous retrouver, cria-t-elle à son oreille.

Ils étaient séparés du cockpit par quatre rangs de fauteuils. Seule une veilleuse éclairait la cabine. L'appareil n'avait pas terminé sa montée qu'ils étaient déjà enlacés. La bouche de Shirley Yip s'écrasa avec violence sur celle de Malko. Ses mains partirent à sa rencontre. Elle gémit, le mordit quand il trouva ses seins nus. Ils se démenaient

comme des malades sur les sièges inconfortables.

Dans ses contorsions, la jupe avait remonté presque jusqu'aux hanches de la jeune femme. Malko se mit à la caresser et elle eut un sursaut brusque. Ils pouvaient à peine se parler à cause du bruit. Le sexe de Malko était douloureux à force d'être tendu. Il était fou de joie que Shirley soit venue et pas seulement parce qu'elle lui sauvait la vie.

Les doigts de la jeune Chinoise se crispèrent soudain sur son membre. Puis, sans qu'il ait rien demandé, ils remontèrent et firent glisser le zip jusqu'en bas, le libérant pour l'empoigner aussitôt. Malko crut qu'elle voulait faire l'amour mais Shirley, dans son oreille, cria :

— Nous n'avons pas beaucoup de temps ! On se pose dans quinze minutes.

Sa phrase à peine terminée, elle abaissa la tête et engloutit son sexe dans sa bouche d'un seul élan. Il crut défaillir de plaisir. Elle lui administrait une fellation avec une passion sauvage et des mouvements amples et lents, comme pour mieux souligner le plaisir qu'elle prenait également. À ce rythme, Malko ne résista pas longtemps.

Shirley le but jusqu'à la dernière goutte et demeura accrochée à lui comme une sangsue tant qu'il garda une certaine consistance. Lorsqu'elle se redressa, les lumières de Hong Kong défilaient sur leur droite. Ils restèrent enlacés jusqu'au moment où l'appareil se posa sur le toit du *Peninsula*.

* *

*

Zhou Zekai, responsable du Guoanbu à Hong Kong, regardait la tour du *Grand Hyatt*, distante d'une centaine de mètres de son bureau. Contrarié. La veille, il avait reçu « Broken Teeth » et avait accepté ses excuses pour l'échec de la gare. Il les avait acceptées, à condition que le chef de combat de la triade 14 K se rachète en remplissant la mission qu'on lui avait confiée.

Or, il venait d'apprendre que l'opération projetée avait de nouveau été un échec...

Il alluma une Shang-Xi au goût saumâtre. En sa qualité de chef du Guoanbu pour Hong Kong, il se devait de fumer des produits nationaux.

Ce coup de fil de Macao signifiait qu'il allait s'attirer une réprimande de son chef Quao Xi. Il avait joué de malchance depuis le début. Normalement, l'agent de la CIA n'aurait jamais dû pouvoir contacter Li Lu. Mais, là aussi, ses subordonnés avaient été négligents. Résultat, ils se trouvaient dans une situation embarrassante. Les ordres de Beijing étaient clairs : accomplir ce qui avait été prévu, mais ne pas

affronter les Américains de front. La Chine récupérerait Hong Kong dans trois mois et il était impératif que rien ne ternisse son blason démocrate.

C'est la raison pour laquelle il était obligé de faire appel à des gens comme « Broken Teeth », de franches crapules qui auraient mérité une balle dans la nuque... Plus tard, on réglerait les comptes. Il se rassura en se persuadant que des soupçons n'étaient pas des preuves... Certes, il était déplaisant que les Américains devinent les mécanismes de la disparition des trois fugitifs. Mais tant qu'ils n'en savaient pas plus...

Or, il ne voyait pas comment ils pourraient progresser davantage dans leurs recherches. Il y avait un verrou de taille et celui-là, ils n'étaient pas équipés pour le faire sauter. Même avec toute la puissance de l'Amérique. Il fallait encore tenir cent jours.

* *

*

— Votre ami Tang Ho semble au centre des deux affaires, expliqua Malko. D'après Mike Henner, c'est lui que protège le Guoanbu.

Le restaurant chinois du vingt-cinquième étage de l'hôtel *Mandarin* était à juste titre considéré comme un des meilleurs de Hong Kong. Malko se tut pour admirer l'énorme canard laqué dont on était en train de découper avec soin la peau en fines lamelles roulées ensuite dans des crêpes, avec une sauce marron et de l'échalote.

L'appétit coupé, Philip Drake tripotait son paquet de Gauloises blondes. L'équipée de Malko à Macao l'avait profondément troublé, le forçant à ouvrir les yeux sur des hypothèses qu'il avait refusé jusque-là d'envisager.

— Cela signifierait que Tang Ho a changé de camp, conclut-il. Je n'arrive pas à le croire. Il a toujours été un anticommuniste viscéral...

— Les Chinois sont devenus capitalistes, plaisanta Malko. Et nos trois fugitifs sont bien passés quelque part. Or, on a voulu me tuer, d'abord, parce que j'avais découvert qu'ils avaient quitté sains et saufs la Chine. Et aujourd'hui, à Macao, parce que j'ai appris, grâce à Mike Henner, que le meurtre d'Apolinario Ribeiro a vraisemblablement été commandité par le Guoanbu. Or, le lien entre Ribeiro et vous, c'est Tang Ho. Imaginez que Ribeiro ait découvert la volte-face de Tang Ho. Il ne fallait à aucun prix que vous l'appreniez...

Philip Drake acheva de mâcher un peu de peau croustillante puis versa du cognac dans leurs verres. Avec chaque canard laqué, on apportait une bouteille de Gaston de Lagrange XO. Les Chinois préféraient cela au vin pour les repas de gala. Il y en avait sur toutes les tables.

— Pendant que vous étiez à Macao, Tang Ho a fait parvenir un

message à Shirley Yip, dit-il. Il s'est excusé de lui avoir communiqué des informations inexactes. Il prétend avoir effectué une enquête, après notre demande d'informations, et découvert que le bateau transportant les trois fugitifs avait été arraisonné par un aviso chinois qui l'aurait ramené en Chine.

Malko laissa fondre un peu de canard dans sa bouche avant de répondre :

— Évidemment, cette explication tombe à pic pour justifier la disparition de Hu Wang, Chai Lin et Larry Wu, commenta-t-il, sceptique. Mais si c'est le cas, pourquoi le Guoanbu se donne-t-il tant de mal pour nous mettre des bâtons dans les roues ?

Philip Drake n'avait plus la bouche pleine, mais demeura muet.

— Je n'en sais rien, finit-il par reconnaître. Nous sommes dans l'impasse.

— Je suis déjà allé à Guangzhou, puis à Macao, remarqua Malko, j'aimerais aussi me rendre à Tap-Mun...

Nouveau silence. Une meute de serveurs dansait un ballet précis autour d'eux, ne cessant d'emplir leurs assiettes et leurs verres. La dégustation du canard laqué était un rite important de la vie chinoise. Ils continuèrent à manger en silence. Peu à peu, Malko s'était investi dans cette histoire étrange et prenait à cœur le sort de ces trois fugitifs évanouis dans la nature. Les gens qui fuyaient l'oppression étaient toujours sympathiques. Il revoyait la photo dramatique de cet homme de trente-huit ans qui en paraissait trente de plus. Le cadavre du communisme bougeait encore...

— S'il n'y a pas d'éléments nouveaux, conclut sombrement Philip Drake, je vais être obligé de laisser tomber. De toute façon, il nous reste très peu de temps...

— En allant à Macao, je suis passé à côté de *l'Estoril*, remarqua Malko. Vous m'avez bien dit que la mort de Ribeiro ne change rien, au cas où nous retrouverions les trois fugitifs ?

— En effet, affirma aussitôt l'Américain. J'ai vu le capitaine moi-même. Ensuite, à Manille, nous les prenons en main. Seulement, *l'Estoril* lève l'ancre dans sept jours et ne peut pas retarder son départ. Après le 31 mars, c'est terminé. Hu Wang et Chai Lin passeront définitivement à la trappe et Larry Wu aura son nom gravé sur le mur des héros. On lui donnera peut-être la Distinguished Intelligence Medal, à titre posthume.

Il se fit resservir un plein verre de Gaston de Lagrange XO. À force de vivre à côté des Chinois, il fonctionnait comme eux. Malko trouvait frustrant d'avoir parcouru quinze mille kilomètres pour rien, d'avoir manqué se faire assassiner sans même savoir pourquoi et de repartir les mains vides. Soudain, une idée jaillit dans sa tête.

— Philip, dit-il, je crois avoir un moyen de savoir si Tang Ho « les

Longues Oreilles » nous dit la vérité !

CHAPITRE VII

Philip Drake reposa son verre de cognac sans l'avoir touché.

— Comment ?

— Lorsque j'étais à Guangzhou, expliqua Malko, Lionel, le Chinois qui certifie avoir convoyé les trois fugitifs jusqu'au bateau qui les amenait à Tap-Mun, m'a dit être certain que ce bateau était arrivé à bon port. Il avait confié à l'équipage des antiquités destinées à un marchand de Hong Kong. Or, celui-ci l'a payé, par compensation, quelques jours plus tard. Donc, il avait reçu la marchandise...

L'Américain se rembrunit.

— Comment vérifier cela ? soupira-t-il.

— Il m'a donné le nom du marchand. Il lui avait envoyé des chevaux T'ang. Des pièces très rares.

Philip Drake avait déjà appelé un maître d'hôtel.

— Trouvez-moi le téléphone et l'adresse d'un antiquaire, demanda-t-il. White Cloud Antics, probablement dans Hollywood Road, ils sont tous là.

Il se reversa un peu de Gaston de Lagrange XO pour tromper son impatience. Ils eurent le temps de terminer le canard laqué avant de voir revenir le maître d'hôtel. Les mains vides.

— Je suis désolé, *sir*, annonça-t-il, je n'ai rien trouvé à ce nom.

Le chef de la station de la CIA secoua la tête avec découragement.

— C'est la parole de ce Lionel contre celle de Tang Ho. Nous ne sommes pas plus avancés.

Malko enrageait intérieurement. Il revoyait Lionel lui expliquer avec volubilité son histoire de chevaux T'ang. Il ne mentait pas. Pourquoi l'aurait-il fait ?

— J'irai quand même dans Hollywood Road, demain matin, dit-il.

* *

*

Hollywood Road montait en pente douce, d'ouest en est, à flanc de colline, coupée par plusieurs rues-escaliers qui dévalaient vers le bas de la ville, bordées d'innombrables échoppes. Ce quartier-là avait à peu près échappé à la démolition. Malko s'était fait déposer par le taxi au début de Hollywood Road et la remontait en scrutant les vitrines.

Il n'y avait pratiquement que des antiquaires ! De la petite boutique exposant quelques pièces supposées précieuses jusqu'au capharnaüm offrant des copies à tous les prix. La plupart des clients étaient

étrangers. Les Chinois riches faisaient meubler leurs villas-palais par des architectes d'intérieur européens, comme Claude Dalle.

Il examina chaque boutique, jusqu'à la moitié de la rue. Son espoir s'amenuisait quand, au coin de Ladder Road, une rue-escalier dominée par un pesant monument de trente-deux étages, incongru dans ce vieux quartier, il aperçut une enseigne défraîchie : White Cloud Antics. T. Yau and Co.

Le téléphone devait être au nom du propriétaire.

M. Yau. Il s'arrêta devant la vitrine et jeta un coup d'œil au magasin, tout en profondeur. Il y avait de tout, des sculptures, des meubles, des figurines d'ivoire, dans un désordre inouï. Lorsqu'il poussa la porte, une jeune Chinoise en robe traditionnelle l'accueillit avec un sourire cérémonieux, sans dire un mot. Malko examina rapidement quelques objets dans la vitrine, puis demanda :

— *You speak English ?*

La fille sourit sans répondre avant de crier quelque chose en chinois au pied d'un escalier en colimaçon menant au premier étage. Quelques instants plus tard, un Chinois rondouillard, avec de grosses lunettes, dévala l'escalier.

— Je suis monsieur Yau, dit-il en parfait anglais, est-ce que je peux vous aider ?

— Peut-être, dit Malko, je me trouvais à Guangzhou il y a quelques jours et j'ai rencontré là-bas quelqu'un qui travaille avec vous. Un certain Lionel. Il m'a dit vous avoir envoyé des chevaux T'ang authentiques. Or, c'est justement ce que je cherche.

Le visage du Chinois s'illumina.

— Ah, des chevaux T'ang ! C'est très beau. Très cher aussi. Très difficile de les faire sortir de Chine. Oui, j'en...

Le tintement de la porte qui s'ouvrait l'interrompit. Malko vit son visage se figer, la bouche entrouverte. Visiblement terrifié. Il se retourna. Un jeune Chinois se tenait dans l'embrasure, pas inquiétant du tout, style étudiant. Chose bizarre, il avait le poing tendu, pouce levé à la verticale. Voyant que Malko l'observait, il baissa le bras et ressortit avec un sourire d'excuse. Malko se retourna vers le marchand. Celui-ci s'était transformé : le visage fermé, le regard fuyant.

— Donc, enchaîna Malko, je voudrais voir ces chevaux T'ang.

— Non, non, c'est une erreur, je n'ai pas de chevaux T'ang, fit M. Yau d'une voix faible. Je ne connais pas la personne dont vous parlez. Mais j'ai beaucoup d'autres choses, si vous voulez regarder. Je vais appeler ma vendeuse.

Il glapit quelques mots d'une voix aiguë et la jeune Chinoise accourut du fond du magasin, tandis que lui-même s'esquiva par l'escalier. Pour faire bonne contenance, Malko traîna un peu et acheta

un chat en porcelaine qui ne devait pas avoir plus de trois semaines, pour la modique somme de cinq cents dollars HK...

Il continua dans Hollywood Road jusqu'à ce qu'il trouve une cabine et appela Shirley Yip. Puisque le Guoanbu le surveillait, ce n'était plus la peine de jouer à cache-cache.

— J'ai besoin de vous, annonça Malko.

— Pour quoi faire ?

— Je préfère ne pas le dire au téléphone. Pouvez-vous me retrouver à Hollywood Road ? Le plus vite possible...

— Bien sûr. Retrouvons-nous en face du commissariat de police. C'est au 2, au bout de la rue. Je saute dans un taxi.

* *

*

Zhou Zekai glapissait dans le téléphone, sans laisser placer un mot à son interlocuteur. Fou de rage. Jamais il n'aurait pensé que ce « *gweilo* » lui donne autant de fil à retordre ! Il semblait protégé par un sort. Bien que communiste, comme tout bon Chinois, Zhou Zekai croyait à la magie.

— Faites ce qu'il faut ! lança-t-il. Vous n'êtes qu'un ver de terre immonde ! Une raclure ! Un mauvais citoyen.

Son interlocuteur se confondit en excuses, protestant de son absolu dévouement à la dictature du prolétariat et particulièrement à son Honorable Représentant, Zhou Zekai. Ce dernier, exaspéré par ces jérémiades débitées d'une voix geignarde, coupa court et raccrocha.

Cette affaire pourtant simple et bien menée au départ commençait à lui causer des soucis. Seulement, il ne pouvait revenir en arrière. Beijing ne le lui pardonnerait pas. Pas plus que le major général Liu Zhenwu qui allait être le véritable nouveau maître de Hong Kong dans trois mois. Heureusement qu'il avait de bons alliés en dehors des voyous des triades. Ces criminels qui ne perdaient rien pour attendre.

* *

*

Malko était en train d'admirer la façade austère du plus vieux commissariat de Hong Kong lorsque Shirley Yip débarqua d'un taxi rouge. Vêtue du même tailleur, les cheveux lisses, impeccablement maquillée, le portable au poing... En voyant ses longues jambes découvertes très haut, il eut une bouffée de chaleur. Leurs regards se croisèrent et il vit dans celui de la Chinoise qu'elle pensait à la même chose que lui.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— J'ai trouvé quelqu'un de très intéressant, fit-il. Qui peut nous dire ce qui est arrivé au bateau transportant vos amis ?

Il lui expliqua toute l'histoire, jusqu'à l'intervention bizarre du jeune Chinois au pouce levé. Shirley Yip se crispa aussitôt.

— C'est un des signes de reconnaissance des triades, dit-elle. Vous avez été suivi. Ce jeune homme a intimé l'ordre à l'antiquaire de ne pas vous parler. Il a obéi, sous peine de représailles féroces. Ils fonctionnent comme ça.

— Il faut y retourner, proposa Malko. Tenter de le faire parler.

— On va essayer, fit-elle sans conviction, mais ce sera difficile. J'ai peur que nous ne retrouvions jamais Hu Wang, Chai Lin et Larry Wu.

Ils remontèrent la rue à pied. Soudain, alors qu'ils approchaient de la boutique White Cloud Antics, ils virent deux jeunes gens en sortir précipitamment et dévaler en courant Ladder Road. L'un d'eux portait un sac de sport à l'épaule. Malko courut aussitôt vers la boutique dont la porte était demeurée ouverte. Des glapissements aigus jaillissaient du haut de l'escalier intérieur. Il le grimpa quatre à quatre et découvrit une petite pièce au plafond bas.

M. Yau, le propriétaire de la boutique, était debout derrière son bureau, hagard. Il soutenait de sa main droite son bras gauche aux trois quarts sectionné à la hauteur du coude et regardait le sang gicler dans toutes les directions.

Ce n'était pas tout ! Son pouce gauche était posé sur le bureau, tranché net à la base et un flot de sang s'écoulait du moignon. À côté de lui, la vendeuse hurlait comme une sirène, ne pensant même pas à téléphoner... Shirley Yip surgit à son tour, photographia la scène d'un seul coup d'œil et apostropha le marchand en chinois.

Il ne répondit même pas, secouant la tête, choqué. Sa vendeuse était en train d'envelopper maladroitement sa blessure d'un morceau de tissu qui s'imprégna instantanément de sang.

C'était absolument abominable ! Dans cet espace restreint, l'odeur fade du sang prenait à la gorge. S'il continuait à saigner de cette façon, le marchand allait se vider en quelques minutes.

— Je vais lui faire un garrot, dit Malko. Appelez une ambulance.

— Attendez !

Il ne reconnaissait plus la douce Shirley Yip, tout à coup. Son regard était glacial, ses lèvres réduites à un trait, son visage convulsé. Comme la vendeuse faisait mine de saisir le téléphone, elle l'écarta brutalement, apostrophant le marchand amputé d'une voix furieuse. Ce dernier se décomposa encore plus, secoua négativement la tête en balbutiant quelques mots suppliants.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Que s'il ne disait pas la vérité, on le laissait saigner à mort. Il a peu de temps pour se décider. Très peu de temps !

Décidément, côté férocité, les Chinois n'avaient de leçon à recevoir de personne. Malko n'en revenait pas de voir Shirley Yip sous ce jour. La vue du sang ne la bouleversait pas vraiment. Le marchand tenta encore de plaider sa cause d'une voix hachée, mais Shirley Yip ne se laissa pas fléchir, et il tomba dans son fauteuil en grimaçant de douleur.

— Il va dire tout ce qu'il sait ! annonça triomphalement la jeune femme.

Pour le récompenser de sa bonne volonté, elle consentit à envelopper son moignon d'une sorte de compresse faite avec de la toile d'emballage ! Et elle commença l'interrogatoire, traduisant au fur et à mesure.

— Le bateau est bien arrivé à Tap-Mun, lança-t-elle, les yeux brillants. Avec les chevaux T'ang ! Il prétend ne rien savoir des dissidents. On lui a livré les chevaux ici.

— C'est probablement vrai, dit Malko. Mais comment en savoir plus ?

Shirley Yip posait d'autres questions. Elle attrapa un papier et griffonna quelques caractères chinois, avant de jeter un ordre à la vendeuse et de se lever.

— Venez, dit-elle à Malko. Elle va appeler la police et l'hôpital.

Dans la rue, elle héla sans tarder un taxi rouge qui passait.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— À Tap-Mun. Il m'a donné le nom de la femme qui a réceptionné sa marchandise, à l'arrivée du bateau, une certaine Chek-Keng. On va la voir. Tout de suite, avant que les triades puissent intervenir.

Dès qu'ils furent installés dans le taxi, elle se tourna vers lui.

— J'ai dû vous paraître cruelle tout à l'heure... Mais c'était notre dernière chance de découvrir ce que sont devenus nos amis. Je ne pouvais la laisser passer...

* *

*

Depuis une demi-heure, ils roulaient sur les routes sinueuses et charmantes du Sai Kun Country Park, une sorte de réserve naturelle à l'est des Nouveaux Territoires, prolongement campagnard de Kowloon, en contraste total avec le grouillement de Hong Kong et de Kowloon. Des collines verdoyantes à peine bâties, des rivages escarpés et déserts, des îles, des péninsules avec quelques villages. On n'était qu'à une heure de Hong Kong, mais c'était un saut incroyable dans l'espace.

À Kowloon, ils avaient changé de taxi, les rouges n'ayant pas le droit d'aller dans les Nouveaux Territoires. La petite ville de Sai Kun

ressemblait à une villégiature élégante, loin du bruit et de la fureur des six millions de personnes entassées sur le territoire. Shirley Yip ne desserrait pas les lèvres, tendue comme une corde à violon. Le taxi longeait la mer depuis un moment. Il s'arrêta en face d'une jetée de bois et Malko paya.

— Où sommes-nous ?

— À Wong Chek Pier, dit Shirley Yip. C'est de là que part le bateau pour l'île de Tap-Mun qui se trouve à trente minutes de mer. D'ailleurs, le voilà.

Elle désignait un vieux ferry qui approchait. Il accosta le long du pier et ils montèrent à bord. À l'arrière, un marin était en train d'écailler des poissons dans une grande bassine. Probablement son déjeuner. Le bateau semblait ne jamais devoir repartir. Ils poireautèrent presque une heure, accueillant une douzaine de passagers.

— Nous ne sommes pas armés, remarqua soudain Malko.

Shirley Yip le rassura d'un sourire.

— À Tap-Mun, ce ne sont que des contrebandiers. Nous avons pris de vitesse ceux qui veulent nous empêcher de découvrir la vérité. Ils ont donné un « avertissement » à ce marchand pour qu'il ne vous parle pas. Ils ne pouvaient pas deviner que nous reviendrions juste derrière eux. Plus tard, il aurait été impossible de le faire parler.

— Vous l'auriez vraiment laissé se vider de son sang ?

Le sourire de Shirley Yip le glaça.

— Je savais qu'il parlerait. Les Chinois privilégient toujours le court terme...

Façon élégante de justifier un comportement plutôt inhumain. Shirley Yip était vraiment une *pasionaria*, un brûlot vibrant de sentiments violents.

— En tout cas, remarqua Malko, cet incident prouve qu'on me surveille en permanence. Ils sont peut-être ici.

Ils s'étaient installés à l'arrière du bateau, en plein air. Les autres passagers se trouvaient à l'intérieur, sur des banquettes de bois, dans une horrible odeur de poisson et de gas-oil. Quelques enfants, cartable au dos, des vieilles chargées de paniers, un jeune couple, un Chinois totalement édenté. Rien qui ressemble à un membre d'une triade.

— Nous les avons pris de vitesse, répéta Shirley. Ceux qui nous suivaient devaient être à pied.

Le bateau se mit à trépider. On lâchait les amarres. À une sage allure d'escargot, il mit le cap sur le fond de la baie. Shirley Yip s'appuya contre Malko et leurs bouches se frôlèrent. Elle sourit.

— Ici, c'est moins tranquille que dans l'hélicoptère. Je ne sais pas ce que vous avez pensé. Je n'avais jamais fait cela, mais brusquement, je ne pouvais pas m'en empêcher. Vous prenez tant de risques pour

nous.

— C'était merveilleux, dit Malko.

Ils se turent, regardant défilier la côte nue. Ils filaient droit vers le nord. La côte chinoise n'était qu'à une demi-heure avec un bateau rapide. Pas étonnant que Tap-Mun soit La Mecque de la contrebande. En s'en approchant, ils contournèrent d'énormes parcs à huîtres. Ils abordèrent enfin à la jetée de bois d'un petit port plein de sampans. Juste en face, un bâtiment blanc arborait un panneau : *New Hong Kee Restaurant*.

— On va déjeuner là, suggéra Shirley Yip. Comme ça, on se renseignera.

Il n'y avait pas un chat à l'intérieur. En un clin d'œil, ils furent installés à une grande table et la nourriture commença à arriver. Crevettes, poulet, canard, nouilles et l'inévitable Tsing-Tao en grande bouteille.

— Comment va-t-on trouver cette Chek-Keng ? demanda Malko en trempant une crevette dans une sauce qui ressemblait à du détergent.

Shirley Yip avait un appétit d'oiseau. De vautour. Ses baguettes volaient d'un plat à l'autre à une vitesse stupéfiante. Elle attendit d'avoir englouti une énorme masse de pâtes pour répondre :

— Je vais demander à celle qui nous sert. Heureusement que je parle mandarin. Ici, ce sont des Hakkas, ils ne comprennent pas le cantonais.

Lorsque la vieille serveuse revint avec une addition soigneusement calligraphiée, Shirley Yip paya, laissa un généreux pourboire, ce qui ne se fait jamais en Chine, puis engagea la conversation. Cela fut bref. Au nom de Chek-Keng, la serveuse montra ses gencives édentées et désigna le village. En sortant, Shirley Yip expliqua à Malko :

— Elle la connaît. C'est une sampanière, autrement dit une contrebandière. Elle travaille surtout la nuit. En ce moment, elle doit jouer aux cartes dans le village, comme tous les jours.

Ils gagnèrent l'unique rue au sol inégal, hérissé d'énormes pavés. Juste au milieu du village, autour d'une table dressée en plein air, se trouvaient quatre femmes vêtues d'espèces de pyjamas noirs et chaussées de sandales. Ridées comme de vieilles pommes, les dents jaunies, elles étaient rigolardes et bruyantes.

— Chek-Keng est l'une d'entre elles, expliqua Shirley Yip.

Ils passèrent près de la table, mais aucune des quatre joueuses ne daigna lever la tête. Lancées dans une partie de cartes acharnée, elles ignoraient le monde extérieur. Shirley Yip entraîna Malko.

— Vous ne leur parlez pas ? s'étonna-t-il.

— Après. On va d'abord au temple.

— Quel temple ?

Elle eut une moue gênée.

— Le temple de Tin Hau. Il est très connu. Je vais prier pour que notre affaire se déroule bien.

Le temple de Tin Hau était un peu à l'écart, sur un promontoire. Shirley Yip acheta à un vieux gardien une poignée de bâtonnets d'encens et les alluma tandis que Malko admirait de magnifiques bas-reliefs en bois sculpté, inattendus dans ce coin perdu. En ressortant, la jeune Chinoise eut un rire embarrassé.

— Excusez-moi, vous devez me trouver ridicule, mais il vaut mieux mettre toutes les chances de son côté.

* *

*

Courbée en deux, signe de respect, Shirley Yip parlait à la vieille Chek-Keng. Celle-ci avait posé ses cartes pour toiser attentivement la visiteuse, visiblement peu encline à abandonner sa partie. Elle avait un visage plutôt ingrat avec des joues rebondies, des yeux très enfoncés, pleins de vie, un menton énergique. Les cheveux gris tirés en chignon. Des mains ridées et calleuses. Un corps carré caché par le pyjama noir, des pieds sales dans ses sandales.

Shirley Yip dut employer les mots qu'il fallait car elle finit par se lever pour les précéder jusqu'à la digue. Là, elle s'accroupit sur ses talons et la vraie conversation s'engagea. Shirley Yip parlait sans arrêt d'une voix pressante. Elle ne s'interrompit que pour jeter à Malko :

— Je lui ai dit la vérité, que je m'occupais de dissidents, que l'antiquaire nous avait donné son nom. Jusqu'ici, elle prétend n'être au courant de rien, n'être qu'une simple sampanière... Elle ne veut rien dire.

La conversation se poursuivit une dizaine de minutes. Malko transpirait sous le soleil devenu brûlant. Enfin, les traits de Shirley Yip se détendirent un peu et les deux femmes se relevèrent.

— Je lui ai offert trois cents dollars HK pour nous ramener à Wang Chek. Le bateau régulier ne repart que dans deux heures. C'est une somme importante pour des pêcheurs. J'espère que cela va la décider à dire ce qu'elle sait.

La vieille Hakka retourna chercher un grand chapeau noir à large bord, entouré d'une sorte de voilette qui la transformait en fantôme, et ils gagnèrent son sampan amarré à la jetée. Il allait nettement plus vite que le vieux rafiot qui les avait amenés. Chek-Keng n'ouvrit pas la bouche durant le trajet. Elle ne retrouva la parole qu'en accostant à la jetée de bois et en jetant son amarre. Le temps qu'ils débarquent, elle reparti aussitôt. Shirley Yip paraissait bouleversée.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda Malko.

— Elle prétend que les deux hommes et la femme ont pris le bateau

régulier. Elle ne les a plus revus.

Malko soupira.

— Ce n'est jamais que la troisième version ! D'abord, ils n'avaient pas quitté la Chine. Ensuite, ils n'étaient pas arrivés à Tap-Mun. Maintenant, ils se sont évaporés entre Tap-Mun et Hong Kong... Alors qu'ils étaient hors de danger ! Cela ne vous semble pas bizarre ?

Shirley Yip avait les larmes aux yeux.

— Oh si, reconnut-elle. Je ne comprends plus.

Ils reprirent sa voiture et elle conduisit comme une automate jusqu'à Kowloon, sans desserrer les lèvres. Malko la sentait profondément bouleversée.

— Allons prendre un verre au *Peninsula* pour faire le point, suggéra-t-il.

Shirley Yip abandonna sa Lancia au voiturier et ils s'installèrent dans le somptueux hall qui n'avait pas bougé depuis la création de l'hôtel. Oasis de luxe dans le pouilleux Kowloon.

Nerveuse, la jeune Chinoise commanda un « side car » – Cointreau, cognac et jus de citron – à un garçon stylé comme un *butler* britannique. Malko attendit qu'elle eût trempé ses lèvres dedans pour dire :

— Résumons. D'après ce que nous savons, les trois fugitifs sont bien arrivés à Tap-Mun. Donc, Tang Ho « les Longues Oreilles » nous ment. Pourquoi ?

— Peut-être a-t-il tout simplement livré nos amis au Guoanbu, avança Shirley Yip, qui les a ensuite ramenés en Chine.

— Je ne crois pas, contra Malko. Il y a autre chose. Seulement, le seul à connaître la vérité, c'est Tang Ho. Il va falloir trouver un moyen de la lui arracher.

CHAPITRE VIII

Philip Drake ressemblait à un homme à qui on vient d'apprendre que sa femme le trompe avec son meilleur ami. Blême, il tirait machinalement sur sa Gauloise blonde, le regard fixé sur la tour de la Bank of China qui se profilait au loin. La veille au soir, après son retour de Tap-Mun, Malko n'avait pu le joindre : l'Américain se trouvait coincé dans une réunion. Malko avait débarqué à son bureau de Garden Road à neuf heures, alors que la queue pour les visas s'allongeait déjà sur une bonne centaine de mètres.

— Je crois qu'on ne peut plus avoir de doute, reconnut Philip Drake d'une voix atterrée. Votre enquête à Guang-zhou, à Macao et maintenant à Tap-Mun est accablante. Tang Ho nous a trahis. Il est passé de l'autre côté et c'est cette trahison que ses nouveaux amis de Guoanbu ont cherché par tous les moyens à cacher. En liquidant Apolinario Ribeiro, en essayant de vous réduire au silence et en mutilant l'antiquaire de Hollywood Road pour l'empêcher de parler.

— Cela explique que le Guoanbu ne se soit pas emparé des fugitifs en Chine, mais sur le territoire où ils se croyaient en sécurité, lors de leur arrivée à Tap-Mun, conclut Malko. Ils ont dû être rapatriés aussitôt en Chine. Pour Hu Wang et sa femme Chai Lin, c'est compréhensible. En ce qui concerne Larry Wu, c'est différent. Soit ils ignorent sa qualité, soit ils ne pouvaient pas le relâcher sans qu'il révèle le pot aux roses.

La pomme d'Adam de Philip Drake montait et descendait comme un Yo-Yo. Il avait du mal à admettre que Tang Ho ait changé de camp, en le trahissant éhontément.

— Quand je pense qu'en 1937, soupira-t-il, Ho « les Longues Oreilles » remplissait les chaudières des locomotives de communistes ! Ils le savent.

Malko eut un sourire blasé. Les Américains avaient toujours eu du mal à s'adapter à l'Asie. Question de gènes...

— Il y a prescription, conclut-il. En Asie, on a toujours pratiqué le ralliement au plus fort. C'est une tradition culturelle.

Le chef de station de la CIA leva un visage décomposé.

— Je pense que vous n'avez plus qu'à reprendre le premier avion d'Air France pour l'Europe. Moi, je vais rédiger un rapport pour Langley. Je crains bien de ne jamais revoir aucun des trois.

— Attendez, protesta Malko, il y a encore une toute petite chance de tenter quelque chose.

— Quoi ? Tang Ho est un *tycoon* (27) milliardaire et puissant. Je n'ai aucun moyen de pression contre lui. Même pas de *hard evidences* (28),

uniquement des *circumstantial evidences* (29).

— C'est exact, reconnu Malko, mais il vous reste deux armes. D'abord, le mal que le Guoanbu s'est donné pour le protéger prouve qu'il est mal à l'aise. Ensuite, il y a Larry Wu, citoyen américain. Si vous accusez Tang Ho de sa disparition, cela pourrait lui causer des ennuis. L'impossibilité pour lui de se rendre aux États-Unis, par exemple.

— OK, OK, où voulez-vous en venir ? coupa Philip Drake.

— À ceci, expliqua Malko. J'ignore si Tang Ho peut encore faire quelque chose pour les trois fugitifs. Mais, au nom des bonnes relations que vous aviez avec lui, il faudrait peut-être tenter une médiation. En lui faisant savoir que vous êtes au courant de ce qui s'est passé et en lui tendant la perche pour qu'il répare. Si c'est en son pouvoir. De toute façon, vous n'avez rien à perdre.

— Une médiation... répéta pensivement l'Américain.

— Si on évite de lui faire perdre la face en l'accusant de front, renchérit Malko, on pourrait peut-être le pousser à faire un geste. Évidemment, c'est un *long shot*. Vous ne connaissez pas quelqu'un qui soit l'égal de Tang Ho et qui ait envie de vous faire plaisir ? Une personnalité neutre.

Philip Drake réfléchit longuement, la tête dans ses mains. Avant de laisser tomber :

— Il y a quelqu'un qui possède ce profil. Un autre *tycoon* chinois, très mondain, sir Stephen Lee. Il a une des plus belles maisons du Peak, sept Rolls-Royce – une par jour de la semaine –, une femme ravissante, une fortune considérable et un penchant certain pour la vie mondaine. Entre autres, il possède le club le plus fermé de Hong Kong, le *China Club*, au treizième étage de l'ancien building de la Bank of China. Il est bien avec tout le monde, un peu excentrique, mais sa fortune colossale lui assure le respect de tous.

— Cela me paraît le personnage idéal, conclut Malko.

Philip Drake s'ébroua.

— Je vais essayer de le joindre dès ce matin, j'espère qu'il se trouve à Hong Kong.

— C'est la dernière chance d'obtenir quelque chose, renchérit Malko. L'échec du Guoanbu à masquer le revirement de Tang Ho lui fait perdre la face vis-à-vis de vous. C'est fâcheux pour lui. Il voudra peut-être retrouver votre estime.

— *Bullshit* ! grinça Philip Drake. C'est au lance-flammes que j'aimerais dialoguer avec lui.

Comme pour renforcer son propos, il prit un Zippo de table « Lady Barbara », créé pour les soixante-cinq ans de la marque, et en fit jaillir une flamme claire qu'il regarda onduler. Au Vietnam, ses supérieurs lui commandaient d'emporter un flacon d'essence et un Zippo, ce qui

permettait d'incendier les villages viêt-công. On appelait cela les *Zippo missions*. Il aurait bien fait subir le même sort à la luxueuse résidence de Tang Ho « les Longues Oreilles ».

* *

*

Zhou Zekai tournait autour de l'homme agenouillé sur une grande feuille de plastique transparent étalée au milieu de son bureau. Glapissant des insultes choisies et brandissant un gourdin de bois, il se croyait revenu au temps béni des Gardes rouges, quand il harcelait et torturait les « intellectuels » au nom du Grand Bond en avant. Avant de les envoyer en camp de rééducation ou au peloton d'exécution. Celui-ci se résumait à un seul Garde rouge armé d'un pistolet automatique. Suffisant pour une balle dans la nuque qu'on facturait d'ailleurs à la famille du « contre-révolutionnaire ».

Le cas présent était différent : il s'agissait de châtier l'incompétence.

Wan Kok Kui, dit « Broken Teeth », regrettait amèrement d'avoir répondu à la convocation du chef du Guoanbu. La tête baissée, il ne pensait pas à regarder la vue magnifique qu'on avait du soixante-dixième étage. Où aurait-il pu se cacher ? Où aurait-il pu aller ? Il ne parlait que le cantonais et le *Da Ge* avait le bras très long. Il se contentait donc de psalmodier des excuses entrecoupées de considérations sur son indignité sans bornes et de promesses de se racheter.

— Tu n'es qu'une vermine puante ! Un contre-révolutionnaire ! hurla à son oreille Zhou Zekai, déchaîné.

— Non, non ! protesta « Broken Teeth ». Je remplirai ma mission.

Contre-révolutionnaire, c'était la pire insulte, qui menait aux pires châtiments. Mais le chef du Guoanbu ne se calmait pas. Ce chien pourri lui avait fait perdre la face vis-à-vis de Tang Ho. Certes, ce dernier était une crapule, un affreux voyou, un criminel qui avait décimé les communistes à Shanghai. Son dossier était lourd... Mais selon les règles de la République populaire, le pire criminel pouvait toujours se repentir, avouer ses crimes et espérer le pardon. La révolution prolétarienne était assez puissante pour pardonner à ses adversaires lorsqu'ils se rachetaient. Ce que Tang Ho avait fait en montrant, de surcroît, qu'il avait vraiment changé.

Le pardon avait donc été accordé à Tang Ho, moyennant certaines conditions qu'il remplissait avec zèle. Il avait humblement demandé une unique faveur : que ses amis américains ne sachent pas qu'il les avait trahis. Faveur accordée de grand cœur par Zhou Zekai. Cela ne coûtait rien et donnait un moyen de chantage...

Et maintenant, à cause de cet incapable de « Broken Teeth », Zhou Zekai était obligé d'avouer au milliardaire qu'il n'avait pu tenir son engagement ! Une perte de face considérable... Même si Tang Ho était une « tête de dragon », un gangster, il était redevenu un patriote chinois milliardaire, qui avait suivi avant la lettre le conseil de feu Deng Xiaoping : enrichis-toi. À ce titre, il méritait le respect...

Pris d'une fureur aveugle, le chef du Guoanbu se mit à frapper, de toutes ses forces, avec son gourdin, les épaules de « Broken Teeth ». Le Chinois couina, puis hurla, cherchant à se protéger des coups. La fureur de son tortionnaire redoubla. Peu à peu, les coups s'égarèrent sur la nuque, puis carrément sur le crâne. « Broken Teeth » tomba sur le côté, tenta de se relever.

Décidé à en finir, Zhou Zekai abattit de toutes ses forces son gourdin sur le crâne de sa victime. Il entendit distinctement les os craquer et « Broken Teeth » émit un cri étranglé atroce. Zhou Zekai se déchaîna alors, achevant de broyer la boîte crânienne comme une coquille. Le sang coulait sur le plastique protégeant le beau tapis bleu et « Broken Teeth » ne bougeait plus. Excédé, le chef du Guoanbu jeta son gourdin à côté de lui. Les mains encore tremblantes de fureur, il sonna et deux gardes apparurent.

— Débarrassez-moi de ça, fit-il d'une voix glaciale.

Posément, ils enveloppèrent la dépouille du voyou dans le plastique et l'emportèrent hors du bureau.

Resté seul, Zhou Zekai alluma une Shang-Xi et se mit à contempler les gracieux poissons multicolores de son aquarium. Cela lui rendait toujours sa sérénité. Dans trois mois, les choses seraient plus faciles. Jusque-là, il fallait se montrer discret.

* *

*

À tout hasard, Malko était allé réserver une place en Espace 180 sur le vol Air France du lendemain. La suggestion qu'il avait faite au chef de station de la CIA n'avait que peu de chances d'aboutir et il n'allait pas s'éterniser à Hong Kong. Il avait déjeuné avec Shirley Yip dans un restaurant de Dim Sun, s'efforçant, sans succès, de remonter le moral de la jeune femme. Ils avaient convenu de dîner ensemble. Le téléphone sonna. Ce devait être Air France qui lui confirmait sa place. Il décrocha et la voix tonitruante de Philip Drake lui ébranla les tympans.

— Nous dînons ce soir avec sir Stephen Lee ! annonça triomphalement le chef de station de la CIA. Votre idée était formidable. Je l'ai vu à onze heures aujourd'hui et il vient de me rappeler. Entre-temps, je suis presque sûr qu'il a eu un contact avec

Tang Ho.

— Bravo, le félicita Malko, mais avez-vous vraiment besoin de moi ?

— Évidemment ! C'est votre idée. Si seulement on pouvait aboutir à quelque chose. Nous dînons au *China Club*. Huit heures. Soyez précis, sir Stephen a une horloge dans le ventre.

— Je devais dîner avec Shirley Yip, dit Malko, pensez-vous que...

L'Américain eut un silence embarrassé, puis trancha :

— Je ne pense pas que sa présence soit souhaitable. Elle est trop émotive et je ne voudrais pas d'un dérapage...

Malko n'insista pas. Mais dès qu'il eut raccroché, il appela la jeune femme qui se trouvait encore à son bureau. D'abord, elle eut l'air déçu, puis sembla se résigner.

— Tant pis, dit-elle. Dans ce cas, je vais essayer moi aussi d'en savoir plus sur le sort des fugitifs.

— Vous en avez le moyen ? s'étonna Malko.

— Peut-être, fit-elle d'un ton qui manquait de naturel. Appelez-moi chez moi après votre dîner pour me donner les nouvelles.

* *

*

L'ancien building de la Bank of China, qui avait jadis été un des plus imposants de Hong Kong, paraissait maintenant minuscule à côté de son successeur de quatre-vingt-deux étages. Au rez-de-chaussée, un panneau indiquait l'ascenseur privé menant au *China Club*.

Malko eut l'impression de débarquer dans un haut lieu de Shanghai entre les deux guerres. Un décor chinois raffiné, des boiseries sombres, de hauts plafonds, des séparations à mi-hauteur, ornées de sculptures, de vases précieux, qui permettaient d'isoler les tables, un personnel pléthorique et stylé. La table où le maître d'hôtel le guida était juste en face de l'orchestre à cordes. Une chanteuse en robe à volants, avec des mitaines de dentelle noire et un chignon compliqué, le cou enserré dans un large ruban de velours noir auquel était suspendu un cœur en diamant, détaillait d'une voix flûtée une chanson chinoise. Philip Drake se leva pour accueillir Malko. Il était en compagnie d'un Chinois qu'on aurait cru sorti d'un film de Fu-Manchu !

Le cheveu calamistré comme un gigolo, les sourcils très noirs redessinés, des ongles longs et manucurés, il était vêtu d'une splendide robe de soie bleue rebrodée, comme un mandarin du XVIII^e. C'est tout juste s'il ne tendit pas sa main à baiser à Malko. Philip Drake fit les présentations.

— Le prince Malko Linge, sir Stephen Lee.

Le Chinois adressa à Malko un sourire chaleureux, puis se leva

aussitôt pour aller échanger quelques mots avec un nouvel arrivant.

— C'est Chris Patten ! souffla Philip Drake à Malko, l'actuel et dernier gouverneur britannique de Hong Kong. Comment trouvez-vous l'endroit ?

— Étonnant, fit Malko, on dirait un musée du marxisme !

En effet, les murs étaient couverts de portraits de Mao ou de scènes naïves exaltant la Grande Révolution prolétarienne. Ce n'étaient que paysans brandissant des fourches, ouvriers agitant des marteaux et, bien entendu, Mao Zedong dans toutes les positions. Par contre, l'assistance était nettement capitaliste, les femmes décorées comme des arbres de Noël, scintillantes de bijoux, les hommes souvent en smoking.

— Il est finalement venu seul, dit l'Américain.

— Vous lui avez parlé ?

— Non, c'est trop tôt... Et puis, c'est lui qui doit commencer.

Sir Stephen Lee revenait, hiératique comme un empereur Ming. Il se confondit en excuses, fit un geste discret et un maître d'hôtel vint lui présenter une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne blanc de blancs 1988 dont il vérifia l'étiquette avec le soin d'un diamantaire. Ils burent ensuite dans des flûtes de cristal. À l'avenir. Forcément radieux pour sir Stephen Lee.

La petite soixantaine en bon état, plusieurs centaines de millions de dollars réparties entre une flotte de pétroliers, des chaînes de supermarchés, des affaires de négoce, il possédait un hôtel particulier de dix-huit pièces aménagé par l'architecte d'intérieur Claude Dalle pour une petite fortune à Hyde Park, une maison refaite à l'ancienne en style colonial à Singapour, un triplex à New York sur Park Avenue, une chaumière d'une vingtaine de pièces à Bel Air, le quartier le plus cher de Beverly Hills, plus une résidence fastueuse à Victoria Peak.

Alors, personne ne ricanait vraiment quand il se déguisait en Chinois d'opérette.

Anobli par la reine d'Angleterre, au mieux avec les autorités de Beijing, incontournable dans pas mal d'affaires, on ne voyait vraiment pas ce qui prouvait lui causer du souci.

— Ce champagne est exquis, laissa-t-il tomber, mais pas tout à fait assez frais...

Quelques mots chuchotés et un ballet de serveurs fit disparaître la bouteille de Taittinger pour la remplacer par une autre, identique, que sir Stephen Lee goûta avec componction et eut l'immense bonté de décréter à la température idéale.

Le repas commença : beignets de crevettes, abalone, nids d'hirondelles. Puis le canard laqué, dont la peau fut découpée avec une précision chirurgicale par un cuisinier en toque blanche sous le regard vigilant de sir Stephen. Ce dernier, tout en continuant à

abreuver ses hôtes de Comtes de Champagne, expliqua qu'il n'avait jamais pu se passer d'un peu de cognac pour accompagner son canard laqué.

Une bouteille de Gaston de Lagrange XO surgit aussitôt pour combler son envie.

L'orchestre avait cessé de jouer, la conversation allait bon train, abordant des sujets délibérément superficiels. D'un regard sans cesse en mouvement, sir Stephen Lee surveillait « son » restaurant, visiblement ravi que la plupart des nouveaux arrivants lui adressent de petits signes de reconnaissance pleins de respect. Peu à peu, on en vint à parler politique. Sir Stephen ne tarissait pas d'éloges sur l'immense sagesse des dirigeants de Beijing qui n'avaient d'égal que leur modération et leur amour de la démocratie.

Malko se dit qu'il devait y avoir un micro derrière chaque portrait de Mao...

Philip Drake semblait stressé, vidant flûte sur flûte. Très vite, on en fut à la troisième bouteille de Taittinger Comtes de Champagne 1988. Toujours à la température idéale. Après de délicieux vermicelles chinois, on leur apporta un potage léger comme un souffle. Le dîner s'éternisait. Malko jeta un coup d'œil furtif à sa Breitling *Crosswind*. Ils étaient là depuis près de deux heures, sans avoir jamais dépassé le stade du propos mondain. Philip Drake semblait se dessécher comme une méduse abandonnée en plein soleil. Malko le vit soudain réprimer un sursaut, le regard tourné vers l'entrée.

Un couple venait de faire son apparition.

Une jeune Chinoise d'une grande beauté, les épaules couvertes d'un manteau de vison, en dépit de la température clémente, laissant apercevoir un tailleur Chanel rouge sang. Ses cheveux étaient ramenés en un chignon compliqué piqué d'aiguilles d'or. Sa grande bouche peinte comme une aquarelle adoucissait ses hautes pommettes bien sculptées. Elle croulait sous les bijoux ! Des bagues pratiquement à tous les doigts, des bracelets, trois rangs de perles, des boucles d'oreilles en émeraude, assorties au cadran vert de sa Breitling *Wings Lady* qui devait valoir un siècle de salaire d'un ouvrier chinois.

Le regard de Malko glissa sur la « malédiction » qui l'accompagnait. Comme chez le prince Charles d'Angleterre, on ne voyait d'abord que ses oreilles. Enormes, rouges, décollées, d'une importance encore accentuée par le crâne entièrement rasé de leur propriétaire.

Celui-ci n'eût pas déparé dans un rallye de la famille Adams... De très petite taille, mais avec des bras démesurément longs qui lui permettaient vraisemblablement de se gratter sous les genoux sans se baisser, les dents en avant qui soulevaient sa lèvre supérieure en un perpétuel rictus, il possédait un regard totalement asymétrique. L'œil droit, noir, rond, vif était celui d'un rat. Le gauche, en raison d'une

paupière tombante, évoquait plutôt un saurien. Le sommet de son crâne parvenait difficilement à l'épaule de la splendeur bijoutée qui l'accompagnait.

Sir Stephen Lee poussa une sorte de roucoulement ravi et son visage s'éclaira d'une lueur radieuse, comme s'il avait aperçu le fantôme de Mao en personne. Il se pencha vers ses hôtes et annonça à mi-voix :

— Voilà mon ami Tang Ho en compagnie de sa très ravissante quatrième épouse, Shatin. Pardonnez-moi, je dois aller les saluer.

Il se leva pour accueillir chaleureusement le couple, les guidant vers une table près d'une fenêtre. Philip Drake grommela en allumant une Gauloise blonde d'un preste coup de Zippo.

— Qu'est-ce que c'est que cette magouille ! Tang Ho ne vient jamais ici.

— Ce n'est sûrement pas une coïncidence, conclut Malko. En tout cas, il a une femme ravissante.

Philip Drake s'étrangla.

— Ce n'est pas sa femme ! C'est sa *xi-lai*, sa concubine ! Il a la même à Taïwan, à Guangzhou et à Macao. C'était une starlette vouée à un avenir incertain et il en a fait une « tai-tai ».

— C'est quoi une « tai-tai » ?

— C'est comme ça qu'on appelle ici les filles jeunes et belles entretenues par de vieux *tycoons*. Elles ont toutes un coffre-fort entre les cuisses.

Sir Stephen Lee revenait dans un grand envol de robe. Pas la moindre allusion à Tang Ho « les Longues Oreilles »...

— J'aimerais montrer à votre ami *The Long March Bar*, suggéra-t-il. Allons y prendre un verre.

Ils le suivirent à l'étage supérieur. Les boiseries de l'escalier disparaissaient sous les tableaux exaltant la lutte triomphale de Mao Zedong. Quant au bar, c'était une pièce tout en longueur, décorée de photos, de tableaux, d'objets évoquant la Longue Marche de Mao poursuivi par les années japonaises. Une nuée de garçons surgit. Nouvelle bouteille de Taittinger, et une de Defender Success Dix ans d'âge aussi. On devait connaître les goûts de Philip Drake. Celui-ci commençait visiblement à perdre patience.

Sir Stephen Lee devait pratiquer la transmission de pensée car il dit tout à coup d'un ton badin :

— La présence de mon ami Tang Ho me fait penser au message que vous avez bien voulu me confier pour lui.

— Vous lui en avez parlé ? ne put s'empêcher de demander l'Américain.

Sadique, sir Stephen se fit d'abord servir un fond de Gaston de Lagrange XO avant de répondre :

— Aujourd'hui même, fit-il sur le ton de la confiance. Je suis allé lui rendre visite dans sa splendide demeure de Reprise Bay Road. Vous connaissez ?

— Non, fit sèchement Philip Drake. Vous lui avez donc parlé de nos trois amis disparus ?

Sir Stephen Lee baissa les yeux devant une question aussi directe.

— Bien sûr, consentit-il à reconnaître. Tang Ho vous prie d'accepter ses excuses les plus sincères. Il s'est trouvé dans une situation extrêmement délicate.

Philip Drake semblait frappé par la foudre.

— Délicate ! répéta-t-il, foudroyé par ce cynisme souriant.

Le Chinois hocha sentencieusement la tête.

— Vous connaissez l'attachement de Tang Ho à la liberté ! Il avait donc accepté de grand cœur de vous aider à faire venir à Hong Kong Hu Wang et sa femme Chai Lin. Seulement, il semble que votre bonne foi ait été surprise.

— Ma bonne foi !

Sir Stephen Lee hocha douloureusement la tête.

— Oui. Ceux qui vous ont demandé de l'aide ne la méritent pas. Ce sont des ennemis de la Chine qui se préparaient à nuire aux intérêts de notre pays d'une façon particulièrement abjecte.

Philip Drake se crispa, oscillant entre la fureur et l'incrédulité.

— Hu Wang n'est qu'un opposant pacifique brisé par sept ans de prison, qui voulait simplement retrouver la liberté, martela-t-il.

— Mais il l'avait retrouvée ! souligna d'une voix onctueuse sir Stephen. Dans leur désir de pardon, les autorités de Beijing l'avaient libéré avant la fin de sa peine. Hu Wang en a profité pour vous contacter afin de le faire venir à Hong Kong. Bien entendu, il ne vous l'a pas dit, mais il avait un plan machiavélique. Son idée était de s'immoler par le feu le jour du *hand-over*, afin de déclencher des émeutes relayées par les éléments antisociaux de la *colony*. C'est sa femme, Chai Lin, qui devait l'arroser d'essence. C'est un complot très grave, conclut-il d'une voix affectée.

Devant une histoire aussi énorme, Philip Drake mit quelques secondes à retrouver la parole. Malko relança le dialogue.

— Comment les autorités chinoises ont-elles eu vent de ce complot ? interrogea-t-il.

— Ils en avaient parlé à des complices à Hong Kong, ce qui est revenu aux oreilles des autorités. Trop tard, hélas. Elles ont alors contacté Tang Ho qui a tout de suite vu où était son devoir. Il a pris ces criminels sous sa protection lorsqu'ils sont arrivés.

Philip Drake était au bord de l'explosion.

— Où sont-ils ?

— Je l'ignore, prétendit sir Stephen. Mais je sais qu'ils sont bien

traités.

Philip Drake se pencha vers lui, ne dissimulant plus sa fureur.

— Parmi eux, il y a un citoyen américain, M. Larry Wu.

Le visage rond du Chinois s'éclaira d'un sourire radieux.

— C'est en cela que Tang Ho vous a rendu un grand service ! Il eût été dommage que ces deux criminels soient arrêtés en sa compagnie. Vous imaginez les complications diplomatiques ! On ne peut imaginer un grand pays comme l'Amérique complice d'une manœuvre criminelle destinée à perturber le retour de Hong Kong à la mère patrie.

— Quelle est la suite des événements ? demanda Malko, prenant le relais de Philip Drake, au bord de l'apoplexie.

Sir Stephen Lee apprécia d'un sourire son ton modéré et précisa :

— Tang Ho a accepté de garder sous sa protection ces trois personnes jusqu'au 1^{er} juillet, date à laquelle les autorités chinoises prendront possession du Territoire. Hu Wang et son épouse seront alors jugés par une Cour intermédiaire pour leur sortie illégale du pays et leur projet criminel. M. Larry Wu sera discrètement remis au consulat américain, afin que les États-Unis ne soient pas mêlés à cette triste affaire. Vous savez l'importance que mon pays attache aux relations avec le vôtre...

Satisfait, il se renversa en arrière et but quelques gorgées de son cognac Gaston de Lagrange XO. Philip Drake, assommé, regardait fixement un portrait de Mao suspendu au-dessus du bar. Malko réfléchissait à toute vitesse, cherchant à démêler le vrai du faux dans ce conte de fées invraisemblable. Il n'y avait qu'un point positif : ils avaient retrouvé la trace des trois fugitifs qui se trouvaient aux mains du Guoanbu, même si c'était par personne interposée...

Philip Drake retrouva soudain l'usage de la parole.

— J'exige la libération immédiate de Larry Wu, dit-il d'un ton mordant. Il s'agit d'un kidnapping.

Sir Stephen répondit calmement :

— M. Wu est l'hôte précieux de Tang Ho. Celui-ci s'est engagé vis-à-vis de ses amis chinois à le garder jusqu'au 1^{er} juillet. Il ne peut pas revenir sur sa parole. M. Larry Wu pourrait se livrer à des manœuvres néfastes pour l'atmosphère de Hong Kong. Il continue à ne pas croire aux projets criminels de ses amis qui ont abusé de sa bonne foi. D'ailleurs, je pense qu'il est dans votre intérêt que tout se passe discrètement. À ce jour, le gouvernement de Beijing considère qu'il s'agit d'une initiative privée de la part de M. Wu, sans aucune implication gouvernementale américaine. Je pense que c'est beaucoup mieux ainsi.

Une bonne petite dose de chantage n'a jamais fait de mal à personne. La presse à leur botte, les Chinois pourraient parfaitement

affirmer que la CIA se préparait à saboter le *hand-over* du 1^{er} juillet, au risque de déclencher une crise diplomatique majeure. À l'expression de Philip Drake, on voyait qu'il avait compris le piège. Il sortit une Gauloise blonde de son paquet et l'alluma avec son Zippo, se retenant visiblement de sauter à la gorge de sir Stephen Lee.

Ils étaient pieds et poings liés. La proposition du Chinois était mortellement astucieuse. En offrant de récupérer Larry Wu, il empêchait une réaction américaine. La CIA n'hésiterait pas une seconde à faire une croix sur les deux défecteurs, à condition de récupérer discrètement son *field officer*. Dans ces opérations clandestines, quand on se faisait prendre la main dans le sac, on gardait un profil bas. Tirant sur sa cigarette, Philip Drake était en train d'arriver à cette conclusion.

Très détendu, sir Stephen prit le Zippo armorié de Malko et l'examina avec un intérêt exagéré.

— Vous avez un bien beau briquet, commenta-t-il. C'est de l'argent ?

Malko allait répondre « massif » lorsque Philip Drake laissa tomber d'une voix pleine d'amertume :

— Donc, il faudrait presque que je remercie Tang Ho de sa « courageuse » intervention.

À l'éclair qui brilla dans les yeux de sir Stephen Lee, Malko comprit instantanément que l'Américain venait de se passer involontairement la corde au cou. Avec un sourire suave, le Chinois confirma :

— J'allais vous le suggérer. Je suis heureux de voir que vous avez parfaitement compris la position délicate de Tang Ho. Il a réussi à concilier l'amitié qu'il vous porte et celle qu'il doit à son pays... Puisqu'il se trouve ici ce soir par hasard, je pense qu'il serait habile de votre part d'aller le remercier.

La boucle était bouclée. En faisant cette démarche, Philip Drake officialisait le deal entre la CIA et les services chinois. Chacun reprenait ses billes. S'il posait la question à Langley, la réponse était certaine : on lui dirait d'accepter. Sir Stephen Lee le savait... Philip Drake semblait vissé à son fauteuil. Malko comprit qu'il n'y arriverait pas et vola à son secours.

— Il serait peut-être plus agréable que Tang Ho et sa femme nous rejoignent ici ? suggéra-t-il. Nous ne voudrions pas perturber leur dîner.

Le sourire ravi de sir Stephen Lee lui montra qu'il avait frappé juste.

— Vous avez tout à fait raison, acquiesça le Chinois, j'aurais dû y penser. Je vais voir s'ils ont terminé leur repas.

À peine s'était-il éloigné que Philip Drake explosa.

— Je vais étrangler ce *motherfucker* ! éructa-t-il.

— *Take it easy !* conseilla Malko en poussant vers lui la bouteille de Defender Success Dix ans d'âge. Buvez un peu de cet excellent scotch, et entrez dans leur jeu. Nous n'avons pas le choix.

L'Américain se cabra.

— Une fois que j'aurai parlé à ce fumier, c'est fini, je ne pourrai plus revenir en arrière. Sir Stephen sera témoin et rapportera tout au Guoanbu.

— *Right*, reconnut Malko. Mais pour l'instant, vous avez gagné quelque chose d'important vis-à-vis de Langley. Vous êtes certain de récupérer Larry Wu.

— Mais c'est abominable pour les deux autres.

Malko se pencha vers lui.

— Souriez ! Le barman travaille sûrement pour le Guoanbu et enregistre vos réactions. Sauvons la face et on verra ensuite.

Philip Drake tourna vers lui un visage convulsé de rage, en dépit des conseils de Malko.

— Quelle suite ? On n'a aucun moyen de pression, ni contre le Guoanbu ni contre Tang Ho.

— Non, admit Malko, mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Il y a peut-être un moyen de prendre l'honorable M. Ho à son propre jeu.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Sir Stephen Lee venait d'entrer dans le bar, suivi de Tang Ho et de sa ravissante « épouse ». Tout dégoulinant du sourire de la victoire. Malko se dit qu'il ferait tout pour transformer ces sourires en grimaces.

CHAPITRE IX

Dans le sillage de sir Stephen Lee, Shatin longea le bar d'une démarche ondulante de mannequin, les hanches un peu en avant, les épaules effacées pour mieux faire ressortir sa poitrine, hiératique, sûre de sa beauté. Une courtisane de grande classe. Fermant la marche, Tang Ho avait l'air d'un Quasimodo. Seul l'énorme diamant chevalière qu'il arborait au petit doigt indiquait sa position sociale. Sir Stephen Lee fit les présentations. De près, Tang Ho « les Longues Oreilles » était encore plus répugnant. On aurait dit que sa peau avait été trempée dans de l'acide. Il prit place à la table après avoir bredouillé une vague formule de politesse. Sir Stephen s'affairait. Une bouteille toute neuve de Taittinger Comtes de Champagne surgit et on remplit de nouvelles flûtes.

Le bouchon sauta au milieu des sourires figés. Un conseil d'administration de crocodiles. Philip Drake avait repris son sang-froid. Sir Stephen, de nouveau, porta un toast à l'avenir. En reposant sa flûte, Philip Drake prit son courage à deux mains et s'adressa à Tang Ho :

— Sir Stephen m'a mis au courant de votre courageuse intervention. Je vous en remercie et je préviens donc ma hiérarchie qu'elle n'a plus de souci à se faire pour notre ami Larry Wu.

Tang Ho inclina la tête et marmonna quelques mots d'acquiescement dans un anglais chaotique. Sir Stephen Lee eut un bref échange en chinois avec lui et conclut :

— Notre ami est très touché de votre réaction amicale et vous confirme que vous n'avez aucune inquiétude à vous faire pour Larry Wu. Il fera en sorte qu'il soit libre au matin du 1^{er} juillet, afin de pouvoir participer aux réjouissances de cette journée historique.

S'étranglant de fureur, Philip Drake inclina la tête sans répondre. On le lui mettait bien profond. Les garçons tourbillonnaient comme des mouches autour d'eux, ne cessant de remplir leurs verres. Malko, placé en face de Shatin, l'observait avec une curiosité gourmande. En dépit des efforts qu'elle faisait pour prendre un air distingué, elle avait quand même l'air d'une salope avec sa bouche trop grasse pour ses traits osseux. On aurait dit une publicité vivante pour la joaillerie... Ses doigts disparaissaient sous les bagues : une émeraude, un rubis et un diamant au pouce. Des bracelets de toutes les couleurs et sa somptueuse Breitling *Wings Lady*. Évidemment, il y avait à côté d'elle le prix à payer pour toutes ces merveilles, l'honorable Tang Ho « les Longues Oreilles ». Les yeux mi-clos, elle semblait ailleurs, mais à plusieurs reprises, Malko avait surpris son regard posé sur lui.

Après la mise au point concernant Larry Wu, la conversation avait du mal à décoller. Philip Drake n'arrêtait pas de boire, comme pour noyer sa fureur. Seul, sir Stephen Lee babillait gaiement dans le vide. Malko rompit la glace avec Shatin.

— Vous avez un tailleur magnifique, dit-il.

La remarque lui arracha un sourire condescendant.

— Oh, c'est Chanel ! J'y vais tous les jours, minauda-t-elle. Ils ont de très jolies choses...

Il fallait que les casinos rapportent beaucoup à Tang Ho. Ce dernier lança quelques mots à sir Stephen qui se tourna aussitôt vers Philip Drake.

— Notre ami vous remercie encore pour votre décision perspicace et intelligente. Il vous propose de venir à la soirée qu'il donne le 30 juin dans sa résidence de Reprise Bay Road. Vous y retrouverez votre ami, M. Larry Wu.

C'était la cerise sur le gâteau ! Évidemment, l'Américain ne pouvait pas refuser. Philip Drake accepta en grinçant des dents. Aussitôt, les trois Chinois se levèrent d'un bloc. Ils devaient avoir hâte de se retrouver seuls pour donner libre cours à leur fou rire... Malko se pencha sur la main tendue de la « tai-tai » et la baisa, ce qui la laissa médusée. L'œil de rat de Ho « les Longues Oreilles » enregistra la scène avec un mécontentement non dissimulé.

À peine furent-ils sortis du bar que Philip Drake explosa.

— Les ordures ! Les fumiers ! Vous avez vu comment ils nous ont roulés dans la farine ? Quand je pense au passé de Tang Ho ! Je le revois me disant en 1990 qu'il fallait aider les dissidents, que ce régime était abominable.

— C'était il y a sept ans, remarqua Malko. Dans cent jours, les communistes prendront possession de Hong Kong. Tang Ho a beaucoup à se faire pardonner.

— Quelque chose m'échappe, reprit l'Américain. Ils pourraient nous rendre Larry Wu maintenant et renvoyer les autres en Chine. Ils ne nous ont pas tout dit.

— Sûrement pas.

— J'ai chaud, fit Philip Drake, allons faire un tour sur la terrasse.

Dehors, il faisait presque froid. Juste en face d'eux, se dressaient les quatre-vingt-deux étages de la Bank of China. Philip Drake se tourna vers Malko.

— Ici, il n'y a ni micro, ni espion, fit-il à mi-voix. Que voulez-vous me dire tout à l'heure ?

— Il n'y a aucun moyen de savoir où se trouvent nos trois fugitifs ? L'Américain secoua la tête.

— Impossible, Tang Ho dispose de dizaines de maisons et d'entrepôts entre Hong Kong, Kowloon et Macao. En plus de ses

activités de jeux, il importe clandestinement des meubles de grands décorateurs européens comme Claude Dalle, pour éviter à ses clients chinois de payer deux cents pour cent de droit de douane. Et nous ne savons même pas s'ils disent la vérité. Hu Wang et Chai Lin sont peut-être déjà ramenés en Chine et jetés en prison. Et Larry Wu détenu chez Tang Ho, ou dans un de ses innombrables bureaux.

— Les Britanniques pourraient le savoir.

Le chef de station de la CIA eut un sourire amer.

— Si vous voulez mon avis, ils le savent. N'oubliez pas qu'ils tiennent encore la police. Mais ils ont des ordres supérieurs : ne rien faire qui puisse entacher une transition paisible. Il n'y a rien à espérer d'eux.

— Vous ne possédez vraiment aucun moyen de pression sur Tang Ho ?

L'Américain regarda la masse impressionnante de la Bank of China, juste en face...

— Aucun. Je ne peux même pas l'approcher s'il n'en a pas envie. Il est protégé par sa triade, les Chinois de Beijing, les Britanniques, et surtout par sa fortune colossale. N'oubliez pas qu'il est « tête de dragon », ce qui même vis-à-vis de Beijing lui donne un poids politique.

— Dans ce cas, conclut Malko, je ne vois qu'une solution pour récupérer notre trio. Les échanger.

— Les échanger ? Mais contre qui ? Nous n'avons rien.

— Pour l'instant.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai eu tout à l'heure une idée qui est peut-être irréalisable mais qui offrirait la seule solution possible. Tang Ho n'est sensible à aucune pression. Une seule chose l'intéresse : lui. Alors, imaginez qu'on le kidnappe... Et qu'on l'échange ensuite contre ceux qui nous intéressent...

L'Américain regarda Malko, atterré.

— Vous êtes fou ! Qui va le kidnapper ?

— Nous.

Là, il crut que l'Américain allait passer par-dessus la rambarde. Philip Drake en bégayait.

— Nous ! répéta-t-il. Vous me voyez demander à Langley le feu vert pour une opération de ce type ? Ils vont m'envoyer une camisole de force ! Kidnapper un citoyen chinois, un *tycoon* protégé par Beijing pour récupérer deux dissidents prétendument coupables de vouloir saboter une cérémonie historique... Oubliez même que vous m'en avez parlé. Qu'est-ce qui vous prend ?

— Deux choses, répliqua Malko. D'abord l'arrogance feutrée de ces deux Chinois m'a prodigieusement agacé. Ils nous ont roulés dans la

farine. Ensuite, c'est peut-être idiot, mais j'ai envie d'aider ce couple que je ne connais pas, cet homme dont je n'ai vu qu'une photo. Toute ma vie, j'ai lutté contre le totalitarisme rouge. Cette fois, j'ai envie de me faire plaisir. Même si cela vous paraît totalement fou...

Philip Drake secoua lentement la tête sans dissimuler son émotion.

— Malko, cela ne me paraît pas idiot. Au contraire. Quand j'ai vu cette photo, mes poils se sont hérissés, j'ai réagi, moi aussi, avec mes sentiments. Mais je suis fonctionnaire, j'ai des comptes à rendre à mon gouvernement, je ne peux pas faire n'importe quoi. Les Chinois nous ont baisés et comme ils sont très malins, ils ont joué fin. En promettant de nous rendre Larry Wu, ils désamorcent la réaction de Langley qui se serait sûrement défoncé pour le récupérer. Mais pour les deux autres...

— Vous êtes obligé de dire toute la vérité à Langley ?

Philip Drake affronta le regard des yeux dorés.

— Oui, dit-il. Pour deux raisons. D'abord, par honnêteté intellectuelle. Je n'ai jamais rédigé un faux rapport de ma vie. Ensuite, je connais les Chinois : ils ont dû prévoir de mettre Langley au courant par une voie détournée. Peut-être par les « Cousins ». Un homme comme sir Stephen a ses entrées au MI6. C'est un risque impossible à prendre.

— Je comprends, admit Malko.

— De plus, enchaîna l'Américain, même si j'étais d'accord, le kidnapping de Tang Ho relève de l'impossible. C'est un chef de triade, ne l'oubliez pas. Personne n'oserait s'attaquer à lui, surtout si des « gweilos » y sont mêlés. Oubliez ça. Votre mission s'est achevée ce soir. Je vais écrire un rapport à Langley et attendre le 1^{er} juillet. Et ensuite, demander ma mutation. Je ne resterai pas une seconde de plus que nécessaire dans ce pays aux mains des gens de Beijing.

— Bien, dit Malko. Admettons que je n'aie rien dit.

Il jeta un coup d'œil à sa Breitling *Crosswind*. Onze heures. Dans une heure, on serait le 25 mars. Il lui restait six jours. Les deux hommes gagnèrent l'ascenseur. L'Américain tint à raccompagner Malko jusqu'au *Hyatt* et lui lança :

— Passez demain matin au bureau. On réglera les détails matériels. Et de toute façon, merci. Sans votre enquête, ils ne nous rendaient même pas Larry Wu. En découvrant le rôle de Tang Ho, vous les avez forcés à se découvrir.

Malko ne monta pas jusqu'à sa chambre, mais gagna un des téléphones du *lobby*. Shirley Yip répondit tout de suite.

— Il y a du nouveau ? demanda-t-elle aussitôt.

— Oui, dit Malko, nous pourrions déjeuner ensemble demain.

— Demain, fit-elle, c'est bien loin ! Pourquoi ne venez-vous pas prendre un verre chez moi ? Moi aussi, j'ai appris des choses. Des

choses terribles. J'habite près de Happy Valley. Je vous donne l'adresse, en taxi c'est à un quart d'heure.

Elle n'avait pas sa voix habituelle. Il la sentit bouleversée.

— D'accord, fit-il, je viens.

— 98, Stubbs Road. Easter Terrace, appartement 1804.

* *

*

Shirley Yip ouvrit à Malko, drapée dans un kimono de soie bariolé, chaussée de mules, un verre à la main. Il reconnut son cocktail favori, un « side car ». D'ailleurs, il y avait sur la table une bouteille de Cointreau, une de cognac et du jus de citron. La jeune femme avait les yeux rouges et semblait perturbée.

— Venez sur la terrasse, proposa-t-elle.

Celle-ci dominait tout le champ de courses de Happy Valley et l'est de Hong Kong, avec ses centaines de clapiers de trente étages. Au passage, Malko tomba en arrêt devant une boîte aux lettres en bois blanc décorée de quelques idéogrammes chinois accrochée au mur.

— Qu'est-ce que c'est ?

Shirley Yip eut un sourire triste.

— Je l'ai volée à Shanghai, il y a quelques années. C'est une boîte aux lettres destinée à recueillir les dénonciations de contre-révolutionnaires.

Voilà ce qui attendait le futur Hong Kong.

— Qu'avez-vous appris de plus ? demanda-t-elle.

Malko entreprit de lui raconter sa soirée.

Plus il avançait, plus la jeune Chinoise semblait affectée. Elle se leva pour aller mélanger du Cointreau, du cognac et du jus de citron pour un nouveau « side car ». Elle ne cherchait même pas à rabattre le kimono qui s'écartait sans cesse, dévoilant ses cuisses nues. Elle explosa soudain.

— Tang Ho est un menteur ! Je connais maintenant toute l'histoire. Lorsque j'ai approché Tang Ho pour lui demander d'aider à l'exfiltration de Hu Wang et de sa femme, j'ignorais une chose importante. Tang Ho avait appris que les Chinois projetaient de se débarrasser de lui, de le remplacer à la tête des jeux de Macao par un homme à eux de la triade du Grand Cercle. Bien entendu, il cherchait à négocier avec Beijing, leur promettant une participation aux bénéfices et un alignement politique sans faille. Mais Beijing continuait à comploter contre lui.

— Mais Tang Ho est immensément riche, objecta Malko. Il a plus de soixante-dix ans. Qu'est-ce que cela peut lui faire ?

Shirley Yip termina d'un trait son « side car », essayant de

reprendre son sang-froid.

— Tang Ho n'est pas sophistiqué, occidentalisé comme sir Stephen Lee, expliqua-t-elle. Il parle mal anglais, n'a jamais habité ailleurs qu'à Hong Kong ou Macao et ne possède même pas de passeport étranger. Bien sûr, avec son argent, il pourrait en trouver un. Mais sa vie est à Hong Kong, c'est là qu'il est respecté et craint. Abandonner le contrôle des jeux de Macao serait pour lui une perte de face considérable. Ensuite, le PSB aurait mille occasions pour lui rendre la vie impossible. L'affaire des défecteurs est arrivée à point nommé. Afin de montrer aux gens de Beijing qu'il avait fait amende honorable, c'est lui qui leur a proposé de leur livrer Hu Wang, sa femme et Larry Wu.

— Voilà l'explication, remarqua Malko. Donc, les gens de Beijing ne les avaient pas repérés avant ?

— Non. Ils savaient qu'ils tentaient de fuir la Chine, mais ignoraient par où. Il y a des centaines de voies praticables. Même Tang Ho ne savait pas par quel moyen ils arriveraient à Tap-Mun. Aussi, le Guoanbu a accepté sa proposition. Prendre livraison des défecteurs sur le territoire de Hong Kong, au moment où ils se croyaient sauvés. Rien que cela a dû leur faire boire du petit-lait...

« Je suppose qu'au départ, Tang Ho pensait simplement les remettre à des représentants du PSB et s'en laver les mains... Mais l'homme qui est responsable du Guoanbu à Hong Kong, un certain Zhou Zekai, un intellectuel fanatique, a eu l'idée de faire d'une pierre deux coups.

— C'est-à-dire ?

— L'obsession de Beijing, ce sont les « libéraux » de Hong Kong. Tous ceux qui n'accepteront pas la domination politique des communistes. Les gens comme moi, syndicalistes, trotskistes, militants des Droits de l'Homme. Tous ceux qui refusent le totalitarisme. En même temps, les Chinois sont obligés de faire attention à l'opinion publique internationale. Donc, de se montrer légalistes. Alors, Zhou Zekai a eu une idée machiavélique. Celle de l'immolation par le feu !

— Je croyais que c'était une invention...

— Pas du tout ! Bien sûr, ni Hu Wang ni sa femme n'ont jamais eu cette idée, mais Zhou Zekai l'a eue pour eux ! Voilà le plan qu'ils ont mis au point. Une partie de ce que vous a dit sir Stephen Lee est vraie. Ils ont l'intention de relâcher Larry Wu, qui est citoyen américain. Mais, pour les deux autres, ils ne vont pas se contenter de les renvoyer se faire juger en Chine. Le jour du *hand-over*, alors qu'il y aura toute la presse mondiale, on trouvera Hu Wang et sa femme en train de s'immoler par les flammes, sous un panneau expliquant leurs motivations et menaçant la Chine d'autres actions similaires.

— Comment cela peut-il être possible ?

— C'est très simple, répliqua Shirley Yip. On les sortira de l'endroit

où on les détient et on les droguera. Une équipe de voyous manipulés par le Guoanbu ira les déposer dans un endroit passant, comme Nathan Road ou Central, et après les avoir arrosés d'essence, y mettra le feu. Ils mourront sans avoir pu révéler la vérité. Ensuite, grâce à leurs relais dans la presse, il sera facile de dénoncer le « complot » des extrémistes anti-Chinois. Et d'arrêter les complices...

— Quels complices ?

Elle eut un rictus amer.

— Moi, par exemple ! Les libéraux, les démocrates, tous ceux qui critiquent et qui pourraient leur poser un problème. Hong Kong sera nettoyé de ses éléments subversifs et personne ne dira rien. Les grandes puissances n'ont qu'une idée : commercer avec la Chine. On versera une larme sur le sort des deux sacrifiés par le feu et on nous enverra des colis à la prison de Stanley.

Elle se tut et avala d'un coup ce qui restait de « side car », puis alla aussitôt remplir à nouveau son verre de Cointreau, de cognac et de jus de citron.

Malko était secoué. La manip du Guoanbu était hyper-vicieuse, bien digne de l'Asie. Et le récit de sir Stephen Lee n'en donnait qu'une version édulcorée. Peut-être ignorait-il la vérité. Shirley Yip vint se rasseoir près de lui et regarda les lumières de Hong Kong.

— Vous avez un passeport, remarqua-t-il, vous pouvez quitter Hong Kong avant le 30 juin.

Elle secoua la tête.

— Non, j'ai à faire ici.

— Comment avez-vous appris tout cela ? demanda-t-il. Ce matin, vous ne saviez rien...

— Je vous ai dit que j'avais un rendez-vous, lui rappela-t-elle. Je ne pensais pas y aller, puisque nous dînions ensemble. Finalement, je m'y suis rendue.

Elle se tut, la voix cassée, des larmes plein les yeux.

— Avec qui aviez-vous rendez-vous ? insista Malko, devinant un drame.

— Zhou Zekai a un adjoint qui est tombé fou amoureux de moi. Un certain Wing Lau. Il a été chargé par le Guoanbu de me surveiller et, éventuellement, de me retourner... Nous nous sommes vus à plusieurs reprises et il y a quelques mois, il m'a avoué ses sentiments. Il me téléphone tout le temps sur mon portable, il me supplie de coucher avec lui. Évidemment, j'ai toujours refusé... Aujourd'hui, il m'a appelée une fois de plus, en me disant qu'il devait absolument me voir. Nous nous sommes donné rendez-vous dans le sky lobby du Central Plaza, au quarantième-sixième étage. Beaucoup de gens viennent y admirer la vue. Là, il m'a dit qu'il fallait que je me prépare à quitter Hong Kong, que je serais arrêtée tout de suite après le *hand-*

over. Pour une affaire grave. Il m'a dit aussi qu'il savait où se trouvaient ceux que je cherchais. Nous avons discuté. Finalement, il m'a avoué qu'il m'avait donné rendez-vous parce qu'il quittait Hong Kong, définitivement. Il est muté à Shanghai, sa ville natale.

Elle but une gorgée de son « side car » et continua :

— Il s'est montré de plus en plus pressant. Pour finalement me faire une offre inattendue. Il me disait tout ce qu'il savait si je couchais avec lui. Tout de suite.

Elle baissa les yeux sous le regard interrogateur de Malko.

— Je l'ai fait, continua-t-elle d'une voix cassée. Il m'a emmenée dans son bureau au soixante-douzième étage. Il était neuf heures, il n'y avait plus personne. Là, il m'a prise sur la table sans même me déshabiller. Il était comme fou ; moi, je n'ai rien éprouvé. Oh, il n'est ni laid ni méchant. Et il a tenu ses promesses car ensuite, il m'a tout raconté. Je ne le reverrai jamais.

— Personne ne peut vous blâmer, dit Malko. Cependant, cela ne résout pas le problème. Il ne vous a pas dit où se trouvaient Hu Wang et Chai Lin.

— C'est vrai, reconnut-elle, mais je leur réserve une surprise.

— Laquelle ?

— Je vais les prendre de vitesse. Le 30 juin au soir, je convoquerai la presse. Et c'est moi qui m'immolerai par le feu, en signe de protestation ! D'abord, cela gâchera la cérémonie du lendemain, ensuite, cela sauvera très probablement la vie de Hu Wang et de Chai Lin.

— Vous parlez sérieusement ?

Elle lui jeta un regard brûlant de haine et de détermination.

— Vous ne me croyez pas ?

— Si, dut admettre Malko.

Il ne s'attendait pas à ce dernier rebondissement qui rendait son projet fou encore plus d'actualité.

CHAPITRE X

— Vous devez me croire folle, lança Shirley Yip. Mais je ne le suis pas plus que les bonzes qui faisaient de même au Vietnam pour protester contre Ngô Đình Diêm. C'est un geste utile. Avant de mourir, je raconterai toute l'histoire et la manip qui se prépare. Le Guoanbu ne pourra plus abuser les gens.

— Vous pourriez le faire sans vous immoler par le feu.

— On risquerait de ne pas me croire. De toute façon, même si je n'agis pas, le Guoanbu me fera une vie d'enfer plus tard. Parce que je veux rester à Hong Kong. En plus, mon geste aura des répercussions internationales. Cela fera le tour du monde, comme la photo de l'homme essayant d'arrêter un tank, place Tiananmen.

Sa voix se brisa. Malko sentait chez elle une résolution réelle. Cela le renforçait dans sa conviction de tout tenter pour retourner la situation.

— Shirley, dit-il, j'ai une autre idée.

— Laquelle ?

— Enlever Tang Ho et l'échanger contre ceux qu'il détient.

Elle le regarda, abasourdie, puis, brutalement, éclata d'un rire nerveux qu'elle n'arrivait plus à arrêter. Elle se leva, littéralement pliée en deux, posa son verre qui se renversa et se redressa, des larmes plein les yeux.

— Enlever Tang Ho, répéta-t-elle. Il n'y a qu'un « *gweilo* » pour avoir cette idée ! C'est im-pos-si-ble !

En titubant, elle atterrit dans les bras de Malko, collant sa bouche contre son visage et bredouillant :

— Mais ça ne fait rien ! C'est merveilleux d'avoir eu cette idée. Je vous aime pour cela.

Son kimono s'ouvrit et elle glissa une jambe entre les siennes, se frottant à lui comme une chatte. Elle s'écarta un peu et lança d'une voix suppliante :

— *My God*, lavez-moi ! Faites-moi l'amour ! J'ai tellement honte de moi, ce soir.

Son visage était noyé de larmes, tout son corps tremblait. D'un frémissement d'épaules, elle se débarrassa de son kimono, pour apparaître nue, le ventre orné d'un triangle lisse et noir. Ils oscillaient sur la terrasse et eurent du mal à gagner la chambre voisine. C'est Shirley qui déshabilla Malko. Dès qu'il fut nu, elle s'allongea sur lui, ondulant comme un serpent pour toucher chaque centimètre carré de sa peau. Sa bouche était partout, descendant peu à peu, s'attardant à sa poitrine, puis enveloppant son sexe d'un fourreau brûlant et vivant.

Ensuite, elle le retourna, se frotta à son dos, écartant largement les jambes pour que son sexe participe à la fête. Il la sentit partir et c'est de cette façon inhabituelle qu'elle eut son premier orgasme.

Aussitôt après, elle se retourna, sur le dos, les bras en croix, et l'attira sur elle.

Quand il s'enfonça lentement en elle, Malko vit son regard chavirer, sentit ses bras se refermer sur lui.

— Fort ! dit-elle, prends-moi fort.

Ses jambes musclées se dressèrent, ouvertes en équerre pour lui faciliter la tâche. Plus il plongeait en elle, plus elle gémissait, les pointes de ses seins dressées, si sensibles qu'elle criait chaque fois qu'il les effleurait. Il accéléra son rythme, sentant monter la sève de ses reins et aussitôt, elle le bloqua.

— Attends ! souffla-t-elle, laisse-moi faire.

Ses jambes retombèrent, se glissèrent sous les siennes, pour se resserrer l'une contre l'autre, entre celles de Malko.

Elle souda son regard au sien et lui dit :

— Ne bouge plus ! Reste en moi aussi loin que tu pourras et laisse-moi faire.

Malko obéit, abouté au fond d'elle. Serré comme il ne l'avait jamais été. Sa bouche rivée à la sienne, Shirley commença à le masser de ses parois intérieures dont elle maîtrisait parfaitement les contractions. C'était comme une main qui l'aurait caressé avec délicatesse. Une sensation si excitante qu'il se sentit partir, irrésistiblement. Shirley le vit dans ses yeux. Aussitôt, ses jambes s'écartèrent violemment et elle projeta son bassin en avant afin de s'empaler encore mieux sur le pieu qui lui emplissait le ventre. Elle hurla au moment où Malko se déversait en elle, puis retomba, le souffle court. Ils étaient tous les deux trempés de sueur et elle le prit par la main pour l'emmener sous la douche. Sous l'eau tiède, elle l'enlaça à nouveau et leurs bouches se mêlèrent. De nouveau, Malko sentit son désir s'éveiller.

Shirley se frottait en riant contre lui, aidant son réveil en le caressant avec habileté. Elle se retourna pour que l'eau coule sur son visage et il se colla à son dos. Aussitôt, comme pour jouer, Shirley cambra ses fesses rondes, coinçant le membre de Malko entre elles. Le poul de celui-ci grimpa d'un coup. Il plaqua la jeune femme contre la paroi de verre et saisit son sexe tendu. D'abord, il descendit jusqu'à celui de Shirley, encore moite de leur étreinte précédente, et s'y enfonça avec lenteur. Les mains à plat sur le verre, la jeune femme se laissait faire, la croupe toujours projetée vers lui. Lorsqu'il ressortit d'elle et remonta avec une lenteur calculée de quelques centimètres, elle ne broncha pas. Elle se doutait pourtant bien de ses intentions. Ce n'est qu'en sentant la masse dure et chaude prête à envahir l'entrée de ses reins qu'elle eut un léger frémissement. Il crut qu'elle allait se

dérober, mais elle n'en fit rien. Au contraire. D'un coup, l'anneau serré s'assouplit et Malko l'envahit presque sans effort, s'enfouissant d'un trait au fond de ses reins. Il y demeura immobile, savourant cette possession nouvelle. Shirley tourna la tête et lui tendit sa bouche. Leurs langues s'enroulèrent comme il se mettait à bouger, accompagné d'un balancement sensuel de la croupe qu'il perforait. Ses mains remontèrent vers les seins de la Chinoise, jouant avec leurs pointes, tandis qu'il la sodomisait avec lenteur. Shirley Yip avait fermé les yeux et se laissait faire langoureusement, une main entre ses cuisses.

Malko mit longtemps à parvenir au plaisir. L'eau tiède qui continuait à couler sur eux les engourdissait agréablement. Enfin, il la saisit aux hanches, terminant sa possession à grands coups de reins jusqu'à ce qu'ils crient ensemble.

Ils se séchèrent. Shirley Yip paraissait moins angoissée, moins tendue. Elle alla remplir deux verres de Cointreau, de cognac et de jus de citron, pour de nouveaux « side car » qu'elle apporta à côté du lit.

Ils s'allongèrent. Par la fenêtre ouverte, on entendait parfois la sirène enrouée d'un star ferry annonçant son départ. Shirley se pencha sur Malko et embrassa chastement son sexe.

— Je suis si heureuse, dit-elle. Vous m'avez fait oublier ce que j'ai fait ce soir.

— Ce n'est pas grave, corrigea Malko.

— Non, mais c'est toujours triste de faire l'amour sans désir. C'est une gymnastique inutile.

— Vous avez au moins fait un heureux...

Elle eut un sourire confus.

— Oui. Il était si excité qu'il a joui en quelques secondes. Il en pleurait de dépit.

Il la regarda. Le plaisir avait transformé son visage. Sa bouche semblait plus pleine, ses yeux étaient plus brillants, même ses cheveux semblaient avoir gagné en volume. Il repensa à leur première rencontre, sur la terrasse du Peak Tramway où elle semblait si convenable, en tailleur strict.

— Vous pensez vraiment ce que vous avez dit tout à l'heure ? demanda-t-il.

Shirley Yip ne détourna pas le regard.

— Bien sûr, je n'ai pas peur de mourir. Surtout pour sauver deux vies. Il faut vivre selon ses convictions. Il y a un proverbe chinois qui dit : « Il vaut mieux être un jade brisé qu'une tuile entière. »

— Je ne vous laisserai pas faire, rétorqua Malko.

Elle eut un sourire triste.

— Personne ne peut m'empêcher de disposer de ma vie à ma guise.

— Je ne vous empêcherai pas, je ferai en sorte d'ici là que vous n'ayez pas à le faire.

Shirley se pencha sur lui avec un sourire plein de tendresse et lui posa un doigt sur les lèvres.

— Chut ! Ne dites pas de bêtises. Il ne faut pas rêver de choses impossibles. La réalité vous rattrape toujours.

* *

*

Philip Drake avait écouté les révélations de Malko, le visage fermé, tirant à petits coups sur sa Gauloise blonde. Il lança d'une voix vibrante de fureur :

— Je suis sûr que Shirley Yip vous a dit la vérité. Elle est un peu exaltée mais ce n'est pas une mythomane. Et son récit colle avec ce que nous savons. J'ai été idiot de croire qu'un type comme Tang Ho était fiable. La vie humaine ne compte pas pour lui. À son âge, il ne pense plus qu'à profiter le plus longtemps possible des plaisirs de la vie. Il vendrait son âme au diable pour quelques moments de bonheur.

— Il l'a vendue, fit remarquer Malko.

Un ange passa et s'enfuit vers l'enfer. Un brouillard blanchâtre flottait sur Hong Kong, à l'image de la chape invisible qui pesait sur ses habitants.

— Nous en sommes, hélas, au même point, conclut l'Américain. Si je vais répéter ce que vous a raconté Shirley Yip à sir Stephen Lee, il me dira que ce sont des calomnies, des inventions d'une folle exaltée.

— Ce n'est pas à cela que je pensais, corrigea Malko. Est-ce que ces révélations ne changent pas votre point de vue et celui de Langley ?

Philip Drake eut un rictus amer.

— Le mien, sûrement. Si je le pouvais, je prendrais un lance-flammes et j'irais faire une « Zippo-mission » chez Tang Ho. Il n'en resterait qu'un petit tas de cendres... Mais Langley, c'est différent.

— Il s'agirait de contrer une opération visant à liquider toute opposition démocratique à Hong Kong, au prix d'une machination abominable qui va coûter la vie à deux dissidents, souligna Malko. Deux Chinois dont vous êtes moralement responsable. C'est votre circuit qui s'est révélé infiltré... Ils étaient arrivés à bon port jusqu'à Guangzhou.

L'Américain lui jeta un regard noir.

— *Don't bullshit me !* Vous savez très bien la vérité. J'avais confiance en Ho. Il nous a aidés à exfiltrer des dizaines de dissidents. Il s'est toujours manifesté comme un féroce anticommuniste. À tel point que je pensais qu'il allait quitter Hong Kong.

— Personne ne peut vous blâmer, corrigea Malko. Mais cela vaut la peine de tenter l'impossible.

— Ça veut dire quoi ?

— Je vous l'ai dit hier, il n'y a qu'une solution : kidnapper Tang Ho et ne lui rendre la liberté qu'en échange de nos trois amis.

Philip Drake haussa les épaules.

— C'est vous qui allez le kidnapper ? Je sais que vous êtes un chef de mission hors pair, mais il y a des limites à vos possibilités.

— Non, ce n'est pas moi, rétorqua Malko, mais avant de continuer cette discussion, je voudrais vous poser une question. Êtes-vous prêt à tout faire pour retrouver les trois fugitifs ? C'est-à-dire à mener une action clandestine éventuellement violente.

Le chef de station de la CIA ne répondit pas immédiatement, visiblement pris entre deux feux. Il botta en touche.

— Je ne peux pas demander à Langley le feu vert pour un kidnapping.

— Je le sais. Mais vous pouvez aussi prendre certaines initiatives dans le cadre de votre mission. Et n'en référer qu'ensuite.

— Soyez clair. Quoi ?

— Vous restez officiellement en dehors de tout. Vous avez fait la paix avec Tang Ho, les Chinois n'ont pas de raison de vous soupçonner. La dernière chose qu'ils puissent imaginer, c'est le plan que je vous propose.

— Ça, évidemment...

— Shirley Yip mettra sa menace à exécution si vous ne faites rien. Il ne s'agit plus d'une action don-quichottesque, mais de déjouer une manœuvre politique qui aurait de graves conséquences. Et de récupérer les trois prisonniers. Si vous dites à Langley que vous savez que Larry Wu et les deux dissidents sont ici, à Hong Kong, prisonniers des triades, je doute qu'ils vous refusent le feu vert.

— Non, mais ils vont me demander des détails...

— Vous ne pouvez pas en donner pour l'instant. Imaginez que je ne vous aie rien dit ?

Philip Drake jouait nerveusement avec son Zippo CIA, comme si la réponse allait jaillir du frottement contre le métal poli. Malko comprenait son dilemme. Ce genre d'opération était formellement prohibé par Langley, sauf s'il y avait un *executive order* du président des États-Unis, ce qui n'était pas le cas. C'est vrai que, dans le passé, la CIA avait fait des « coups », qu'elle en faisait encore, mais toujours avec des instructions *politiques*.

— Vous avez un plan en tête ? demanda soudain l'Américain.

Malko sentit une grande vague de joie l'envahir. Il venait de marquer un point.

— Je n'ai pas besoin de grand-chose pour l'instant, expliqua Malko. Il nous reste une semaine pour agir. Il faut d'abord repérer l'objectif, voir si c'est possible sans déclencher un bain de sang. Tang Ho ne se méfie sûrement pas de nous, mais des autres triades. Peut-être que

mon idée est tout simplement irréalisable. Dans ce cas, je vais m'en apercevoir très vite. Je ne suis pas fou et ne mettrai pas Hong Kong à feu et à sang. Pour cette première phase, je n'ai pas besoin de vous. Mais si ce que je découvre est positif, il faudra passer à l'exécution. Et là, c'est plus délicat. Peut-être que Shirley Yip pourra m'aider.

— À quoi ?

— À trouver quelqu'un qui accepte de kidnapper Tang Ho pour mon compte.

L'Américain eut un haut-le-corps.

— Nous sommes à Hong Kong ! souligna-t-il. Il n'y a que des Chinois et des Britanniques. Ceux-là, on n'en parle pas. Et les Chinois, se battre contre les triades...

Il laissa sa phrase en suspens. Pourtant, Malko sentit qu'au fond de lui, l'Américain avait changé d'avis. Il ne considérait plus l'hypothèse de Malko comme un projet insensé. Ce dernier profita de la brèche.

— Philip, fit-il, regardez-moi dans les yeux. Vous êtes à Hong Kong et dans la région depuis une dizaine d'années. Vous ne connaissez personne qui puisse nous aider ?

Quand l'Américain baissa les yeux, Malko sut quelle allait être sa réponse.

— Si, dit-il d'un ton embarrassé. Je connais quelqu'un.

CHAPITRE XI

— De qui s'agit-il ? interrogea Malko, étonné et ravi.

Philip Drake battit aussitôt en retraite, conscient de l'effet explosif de sa déclaration.

— J'ai parlé un peu vite, corrigea-t-il. C'est une éventualité à laquelle j'ai pensé en vous écoutant. Il y a quelques semaines, Shirley Yip m'a présenté le dossier d'un Chinois désirant émigrer aux États-Unis, comme réfugié politique. Un certain Chan Sau Man. Il s'était présenté à elle comme trotskiste, membre d'une minuscule cellule d'activistes. Il prétendait qu'il était au top de la liste des gens que le nouveau pouvoir enverrait dans un camp. Bien entendu, j'ai commencé par demander aux « Cousins » un criblage. Ça n'a pas été triste. Chan Sau Man est un voyou connu dans la Colonie. Son surnom est « Iron Balls » (30). Lorsqu'il a rencontré Shirley Yip, il sortait de la prison de Stanley où il avait purgé une peine de deux ans pour hold-up.

— Donc, toute son histoire était bidon, conclut Malko.

— Pas toute, corrigea l'Américain. Il est traqué. Mais pas par les communistes, par la triade Sum Yee On ! En effet, il s'est permis de commettre plusieurs hold-up sur un territoire qu'elle contrôle – Wan Chai – et ceux qui paient pour avoir une protection se sont plaints, légitimement.

— À quelle triade appartient-il ?

— Aucune, c'est son originalité. C'est un maverick, un individualiste, ce qui est très rare dans la pègre chinoise, et un dur. En réalité, ce n'est pas la police qui l'a trouvé. Il a été balancé par le « 426 » de la Sum Yee On à Wan Chai. Pour vous dire s'il mérite bien son surnom ; à peine sorti de Stanley, il est allé lui mettre deux balles dans la tête. Depuis, il se terre. Voilà pourquoi il veut quitter Hong Kong.

— C'est en effet une excellente raison, reconnut Malko. Mais a-t-il la carrure pour ce que j'attendrais éventuellement de lui ?

Philip Drake eut un sourire ironique.

— Je n'en sais rien. Mais c'est bien le seul type gonflé qui ne soit lié à aucune triade – condition indispensable pour l'opération à laquelle vous pensez – et qui soit prêt à n'importe quoi pour se tirer d'ici. Cela dit, je vous parie une bouteille de Taittinger qu'il va vous traiter de fou, et se sauver en courant.

— Possible, reconnut Malko. Mais pour lui proposer une affaire aussi risquée, je dois l'appâter. Vous seriez donc prêt à lui donner un visa ?

Le chef de station de la CIA soupira.

— Écoutez, à mon avis, il y a une chance sur un million que « Iron Balls » accepte. Donc, OK, vous pouvez lui promettre un visa. J'ôterai deux ou trois trucs de son dossier.

— Il faudrait aussi un budget, insista Malko. Je crains qu'un visa ne suffise pas.

L'Américain eut un geste fataliste.

— Au point où nous en sommes... Je pourrai toujours trouver un peu d'argent... Mais, *for Christ's sake*, faites attention, nous entrons dans un processus qui peut nous mener tous à Stanley. Et pour longtemps...

— Je n'y vais pas de gaieté de cœur non plus, mais je vous rappelle un fait essentiel : dans six jours, *l'Estoril* lève l'ancre.

— Je sais, reconnut Philip Drake.

— Comment peut-on contacter Chan Sau Man ?

L'Américain se leva et alla farfouiller dans la grande armoire blindée où il conservait ses documents confidentiels. Il en sortit un dossier portant le nom du Chinois et y prit la carte d'un restaurant, le *Tin-Tin*, Chang Soi Road, à Kowloon. Un numéro était inscrit au dos.

— C'est son *pager*, expliqua l'Américain. Il n'a ni téléphone ni adresse. Il faut que Shirley l'appelle. Ensuite...

Malko empocha la carte. Décidé à tenter le tout pour le tout. Insensiblement, il s'était attaché à ce couple désespéré qui fuyait la dictature de Beijing. Toutes ces années de CIA n'étaient pas parvenues à le rendre totalement insensible.

* *

*

La conversation se déroulait en mandarin, avec de longues interruptions. À l'expression de Shirley Yip, Malko devinait la réticence de son interlocuteur. En sortant du consulat, il avait foncé à l'agence de voyages de la jeune femme, juste à côté de l'hôtel *Furuyama*. C'est elle qui avait appelé le numéro du *pager* de Chan Sau Man. « Iron Balls » avait rappelé une demi-heure plus tard. Elle raccrocha enfin, visiblement soulagée.

— Nous avons rendez-vous dans une boutique au 2 de Square Street, annonça-t-elle. Dans une heure. Ça se trouve non loin de Hollywood Road.

— Que lui avez-vous dit ?

— Que je pouvais peut-être reconsidérer sa demande de visa. Évidemment, il a voulu me faire dire ce que j'exigeais en échange. Il est très intelligent et très dangereux. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises.

— Où habite-t-il ?

— Je n'en sais rien. Il est très mystérieux. Son père était prêteur sur gages. Un *loan-shark*, comme on dit ici. Il a été égorgé sous les yeux de son fils pour une sombre histoire d'argent. Chan a grandi sur une ville flottante, élevé par des oncles et des cousins. C'est un solitaire.

Elle se tut, posant un regard brillant, plein de tendresse et de fierté, sur Malko.

— Je n'aurais jamais cru que vous parliez sérieusement, hier soir. Je pensais que vous vouliez seulement me consoler. Cela paraît tellement fou, cette histoire de kidnapping...

— Parfois, ce sont les choses folles qui marchent, remarqua Malko. Mais il ne faut pas vendre la peau de l'ours... Même si « Iron Balls » accepte, il y a encore un monceau de problèmes devant nous.

— Tang Ho doit être très bien gardé, dit la jeune Chinoise. C'est un homme prudent.

— Peut-être pas ! Il ne s'attend sûrement pas à être kidnappé.

Il regarda sa Breitling *Crosswind*. Il leur restait vingt minutes avant leur rendez-vous.

— Allons-y, conseilla Malko, prudent.

Un taxi les y conduisit en dix minutes. Square Street était une toute petite rue parallèle à Hollywood Road, un peu plus haut sur la colline. Au rez-de-chaussée du 2, il y avait un marchand de cercueils ! Ceux-ci avaient une forme étrange, un peu l'air de navettes spatiales, avec des sortes d'ailes en bois sculpté sur le côté, comme pour aider le mort à s'envoler. Malko jeta un coup d'œil à l'intérieur de la boutique et ne vit que deux ouvriers occupés à polir un cercueil flambant neuf. Ils firent les cent pas dans la rue, sans cesser de surveiller la boutique.

Toujours personne.

L'heure du rendez-vous était dépassée de vingt minutes et Malko commençait à se dire que « Iron Balls » leur avait posé un lapin. Soudain, en repassant devant le marchand de cercueils, ils aperçurent quelqu'un, tout au fond, en train de fumer.

— C'est lui, dit Shirley Yip.

Il y avait donc une seconde sortie. Voilà pourquoi Chan Sau Man avait choisi cet endroit. Ils se glissèrent au milieu des cercueils alignés debout comme à la parade. Les ouvriers semblaient ne pas les voir. Chan Sau Man les attendait, appuyé à un cercueil. Un Chinois grand et mince, les cheveux très courts, le regard vif derrière des lunettes cerclées d'or. Il lui manquait le petit doigt de la main gauche. Il était large d'épaules, bien habillé, en costume et cravate, un attaché-case posé près de lui. La quarantaine. Plus businessman que voyou. Il serra longuement la main de Shirley puis celle de Malko et les entraîna dans un minuscule appartement invisible de la rue où ils s'assirent sur des piles de planches, dans une forte odeur de colle. En anglais, « Iron Balls »

précisa :

— Ici, c'est chez un cousin, c'est sûr.

Comme toujours, la conversation débuta par des banalités. « Iron Balls » rythmait ses phrases de petits rires secs, le regard sans cesse en mouvement. À un moment, il fit la grimace et sortit de sa ceinture un pistolet automatique noir, un Black Star, copie du Tokarev soviétique, qu'il posa par terre devant lui, en débitant une longue phrase en chinois.

— Il a beaucoup d'ennemis, traduisit Shirley Yip, aussi est-il toujours armé. Une balle dans le canon et pas de sécurité. Sinon, cela ne sert à rien... Mais ici, à Hong Kong, la simple possession d'une arme vaut deux ans de prison.

Après différentes considérations sur le temps et le prix des cercueils qui ne cessait d'augmenter, Shirley Yip entra enfin dans le vif du sujet. Comme convenu, elle expliqua à Chan qu'il pourrait éventuellement obtenir un visa américain et même gagner un peu d'argent s'il rendait un service. Le visage du Chinois s'était figé comme celui d'un joueur de poker.

— Qui va donner le visa ? demanda-t-il.

— Le consulat américain, précisa Shirley Yip.

— Ils avaient refusé.

— Les circonstances peuvent changer, fit la Chinoise. Il faut me faire confiance.

« Iron Balls » était, certes, sur ses gardes, mais furieusement intéressé. Cela se voyait à l'expression intense de ses prunelles d'un noir d'encre... Shirley Yip lui lança un regard inquiet.

— Je lui dis ?

— Il faut bien, fit Malko, en se demandant comment s'assurer de son silence, s'il refusait.

« Iron Balls » pouvait aussi avoir la mauvaise idée d'aller avertir Tang Ho pour se faire un ami...

Il observa attentivement le Chinois tandis que la jeune femme lui expliquait leur plan. D'abord, il lut de la stupéfaction dans ses yeux, puis « Iron Balls » éclata brutalement d'un rire aigu, prolongé et sincère, en éructant quelques commentaires. Shirley Yip rougit de confusion : il les prenait pour des fous ! Quand son fou rire fut calmé, le Chinois lança une brève question. La jeune femme se tourna vers Malko.

— Il demande pourquoi nous voulons enlever Tang Ho. Si c'est pour obtenir une rançon.

Le kidnapping suivi de rançon était une pratique courante en Chine. Mais voir un « *gweilo* » désireux d'enlever une « tête de dragon », c'était de toute évidence une joie saine. Malko comprit qu'il était obligé d'aller jusqu'au bout.

— Expliquez-lui que Tang Ho a lui-même kidnappé des gens que nous voulons récupérer. C'est la seule mesure de rétorsion que nous pouvons prendre...

Le fou rire de Chan Sau Man se calma. On se retrouvait en terrain connu. D'une voix posée, il tint un long discours que Shirley résuma en quelques phrases.

— Il respecte notre idée, mais pense que c'est complètement impossible à réaliser. Tang Ho est un homme trop puissant, trop protégé. Bien entendu, il ne dira rien à personne. Il regrette de ne pouvoir vous aider.

« Iron Balls » s'était levé, il remit son pistolet dans sa ceinture, sous sa chemise. Au moment où il allait partir, Malko précisa :

— En plus du visa, il y a cinquante mille dollars US.

Le Chinois sourit sans répondre puis lui serra la main et disparut par l'entrée de derrière. Malko soupira.

— Voilà un beau rêve qui s'envole.

Shirley Yip paraissait moins abattue.

— Ce n'est pas sûr, corrigea-t-elle. Vous n'avez pas compris tout ce que nous avons dit. Sa situation est très difficile, il est sorti de Stanley il y a peu de temps et il n'a pas d'argent. En plus, il doit changer sans cesse de logement, parce que les tueurs de la Sum Yee On sont à ses trousses. Il a peur et il n'a pas d'avenir. Il sait qu'ils finiront par l'avoir. Hong Kong, c'est tout petit...

— Pourtant, il nous a envoyés promener...

— Pas vraiment, corrigea-t-elle. Il fait seulement monter les prix. En expliquant que c'est impossible, il se grandit au cas où il accepterait. En plus, il veut étudier le projet. De son point de vue. Je suis certaine qu'il va me rappeler. Pour faire une offre.

— Il serait vraiment prêt à kidnapper Tang Ho ?

— En temps normal, certainement pas, mais là, il est aux abois.

— De toute façon, souligna Malko, kidnapper Tang Ho n'est que le préalable. Ensuite, il faut l'échanger contre les trois fugitifs. Cela suppose que ces derniers soient en sa possession. Et qu'il accepte, lui.

Une lueur féroce passa dans les yeux de Shirley Yip.

— Il acceptera, affirma-t-elle. Je m'en porte garant. Tang Ho est vieux. Il a peur de la souffrance et de la mort.

Malko se dit qu'il s'embarquait encore dans une galère glauque. Pour faire céder un homme de la trempe de Ho « les Longues Oreilles », il serait obligé de dépasser le stade de la conversation mondaine...

* *

*

Repuise Bay Road traversait les collines du sud de Hong Kong de part en part, depuis Happy Valley, en descendant vers les baies escarpées du sud de l'île, longeait ensuite Repuise Bay Beach pour remonter finalement dans les hauteurs surplombant la mer. C'est là que se trouvaient les villas et les propriétés les plus somptueuses, loin de la trépidation de Central Plaza et de Wan Chai.

Juste avant d'arriver à l'endroit où Repuise Bay Road changeait de nom, devenant Stanley Gap Road, Malko aperçut sur sa droite un promontoire dominant la route.

Une sorte de château fort s'y dressait, dissimulé derrière une haie d'arbres au milieu d'un parc. Une route goudronnée descendait jusqu'à une grille massive un peu en retrait de la rue. Des barreaux dorés et des vantaux encadrés de lourdes structures de métal. Des caméras surveillaient l'entrée. En haut de l'allée intérieure, un chauffeur était en train d'astiquer une Rolls bordeaux. C'était la demeure principale de Tang Ho.

La propriété était isolée, mais certainement très bien défendue. À peine Malko avait-il ralenti qu'un homme muni de jumelles se mit à l'observer à partir d'une sorte de guérite. Cela augurait mal de l'avenir. Comme il n'y avait rien de plus à voir, il rebroussa chemin avec une autre idée en tête. La seule personne qu'il connaisse qui soit liée à Tang Ho était sa concubine, la superbe Shatin qui l'accompagnait au bar du *China Club*.

Il avait retenu une chose de leur brève conversation : ses visites systématiques à la boutique Chanel qui se trouvait dans une galerie marchande juste derrière le *Mandarin*. Pour obtenir des informations sur Tang Ho, c'était peut-être la meilleure source. À condition de la retrouver...

Il alla remettre la Lancia que Shirley Yip lui avait prêtée au garage et se fit conduire en taxi au *Mandarin*. C'était là, au premier étage d'après Shirley, le rendez-vous des « tai-tai ». Elles déjeunaient entre copines et faisaient ensuite leur shopping dans Prince's building.

* *

*

Malko s'immobilisa en face de la boutique de Gianni Versace après avoir passé une heure à arpenter en vain les trois étages de Prince's building. La chance était enfin avec lui : Shatin, la concubine de Ho « les Longues Oreilles », sortait pile d'une cabine d'essayage et se regardait dans une glace, moulée dans une mini en stretch noir presque indécente à force d'être ajustée. Apparemment, cela ne lui déplut pas car elle l'acheta, et ressortit en jean noir et pull brodé, les cheveux tirés, les yeux cachés par des lunettes noires, le portable dans

sa poche revolver. Elle n'était guère reconnaissable qu'à son énorme saphir...

Son paquet à la main, elle emprunta le passage au-dessus de Chater, se dirigeant vers le *Mandarin*. C'est là que Malko la rattrapa.

— Miss Shatin...

Elle se retourna brusquement et s'immobilisa, surprise. Malko s'approcha, sourire aux lèvres.

— Nous avons pris un verre l'autre soir au *China Club*. Avec sir Stephen Lee.

Un vague sourire éclaira le visage de la jeune Chinoise.

— Ah oui ! Comment allez-vous ?

— Je vous admirais, répliqua Malko, entrant sans détour dans le vif du sujet. La jupe noire que vous avez achetée chez Versace vous va très bien. Vous avez des jambes magnifiques.

À cause des lunettes noires, il ne put voir l'expression de ses yeux, mais la voix de Shatin trahit sa surprise.

— Où étiez-vous ? Je ne vous ai pas vu...

— De l'autre côté de la vitrine, précisa Malko. Puis-je vous offrir un café au *Mandarin* ?

Elle se referma aussitôt.

— Oh non, je suis pressée.

— Vous n'êtes pas à cinq minutes près, insista-t-il. Cela me ferait très plaisir de bavarder avec vous.

La sonnerie du portable l'interrompt. Shatin eut une brève conversation et remit l'appareil dans sa poche.

— *Well*, je suis contente de vous avoir revu, fit-elle en se remettant en marche.

Malko ne lâcha pas prise, marchant à côté d'elle comme s'ils étaient ensemble. Ils étaient presque arrivés au *Mandarin*. Se rendant compte qu'il ne renoncerait pas, elle s'arrêta à nouveau. Visiblement, elle ne tenait pas à se montrer au *Mandarin* avec lui.

— Vous avez tellement envie de parler avec moi ? demanda-t-elle avec un mélange d'agacement flatté et d'incrédulité.

— Bien sûr !

Malko dégoulinait de charme dans son rôle de play-boy insistant. Shatin céda enfin avec un soupir faussement excédé.

— Je dois passer au Queen's Way Plaza tout à l'heure, fit-elle, pour chercher un Zippo en or massif que j'ai fait graver. Au niveau 2, il y a un *coffee shop*, la *Rose noire*. J'espère que j'aurai le temps de venir. Sinon, à une autre fois.

Elle s'éloigna à grandes enjambées avant qu'il puisse objecter. Il lui sembla qu'elle se déhanchait un peu plus qu'en sortant de chez Versace. Aucune femme ne reste insensible à un homme qui lui dit qu'elle a de jolies jambes. Mais ce n'était pas gagné... Shatin n'avait

aucune vraie raison de le retrouver. Si, comme Philip Drake le pensait, toutes les Chinoises avaient un coffre-fort entre les cuisses, elle ne viendrait sûrement pas.

Il redescendit au niveau de la rue et héla un taxi.

* *

*

Le Queen's Way Plaza était un colossal centre commercial sur trois étages où les boutiques les plus luxueuses s'alignaient sur des kilomètres de galeries climatisées, arpentées par une foule pressée. Malko, pour tromper son attente, s'attarda devant la vitrine gigantesque d'un décorateur offrant les toutes dernières créations de Roméo, hélas au même prix qu'à Paris. Ayant suffisamment admiré les meubles « Art déco », il gagna la *Rose noire*, une cafétéria au croisement de plusieurs galeries, presque vide.

Il jeta un coup d'œil à sa Breitling *Crosswind*. Déjà quarante-cinq minutes qu'il avait quitté la chatoyante Shatin. Les chances qu'elle lui ait posé un lapin augmentaient à chaque minute...

Une heure et demie s'était écoulée et il s'apprêtait à partir lorsqu'il la vit déboucher, la démarche assurée mais lente : une panthère qui se rend à son point d'eau.

— Je pensais que vous seriez parti, lança-t-elle d'emblée.

— Vous êtes déçue ?

Elle se contenta de sourire. Comme le garçon s'approchait, elle lui commanda une Original Margarita avec beaucoup de Cointreau et de tequila *Tres Magueyes*, et ôta enfin ses lunettes noires. Ses yeux, naturellement en amande, étaient incroyablement allongés grâce au Rimmel.

— Vous êtes magnifique, dit Malko avec chaleur. Vous auriez dû continuer à faire du cinéma.

Le regard de Shatin s'alluma.

— Vous m'avez vue dans un film ?

— Non, hélas, regretta Malko.

Elle ouvrit son grand sac et en sortit une photo en couleurs qu'elle lui tendit.

— C'est moi. Je jouais Fei-Yen, la concubine de l'empereur Tch'eng Tsou. C'était un très beau film. J'ai été obligée d'arrêter, Tang Ho me veut pour lui tout seul.

Décidément, elle était condamnée au rôle de concubine, au cinéma comme dans la vie. Tandis que Malko contemplait la photo, elle sortit son Zippo en or massif et un paquet de cigarettes. Malko lui en alluma une, remarquant l'idéogramme gravé dans le métal.

— C'est très joli, dit-il en lui rendant la photo.

— C'est mon nom en chinois, précisa-t-elle.

— Que faites-vous donc de vos journées depuis que vous avez abandonné le cinéma ?

Elle avança ses lèvres épaisses en une moue charmante.

— Beaucoup de choses. De la gymnastique, de la natation dans ma piscine, je vois des amies, je fais du shopping.

— Tous les jours ?

— Tous les jours ! On se retrouve entre copines, on bavarde.

— Vous vivez à Repuise Bay Road, avec Tang Ho ?

— Non, précisa-t-elle, j'ai ma maison ici, pas très loin. J'ai une plus belle vue que lui !

Elle but d'un trait son Original Margarita, en recommanda aussitôt une seconde. Enhardie, elle demanda soudain :

— Pourquoi teniez-vous tellement à me revoir ?

— Mais parce que vous êtes très belle !

— Je ne suis pas libre, vous le savez...

Malko eut un geste évasif. Elle insista :

— Comment m'avez-vous retrouvée ?

— Vous m'aviez dit que vous veniez souvent faire du shopping du côté du *Mandarin*. Alors, je vous ai guettée.

Visiblement, cela la dépassait, tout en la flattant. Dès que le garçon eut apporté son Original Margarita, elle la but d'un trait, jeta un coup d'œil ostensible à sa Breitling une *Callistrano* au cadran bleu assorti à son saphir de vingt carats, et se leva.

— Il faut que j'y aille. Le chauffeur m'attend. Vous êtes satisfait ? Vous m'avez revue...

Malko était déjà debout.

— Cela m'a donné encore plus envie de vous revoir.

Elle eut un rire bref.

— Mais c'est impossible. Hong Kong est plein de jolies filles, vous en trouverez une autre. Bye bye.

Son regard démentait en partie ses paroles. Malko la regarda s'éloigner dans l'immense galerie marchande. En venant le retrouver dans cet endroit éloigné de sa zone habituelle, elle avait déjà mis un doigt dans la clandestinité. Il n'y avait plus qu'à progresser.

* *

*

La soirée et la nuit avaient passé lentement. Shirley Yip était accaparée par des VIP japonais et Philip Drake avait dû faire un saut à Taïwan. Malko se réveilla en pensant à Shatin. Juste au moment où le téléphone sonnait.

— Il a rappelé, annonça triomphalement Shirley Yip.

« Il », cela ne pouvait être que Chan Sau Man « Iron Balls ».

Malko fut réveillé d'un coup. Son plan insensé prenait forme, même s'il était encore très loin du but, avec seulement cinq jours devant lui.

— Nous allons le revoir ? demanda-t-il.

— Nous avons rendez-vous ce soir. Dans le quartier de Mong-Kok. Retrouvons-nous à sept heures dans le *lobby* du *Peninsula*. Ensuite, nous irons à pied.

Il n'y avait plus qu'à tuer le temps jusque-là. Ragaillardi, Malko envisagea de repartir à l'assaut de la belle Shatin. Il devenait urgent de connaître les habitudes de Tang Ho. Il prit le temps d'appeler Liezen pour apprendre que son éternelle fiancée, la comtesse Alexandra, était partie skier à Garmisch-Parten Kirchen avec un groupe de beaux jeunes gens. Elko Krisantem en était profondément choqué. Sa morale se rapprochait beaucoup de celle des talibans : une femme ne doit sortir de chez elle que pour se marier ou aller au cimetière...

Malko traîna jusqu'à l'heure du déjeuner, se rendit finalement à pied au *Mandarin*. Il avait hésité à retourner rôder autour de la résidence de Tang Ho, par crainte d'alerter ceux qui veillaient sur celui-ci.

Le restaurant du premier étage du *Mandarin*, de part et d'autre d'un escalier majestueux, était une volière ! Toutes les tables étaient occupées par des groupes de femmes élégantes et bijoutées – toutes Chinoises – échangeant d'une voix aiguë les derniers potins. Le rendez-vous des « tai-tai ». Il fit lentement le tour de la salle, examiné en coin par de multiples regards : il était pratiquement le seul homme. La chance était encore avec lui, car il repéra Shatin, à une table du fond, en compagnie de deux copines, nettement moins belles.

Elle l'aperçut aussi et tourna aussitôt la tête. Elle ne tenait absolument pas à ce qu'on sache qu'elle le connaissait...

Il passa ostensiblement non loin de sa table avant de s'éloigner en direction du passage donnant sur Prince's building. Au moment de disparaître, il se retourna et regarda la concubine de Tang Ho. Elle aussi le fixait. Il sortit de son champ visuel. L'hameçon était jeté, il n'y avait plus qu'à attendre.

Patient, il s'appliqua à regarder les vitrines, revenant ensuite sur ses pas. Et une demi-heure plus tard, Shatin surgit, en tailleur rose très court, marchant d'un pas vif, mi-courroucée, mi-complice. Elle entra dans un magasin de photo où Malko la suivit. Elle l'apostropha à voix basse :

— Qu'est-ce que vous faisiez là-bas ?

— Je vous cherchais, fit tranquillement Malko, mais j'ai vu que vous n'étiez pas seule.

Elle lui fit face, le visage crispé.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ? Si vous m'aviez parlé, j'aurais eu des tas de problèmes. Ce sont les deux plus mauvaises langues de Hong Kong. Elles auraient été dire partout que j'avais un amant. Un « *gweilo* » en plus. Tang Ho est terriblement jaloux. Il m'interdit de parler aux hommes hors de sa présence...

Ils discutaient à voix basse au milieu des clients du magasin. Malko attaqua en souriant.

— Puisque je me suis conduit en gentleman, récompensez-moi ! Allons prendre un verre.

Elle tapa presque du pied.

— Non ! Mais enfin, qu'est-ce que vous cherchez ?

— Qu'est-ce qu'un homme cherche chez une femme ravissante ?

Elle protesta mollement.

— Moi, je n'ai pas envie de vous revoir. Et je ne suis pas libre.

— Une jolie femme n'est jamais libre, souligna Malko, je veux vous revoir.

— Ici, c'est impossible.

— Où alors ? Chez vous ?

Elle pouffa.

— Vous n'y pensez pas. De toute façon, vous devez cesser de me poursuivre. L'été dernier, un des amis de Tang Ho m'a fait la cour. Un mois plus tard, il m'a apporté sa tête.

Voilà un homme qui savait vivre. Malko garda son sourire.

— Avait-il eu au moins le temps de profiter de vous ? Dans ce cas, cela en valait la peine.

Shatin détourna la tête.

— Laissez-moi maintenant, je vous en prie.

Il pensa soudain à quelque chose.

— D'accord, dit-il, mais donnez-moi le numéro de votre portable. Que je puisse bavarder avec vous de temps en temps.

Elle réfléchit quelques instants puis dut se dire que ce n'était pas dangereux.

— D'accord. Mais n'appellez jamais le soir ou la nuit. Jamais.

90 76 43 20.

— Bye bye.

Dans la cohue du magasin, leurs corps se touchaient presque. Malko posa la main sur la hanche de Shatin, appuyant légèrement sur la chair élastique. Un geste à la fois banal et chargé d'érotisme, à cause du regard qui l'accompagnait et qui disait « j'ai envie de vous ». Malko vit les prunelles noires s'agrandir légèrement, se voiler d'une expression troublée.

Cela fut extrêmement fuyatif. Assez long cependant pour le convaincre que Shatin n'avait pas qu'un coffre-fort entre les cuisses. Ce qui augurait bien de l'avenir. Ils ressortirent de la boutique, elle la première, et s'éloignèrent dans des directions différentes. En le voyant, personne n'aurait pu penser qu'il s'agissait d'une opération clandestine destinée à récupérer deux dissidents et un agent clandestin de la CIA.

* *

*

Une foule grouillante coulait bruyamment sur les trottoirs, se faufilant entre les innombrables marchands ambulants, disputant la chaussée aux voitures, minibus et taxis qui se frayaient un chemin à grands coups de klaxon. Le tout dans une orgie d'enseignes lumineuses multicolores qui donnait l'impression d'une gigantesque fête foraine. Mong-Kok, c'était la Chine traditionnelle, le quartier des boîtes à putes, des night-clubs, des bars. Shirley Yip et Malko étaient venus à pied du *Peninsula* en remontant Nathan Road, la grande artère de Kowloon. Shirley Yip s'arrêta en face d'une plaque : Argyle Road.

— C'est là, fit-elle. Au 3.

Un escalier raide et sombre s'ouvrait devant eux, à côté d'un McDonald's. Au premier palier, un panneau indiquait *Black Swan Hotel*, un établissement qui ne devait pas avoir beaucoup d'étoiles... L'immeuble sentait le chou rance et la crasse, les murs étaient couverts de graffitis. Ils montèrent encore deux étages, se faufilant derrière une grille qui n'aurait pas déparé une prison, puis grimpant encore quelques marches qui débouchaient en face d'un couloir sombre. Le mur, couvert d'idéogrammes, ressemblait à un dazibao.

Shirley Yip s'arrêta en face d'une porte de métal puis frappa deux coups, un puis deux. Aussitôt, le battant coulisssa sur les lunettes cerclées d'or de « Iron Balls ».

Le Chinois fit coulisser un peu plus la porte pour les laisser entrer. Son allure proprette contrastait avec le désordre et la saleté du local, uniquement décoré d'affiches. Un immense poster de Che Guevara occupait tout un pan de mur. Pour s'asseoir, il n'y avait que des caisses renversées. « Iron Balls » finissait un bol de riz. Le Black Star était posé en équilibre sur une caisse, à côté d'une boîte de bière entamée. Le néon du plafond dispensait une lumière crue, verdâtre. Malko laissa Shirley Yip engager les pourparlers. Chan Sau Man se lança dans un long discours résumé par la jeune femme.

— Avant toute chose, s'il collabore avec nous, même si cela échoue, il veut être certain d'avoir un visa pour les Etats-Unis. Ensuite, il veut cinquante mille dollars avant, plus cinquante mille après. Il faut compter dix mille dollars pour les frais et le personnel.

Malko tiqua.

— Quel personnel ?

— Il ne peut pas faire cela seul. Il a un ami sûr qui serait d'accord. Il ne lui a pas dit de qui il s'agissait...

Tout cela ne présentait pas de problème insurmontable. Sauf peut-être pour le visa.

— C'est tout ? demanda Malko.

Nouvelle conversation laborieuse.

— Non, traduisit-elle. Il n'accepte d'agir que si on lui prépare le travail. Il s'est renseigné. Tang Ho est très bien gardé chez lui. Il a des alarmes reliées à la police. On ne peut l'attaquer que lorsqu'il se déplace à Hong Kong. Dans ce cas, il n'a qu'un chauffeur. Seulement, il ne sort pas beaucoup.

— Et si cela réussit, où le mettra-t-il ? L'emmènera-t-il ?

« Iron Balls » sourit en répondant.

— Il a trouvé un endroit. Il ne le dira que lorsque ce sera fait, mais c'est à Hong Kong.

Le Chinois était tellement calme que Malko avait du mal à imaginer qu'ils étaient en train de préparer un kidnapping. Visiblement, « Iron Balls » méritait bien son surnom. Ce dernier interpella Shirley en chinois.

— Si vous êtes d'accord, vous lui donnez mille dollars maintenant et il vous remet son passeport, traduisit-elle. Quand nous nous reverrons, il faudra le lui rendre avec le visa. Sinon, il ne fait rien.

— Et s'il disparaît avec les cinquante mille dollars et le visa ?

Shirley Yip soupira.

— Je pense qu'il faut prendre le risque.

À vrai dire, ils n'avaient guère le choix. Chan Sau Man était sûrement la seule personne à Hong Kong prête à se lancer dans une aventure pareille.

Malko compta dix billets de cent dollars et le Chinois lui remit son passeport.

— Dès que vous serez prêt, avec le visa, l'argent et les informations, dit-il, allez dîner au *Tin-Tin* et prévenez-moi sur mon pager. Je vous y rejoindrai.

La lourde porte de métal claqua derrière eux et ils se retrouvèrent dans la foule de Mong-Kok. Shirley prit la main de Malko.

— Je n'arrive pas à y croire, fit-elle. Ce serait extraordinaire. Je ne croyais pas qu'il accepterait.

— J'espère que ce n'est pas une ruse pour nous prendre cinquante mille dollars, soupira Malko.

— Je suis prête à les donner, offrit spontanément la jeune femme. Si c'est pour sauver Hu Wang et Chai Lin.

Ils s'arrêtèrent dans un restaurant de Temple Street pour prendre

une soupe de serpent et du poulet frit. Le compte à rebours était commencé.

* *

*

Zhou Zekai compulsait comme tous les matins les rapports déposés sur son bureau dès six heures, relatant les événements marquants de la veille, tout ce qui pouvait intéresser.

Il arriva au rapport de filature concernant l'agent de la CIA Malko Linge, et le parcourut. Bien que l'affaire soit en principe réglée, il avait décidé de maintenir une surveillance légère. Il lut plus attentivement, lorsqu'il arriva au passage concernant la rencontre de Malko Linge et de la concubine de Tang Ho, et aussi la promenade de Malko Linge dans Reprise Bay Road.

Il réfléchit quelques instants et la réponse lui sauta aux yeux. Les Américains cherchaient à approcher Tang Ho.

Il sourit intérieurement. Le propriétaire du casino de Macao savait où était son intérêt et il n'y avait donc pas matière à inquiétude. Du coup, il lut à peine le compte rendu de la soirée à Kowloon de l'homme qu'il faisait surveiller.

Quant à Shirley Yip, elle ne perdait rien pour attendre : elle serait une des premières arrêtées et il veillerait à ce qu'elle aille passer plusieurs années en prison. C'était excellent pour son procès futur qu'elle soit la maîtresse d'un agent clandestin de la CIA.

Il ajouta dans la marge du rapport une mention bien calligraphiée : « Il faut des photos de Shirley Yip et de cet homme. Si possible dans une attitude compromettante. »

Ça lui vaudrait bien deux ans de plus.

Il écarta les dossiers et regarda la vue quelques instants. Il avait rendez-vous pour le déjeuner avec un fonctionnaire britannique de l'Immigration Office, qui allait lui donner, moyennant cinq mille livres sterling, les coordonnées de tous les défecteurs ayant fui la Chine et se trouvant encore à Hong Kong, faute d'un visa étranger. Cela valait bien un peu d'argent et un bon déjeuner.

Plus on approchait de la date fatidique du 30 juin, plus les ralliements se faisaient nombreux. Tout le monde dénonçait tout le monde. C'était bien réconfortant. En quelques semaines, Hong Kong serait normalisé en douceur. Le « sacrifice » de Hu Wang et de Chai Lin permettrait un premier coup de filet et ensuite, il n'y aurait plus qu'à fignoler.

* *

Philip Drake avait perdu la paix de l'esprit pour un bon moment. Le récit de Malko l'avait plongé dans un maelstrôm de sentiments contrastés. D'abord, l'incrédulité, ensuite la satisfaction et maintenant, le doute et l'angoisse. Il leva un regard éteint sur son interlocuteur.

— Vous vous rendez compte dans quoi on s'embarque ! Tout cela sous le regard du Guoanbu et des « Cousins »... S'il y a le moindre dérapage, je ne vous fais pas de dessin.

— Vous ne risquez pas grand-chose, objecta Malko. La « solde » de « Iron Balls » sera payée en billets. Donc, intraçable. Sauf si votre bureau est sur écoutes. Si quelqu'un prend des risques, c'est moi. De plus, avec votre statut diplomatique, vous ne risquez qu'une expulsion.

L'Américain alluma une Gauloise blonde pour se donner une contenance.

— Il faudra bien relâcher Tang Ho, si tout se passe bien. Il risque de réagir.

— Je ne pense pas, affirma Malko. Cela le forcerait à avouer son rôle dans le kidnapping de Larry Wu et des deux Chinois. Bien sûr, il ne vous portera pas dans son cœur, mais vous devez quitter Hong Kong de toute façon.

— Si votre opération a lieu, objecta l'Américain, cela va être un tremblement de terre ! Hong Kong ne parlera que de ça. Les British seront fous furieux. Heureusement, les meilleurs de leurs flics sont déjà partis.

— On mettra cela sur le compte des triades.

— Le Guoanbu saura, lui, à quoi s'en tenir...

Malko eut un geste fataliste en déposant le passeport de Chan Sau Man sur le bureau du chef de station de la CIA.

— Ce sont nos adversaires. Notre action est de bonne guerre. À vous de jouer.

Philip Drake regarda le document comme si c'était un crotale.

— Si jamais l'Immigration Office découvre que j'ai fait donner un visa à un gangster chevronné...

— La *Company* a déjà, dans le passé, aidé des gens encore moins recommandables, fit remarquer Malko. On ne fait pas d'actions clandestines avec des enfants de chœur.

— Et si, dès qu'il a son visa, il saute dans le premier avion ?

Malko eut un haussement d'épaules.

— Cela fera un voyou de plus aux États-Unis. Vous croyez que cela va se remarquer...

— Oh non, mais les cinquante mille dollars qu'il emportera, il faudra que je les justifie.

Malko sentait la moutarde qui lui montait au nez...

— Et les cent millions de dollars que la *Company* a gaspillés au Kurdistan pour rien ?

Un ange passa, les ailes croulant sous les billets de cent dollars. Philip Drake empocha le passeport, résigné. Malko lisait en lui comme dans un livre ouvert. L'Américain aurait volontiers laissé faire les choses, du moment qu'il récupérait Larry Wu. Le sort des deux dissidents lui était au fond égal... Et même celui de Shirley Yip. Il ne croyait pas à sa menace de suicide par le feu.

C'était un fonctionnaire à l'abri de l'imagination.

— Il nous reste quatre jours, souligna l'Américain.

Malko était déjà debout. Désormais, tout reposait sur lui. Et sur la pulpeuse Shatin. Il attendit midi pour appeler son portable. Elle répondit presque aussitôt et il se présenta. Ce qui déclencha un long silence.

— Je ne pensais pas que vous appelleriez, dit-elle enfin.

— Pourquoi ?

— Vous ne tenez pas à la vie ?

— Si, mais je suis tombé amoureux de vous.

Au téléphone, c'était plus facile à dire. Encore un silence, puis la Chinoise s'écria avec conviction :

— Vous êtes vraiment fou !

— Déjeunons ensemble, suggéra Malko.

— Non.

— Alors, dînons.

— Non.

— Alors, comment pouvons-nous faire ?

Nouveau silence. Puis la voix de Shatin, moins agressive, plus complice :

— Vous voulez vraiment me voir ? Vous n'avez pas peur ?

— Non.

— Alors, venez demain à quatre heures. C'est une maison au 12, Stanley Gap Road. Juste avant, il y a des tennis. Laissez votre voiture là, et continuez à pied. La grille est fermée, mais le mur n'est pas très haut. Je serai à la piscine.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle coupa la communication.

* *

*

Shatin posa délicatement son portable sur la serviette à côté d'elle et laissa glisser sa main jusqu'en haut de ses cuisses. Nue au soleil, au bord de sa piscine, elle se mit à fantasmer sur le « *gweilo* » aux yeux d'or qui avait tellement envie d'elle et dont elle avait aussi envie. Elle désirait très rarement un homme. La dernière fois, au début de sa

relation avec Tang Ho, c'était un de ses partenaires de cinéma, un spécialiste de kung-fu. Une boule de muscles qui la défonçait comme un marteau-piqueur. Elle avait les mains moites rien que de le voir. Bien sûr, elle ne l'avait vu que durant le tournage du film. Tang Ho avait dû être au courant, parce qu'un jour, on avait retrouvé son ex-amant, un poignard planté dans le ventre. Il ne lui en avait jamais parlé.

Une petite pensée lancinante et désagréable gâchait son futur plaisir. Cette fois, s'il s'en apercevait, Tang Ho risquait de s'en prendre à elle. En tant que quatrième femme, elle n'était pas à l'abri de la répudiation.

* *

*

Malko n'avait pas parlé à Shirley Yip de son rendez-vous du lendemain. Il lui dit simplement qu'il allait se livrer à une nouvelle reconnaissance de terrain. Après la satisfaction du rendez-vous avec Shatin, il commençait à se poser des questions. N'était-ce pas un piège ? Il échafaudait toutes les hypothèses imaginables, même les plus tordues, qui impliquaient Tang Ho et même le Guoanbu.

Pourtant, il avait vraiment eu l'impression que les réactions de la concubine de Tang Ho étaient spontanées, celles d'une femme au cœur libre qui a envie d'une aventure. Hélas, dans son métier, il y avait plus de manip vicieuses que d'histoires d'amour... D'un autre côté, il ne pouvait pas rater ce rendez-vous. C'était une occasion unique de s'informer sur la vie de Tang Ho, condition *sine qua non* de son projet. Mais, en y allant, il risquait de se jeter droit dans un piège. C'était trop beau. Et il n'avait même pas une arme.

Il décida finalement qu'il serait bien à quatre heures au 12, Stanley Gap Road. Quels que soient les risques.

Malko descendait lentement Repulse Bay Road au volant de la Lancia de Shirley Yip. Au loin, il distinguait la mer de Chine sillonnée d'innombrables navires. Il faisait un temps superbe et la circulation était encore très fluide. Les gens quittaient Hong Kong plus tard. Il ralentit légèrement en passant devant l'imposante grille de la résidence de Tang Ho. Il était près du but. Deux cents mètres plus loin, il laissa sur sa droite Chung Hom Kok qui descendait vers le sud et continua tout droit. À partir de ce carrefour, Repulse Bay Road devenait Stanley Gap Road, filant vers l'est à travers des collines presque désertes et escarpées.

Trois kilomètres plus loin, il aperçut les tennis indiqués par Shatin. Une douzaine de courts, un country club et un parking en bordure de la route. Il y gara la Lancia au milieu des autres véhicules avant de repartir discrètement à pied. Dix minutes plus tard, il découvrit sur sa gauche un mur coupé d'un portail blanc, sur lequel était vissée une plaque de cuivre avec le chiffre 12. Il se trouvait devant la demeure de Shatin, la concubine de Tang Ho.

Effectivement, le mur n'était pas élevé. Facile à franchir. Il regarda la route. Personne en vue. En un clin d'œil, il se hissa sur le faîte et sauta à l'intérieur, se recevant sur une pelouse d'un vert irréal. La maison – plate, un seul étage, de style marocain – se trouvait à deux cents mètres, sur un promontoire dominant la mer. Quand même tendu, Malko se mit à progresser sur la pelouse, guettant le moindre bruit. Le soleil tapait assez fort et le silence était absolu. Qu'allait-il découvrir ?

Cette visite à la concubine de Tang Ho était le dernier volet de sa préparation, le plus indispensable. Deux heures plus tôt, il avait récupéré le passeport de Chan Sau Man et cinq mille dollars en billets de cent pour lesquels il avait dû donner un reçu en bonne et due forme. La comptabilité de la CIA était pointilleuse... Avant de recontacter « Iron Balls », il lui fallait les éléments opérationnels que seule, à ce stade, Shatin pouvait lui donner. Tandis qu'il avançait silencieusement vers la maison, il se demanda à nouveau si ce rendez-vous n'était pas trop beau. N'importe quoi pouvait arriver, dans cette maison complètement isolée.

Arrivé devant la façade arrière, il la suivit jusqu'au coin et s'engagea dans un sentier qui tournait autour de la villa, pour déboucher en face d'une superbe piscine qui semblait suspendue dans le ciel.

En effet, derrière elle, la paroi tombait à pic et on avait l'illusion

optique qu'elle se fondait dans la mer lointaine.

Personne en vue. Il jeta un coup d'œil à sa Breitling *Crosswind* : quatre heures pile. Il fit un pas de plus, découvrant alors toute la piscine, et la vit.

Shatin était debout dans la piscine, de l'eau jusqu'aux aisselles, adossée à la mosaïque, les bras en croix, les mains posées sur le rebord de la piscine, la tête rejetée en arrière, les yeux protégés par des lunettes noires, face à la maison. Ses ongles rouges ressortaient sur le gris de la pierre, comme sa bouche soigneusement peinte. La partie supérieure du soutien-gorge de son maillot semblait flotter sur l'eau. Derrière elle, sur la margelle, se trouvaient un peignoir de bain et des serviettes sur lesquelles étaient posés son portable et une cage à oiseaux avec deux mainates. Ceux-ci, peut-être parce qu'ils avaient aperçu Malko, se mirent soudain à pépier comme des fous.

Shatin bougea légèrement la tête et agita le bras d'un geste languissant, lançant d'une voix très mondaine :

— Hello ! Venez me rejoindre, l'eau est délicieuse.

Elle reposa son bras sur la margelle de la piscine, appuyant sa nuque sur la pierre avec délicatesse de façon à ne pas déranger son chignon maintenu par de longues épingles d'or. Visiblement, elle n'avait pas la moindre intention de bouger.

Malko marqua un temps d'arrêt, examinant les lieux. Face à la piscine, se trouvait une terrasse avec des canapés, des balancelles, des tables basses et un bar donnant sur les portes-fenêtres d'un grand living-room.

Apparemment, Shatin était seule.

Il ôta sa veste, puis le reste de ses vêtements, qu'il posa sur une balancelle à l'ombre de la terrasse. Bien entendu, il n'avait pas de maillot et Shatin devait bien s'en douter, ce qui rendait son invitation sans équivoque.

Les mainates s'étaient tus.

Entièrement nu, Malko entra dans la piscine. L'eau était délicieusement tiède, au moins trente degrés. Il se dirigea vers Shatin qui semblait avoir oublié sa présence. En approchant d'elle, Malko sentit un picotement agréable le long de sa colonne. L'eau était assez claire pour qu'il découvre que la jeune Chinoise avait ôté le bas de son maillot. Le triangle noir et lisse de son bas-ventre était parfaitement visible en haut de ses cuisses.

Il continua à avancer vers elle sans qu'elle modifie sa position. Dans le silence absolu, on n'entendait que le léger clapotis de l'eau déplacée par Malko. C'est seulement lorsqu'il fut près de la toucher que Shatin revint à la vie.

— Vous avez trouvé facilement ? demanda-t-elle d'une voix égale.

Comme si leurs peaux ne venaient pas d'entrer en contact.

Malko demeura immobile, laissant la chaleur du corps de la jeune femme imprégner le sien. Leurs ventres étaient soudés l'un à l'autre et elle avait légèrement écarté les jambes, pour qu'il puisse s'incruster à elle. Les bras de Shatin étaient toujours en croix, ce qui lui permettait de se retenir au rebord de la piscine.

Le bassin en avant, elle commença à se frotter lentement à Malko, les traits impassibles, le regard invisible derrière ses lunettes noires.

Malko avait fait le vide dans son esprit, rassuré par l'attitude de Shatin. Elle l'avait bien fait venir pour une récréation sexuelle. D'ailleurs, même si elle ne réagissait pas, elle ne pouvait ignorer le membre dressé contre son ventre, plus éloquent que n'importe quelle déclaration. Seul le léger balancement de ses hanches indiquait son acquiescement. Elle gardait la tête rejetée en arrière, comme pour ne pas avoir à embrasser Malko.

Celui-ci ne vivait plus que par son sexe collé au ventre de la jeune Chinoise. Il avait noué ses mains autour de la taille de Shatin, pour mieux la serrer contre lui. Doucement, il glissa une jambe entre celles de la jeune femme qui s'ouvrit docilement. Au moment où il allait plier les genoux pour l'investir, d'un geste langoureux, Shatin décolla ses pieds du fond de la piscine. Ses jambes remontèrent vers la surface pour se nouer derrière les reins de Malko et son bassin bascula vers l'avant. Dans cette position, son sexe se trouva naturellement en contact avec le membre dressé, prêt à l'envahir. C'est Shatin qui s'empala elle-même en se laissant glisser dans l'eau. Malko sentit une légère résistance, puis son sexe fut avalé d'un seul trait par celui de Shatin. Il acheva de l'embrocher en l'attirant violemment contre lui, les mains plaquées contre ses fesses. La jeune femme poussa un soupir infime et sa lèvre supérieure se retroussa, montrant des dents parfaites. La tête toujours en arrière, les doigts crochés dans le rebord de la piscine, elle ne manifestait rien, à part une respiration un peu accélérée.

Malko aurait pu croire qu'il rêvait s'il n'avait pas senti son sexe fiché à fond dans celui de Shatin. Il se mit à bouger très lentement, de légers coups de reins qui lui permettaient de coulisser dans le fourreau étroit. Cela faisait à peine quelques rides dans l'eau. Shatin se servait de lui. Il se demanda ce qui se passait dans sa tête. Apparemment, elle prenait plaisir à cette étreinte car, peu à peu, il la sentait se dilater. Il allait et venait plus facilement, ce qui donnait plus d'ampleur à ses mouvements. L'eau facilitait considérablement.

Soudain, au souffle haletant qui s'échappait de sa bouche, Malko comprit que Shatin approchait du plaisir. Il donna des coups de reins de plus en plus violents... La Chinoise poussa un cri bref, quelques secondes avant qu'il ne se vide en elle.

Puis ses jambes quittèrent sa taille et descendirent mollement au

fond de la piscine. Lui demeura fiché en elle, encore excité. Quelle étreinte bizarre. Il ne l'avait ni caressée, ni embrassée. Agacé, il lui ôta ses lunettes noires et les posa sur le rebord de la piscine. Apaisé, il fallait à présent penser à l'utile, après avoir profité de l'agréable.

Shatin lui jeta un regard vaguement ironique.

— Vous êtes satisfait ?

Encore une médaille d'or de l'hypocrisie qui s'ignorait.

Elle pouvait encore sentir le sexe de Malko palpiter au fond de son ventre et faisait comme si de rien n'était. Il répliqua du tac au tac :

— Vous ne l'êtes pas ?

Elle eut un sourire condescendant.

— C'était agréable. Vous avez un gros sexe, je vous sentais bien. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, merci, dit Malko.

Il se dégagea enfin, demeurant contre la jeune femme. Elle se retourna, attrapa un paquet de cigarettes et son Zippo en or massif et alluma une cigarette, sans se décoller de lui. Il remarqua qu'elle avait gardé sa montre, sa Breitling *Callistrano* au cadran bleu saphir, et constata que leur histoire d'amour avait duré exactement treize minutes, tout compris.

À Hong Kong on vivait à cent à l'heure.

— Attendez, fit soudain Shatin en le repoussant.

Elle se dégagea, attrapa le slip de son maillot et le remit en place, sonnante ainsi la fin de la récréation. Malko ravala sa fureur. S'il n'avait pas été là pour une raison sérieuse, il l'aurait violée de toutes les façons pour lui apprendre à vivre. Quelle déplaisante petite garce !

— Tang Ho ne vient jamais ici ? demanda-t-il.

Shatin lui jeta un regard vexé.

— Si, bien sûr ! Quand il est à Hong Kong, il vient me voir tous les soirs à six heures.

Banco !

— Et il est à Hong Kong en ce moment ? poursuivit Malko.

— Oui. En ce moment, il va très peu à Macao. Juste pour signer des papiers. Il a beaucoup de gens à voir. Et puis, dans deux semaines, nous allons partir en voyage à Londres. Il veut acheter un appartement là-bas. Ensuite, nous irons à Paris acheter des meubles. On nous a parlé d'un très bon architecte d'intérieur, Claude Dalle. Il m'a envoyé son catalogue. Il a des choses magnifiques.

— Vous connaissez l'Europe ?

— Non. J'ai très envie, il paraît qu'il y a des magasins superbes...

Elle ne pensait qu'à ça.

— Vous êtes plutôt bien lotie à Hong Kong...

Shatin eut une moue charmante.

— Oh ! ici, c'est toujours la même chose. On y va parce qu'on n'a

rien d'autre à faire. C'est la compétition avec les copines. Pour montrer qu'on est bien traitée. Il faut ramener des paquets. Moi, j'achète tous les jours quelque chose. Comme ça, j'ai droit à la carte de VIP chez Chanel, chez Versace, chez Fendi, chez Hermès.

— C'est un peu enfantin...

Elle lui jeta un regard noir.

— Pas du tout, corrigea-t-elle sèchement. Si vous n'êtes pas VIP, cela signifie que vous êtes maltraitée. Que votre mari ne vous donne pas assez d'argent. C'est très grave...

Tout cela était plutôt déprimant. Malko se dit qu'il représentait un petit coin de ciel bleu pour cette pute bien programmée, qui devait éprouver de temps à autre quelques picotements de muqueuse. L'honorable Tang Ho devait s'en servir modérément. Comme si elle avait lu dans ses pensées, Shatin se hâta de préciser :

— Tang Ho est très amoureux de moi. C'est un très bon amant.

Malko se détacha d'elle. Il se sentait un peu ridicule, nu face à la jeune femme en maillot. Aussitôt, Shatin passa un bras amoureux autour de sa taille, se pressant légèrement contre lui.

— Attendez ! Nous avons le temps.

Apparemment, elle n'était pas comblée. Malko ne se déroba pas et revint à la charge.

— Cela ne le gêne pas de toujours se déplacer avec des gorilles ? Même lorsqu'il vient chez vous ?

Shatin ouvrit de grands yeux, sincèrement étonnée.

— Des « gorilles » ? Quels gorilles ?

— Un homme aussi important que lui ne se déplace pas sans protection.

La Chinoise pouffa et lui souffla la fumée de sa cigarette dans la figure.

— Mais il n'a pas besoin de protection ! Tout le monde sait qui il est ! C'est un des hommes les plus importants de Hong Kong. Il a seulement son chauffeur.

— Personne n'a jamais essayé de le voler ?

Elle le foudroya du regard.

— Qui oserait ? Il serait puni sévèrement, et pas par la police. Une fois, un de ses employés qui était devenu fou a braqué un revolver sur lui en menaçant de le tuer s'il ne lui donnait pas la recette du casino *Lisboa*. Tang Ho ne s'est pas affolé. L'arme sur la tempe, il a discuté deux heures avec son agresseur. Il lui a dit qu'il ne lui donnerait rien et qu'il le livrerait à la police. Mais qu'il veillerait sur sa famille pendant qu'il serait en prison. Finalement, l'autre lui a donné son arme. Et Tang Ho a tenu parole.

Elle s'en poulérait les babines de fierté... Malko enregistrerait. Il avait du sang-froid et n'était pas protégé. Il commençait à s'engourdir.

Tout à coup, les mainates se mirent à glapir. Shatin, d'un geste naturel, jeta un coup d'œil à sa Breitling et demanda d'une voix sucrée :

— Vous pourriez aller jusqu'au bar ? Me confectionner un « side car ». Il y a tout ce qu'il faut : du Cointreau, du cognac et du jus de citron. Revenez vite.

Son sourire de salope était une promesse.

Malko retraversa la piscine. Il avait atteint les marches et en sortait lorsque deux silhouettes surgirent du living-room. Bien qu'ils soient à contre-jour, Malko vit qu'il s'agissait de deux jeunes Chinois, le crâne rasé. L'un tenait un couteau, l'autre trois « étoiles » d'acier. Comme celles déjà utilisées contre lui à Kowloon. Ils étaient pieds nus et avançaient sur lui.

Un glapissement le fit se retourner.

Shatin hurlait comme une sirène, en chinois, tout en se hissant hors de la piscine. À plat ventre sur le rebord, elle allongea le bras et saisit quelque chose dans son peignoir. Lorsqu'elle se retourna, elle brandissait un petit pistolet en direction de Malko. Celui-ci sentit ses poils se hérissier. Il s'était bien fait avoir ! Le rendez-vous galant était bien un piège. Il réalisa en un clin d'œil. Shatin s'était offert son petit caprice sexuel et c'est Malko qui allait payer la note. Voilà pourquoi elle n'avait pas voulu qu'il se rhabille !

La scène était parfaite : la jeune femme surprise dans sa piscine avec un homme qui se déshabille pour venir la violer...

— Ne bougez pas ! cria-t-elle en anglais. Je vais appeler la police.

Ça, c'était du bluff ! Elle n'avait sûrement pas l'intention de faire un scandale. Malko s'immobilisa. Les deux Chinois se trouvaient entre ses vêtements et lui. Derrière, il y avait Shatin et son pistolet. Il raidit ses muscles. Un des Chinois brandissait une de ses étoiles. À cette distance, c'était une arme mortelle.

Malko se retourna et plongea. Pas assez vite pourtant. Au moment où il disparaissait sous l'eau, il sentit une violente douleur à l'épaule gauche. Nageant sous la surface, il continua le plus loin possible. Nu, sans armes, il avait peu de chances de s'en tirer. Shatin l'avait doublé. Vivant, il pouvait être un témoin gênant de son « écart ».

Mort, il aurait du mal à raconter ce qui s'était réellement passé. Il laissa un peu d'air s'échapper de ses poumons. Il lui restait encore une trentaine de secondes à vivre. L'eau le protégeait des balles et des deux voyous.

Après, c'était plus aléatoire.

Les poumons prêts à éclater, Malko jaillit de l'eau, tout près du bord. Il avait l'impression d'avoir reçu un violent coup de fouet à l'épaule gauche. Il jeta un coup d'œil rapide autour de lui, entendit des cris, leva les yeux, distingua Shatin debout au bord de la piscine, glapissant, pistolet au point.

Psychologiquement, il avait quelques secondes d'avance. Ensuite, la situation basculerait à son désavantage. Les pieds de la jeune Chinoise se trouvaient à quelques centimètres de son visage. D'un élan puissant, il se projeta en avant malgré la douleur de son épaule, saisit la cheville gauche de Shatin et retomba dans l'eau en l'entraînant avec lui.

Ils coulèrent ensemble au fond de la piscine. Dans son affolement, Shatin lâcha le pistolet. Malko l'aperçut et parvint à le saisir. Puis, donnant un coup de talon sur la mosaïque du fond, il remonta, rattrapant la jeune femme qui avait déjà fait surface. Il la ceintura par derrière, la plaquant contre lui et s'en servant comme d'un bouclier, puis il regarda autour de lui. Les deux Chinois couraient autour de la piscine comme des chiens affolés. Dès qu'elle eut retrouvé son souffle, Shatin se mit à hurler au secours, donnant de violents coups de pied à Malko, se débattant comme une anguille. Il sortit sa main droite hors de l'eau, brandissant le pistolet, et les deux Chinois s'arrêtèrent pile.

— Shatin, dit Malko, dites-leur de s'éloigner, de n'appeler personne et tout se passera bien.

— Lâchez-moi ! glapit-elle. Salaud ! Vous avez voulu me violer !

Il lui enfonça violemment le canon du pistolet sous le menton et elle eut un hoquet.

— Obéissez ! fit-il. Sinon, je vous fais sauter la tête.

Les deux Chinois les observaient, mauvais comme des pitbulls prêts à mordre. Leurs deux têtes étaient trop rapprochées pour qu'ils osent lancer leurs étoiles et le pistolet les décourageait de s'approcher. La douleur de l'épaule gauche de Malko commençait à être insupportable. Il fit quelques pas, entraînant Shatin vers un endroit où ils avaient pied.

La jeune femme avait perdu toute sa superbe. Le chignon défait, le maquillage transformé en coulées noirâtres, elle avait cessé de se débattre, terrifiée par le pistolet. Malko se demandait comment sortir de cette situation.

— Faites ce que je vous dis, répéta-t-il.

Pour toute réponse, elle lui envoya un coup de pied. Alors, il eut une idée. La prenant par la nuque, il lui plongea la tête sous l'eau. Elle

se débattit avec la vigueur d'un chat qu'on essaie de noyer. Et quand Malko la lâcha enfin, elle jaillit hors de l'eau en hurlant :

— Je ne sais pas nager !

La panique totale.

— Faites ce que je vous dis, ordonna Malko, ou je vous traîne au milieu de la piscine et je vous y laisse.

Terrorisée, Shatin se résolut enfin à lancer un ordre aux deux Chinois.

Docilement, ils battirent aussitôt en retraite à l'intérieur de la maison. Sans les quitter des yeux, Malko poussa lentement Shatin hors de la piscine et, la tenant toujours sous la menace du pistolet, gagna l'endroit où se trouvaient ses vêtements. Bien qu'il fasse toujours chaud, Shatin tremblait comme une feuille. Malko pouvait à peine bouger le bras gauche et des élancements horribles lui traversaient toute l'épaule. Il prit une serviette de la main gauche et la lança à Shatin.

— Essuyez-moi.

Elle obéit et quand elle jeta la serviette, celle-ci était rouge de sang. Shatin semblait avoir perdu la parole. Sans lâcher son pistolet, Malko entreprit tant bien que mal de se rhabiller partiellement. Les deux agresseurs, tapis au fond du living-room, demeuraient cois. Il sentait un liquide chaud couler le long de son dos. Du sang.

— Vous allez me faire un pansement, dit-il, mais d'abord, faites sortir ces deux hommes de la maison. Nous nous expliquerons après.

Butée, elle ne bougea pas. Malko aurait pu remettre sa chemise, et quitte à se faire soigner ailleurs, partir en tenant les deux Chinois en respect, grâce au pistolet, un petit Red Star calibre 32. Évidemment, il ignorait s'il pouvait encore tirer, mais eux aussi. Seulement, il devait à tout prix savoir les dessous de cette attaque.

Devant le manque de coopération de Shatin, il dut se résoudre à pénétrer dans le living, arme au poing. Il en fit rapidement le tour, jeta un coup d'œil dans la cuisine et aperçut une porte ouverte donnant sur le devant de la maison. Les deux Chinois s'étaient enfuis, ce qui lui donnait un répit.

Il revint vers Shatin qui semblait transformée en statue de sel et la prit par le bras.

— Menez-moi à la salle de bains.

Cette fois, elle se laissa faire, lui ouvrant la porte d'une salle de bains qui ressemblait à Fort-Knox. Il y avait de l'or partout : la robinetterie, les murs, le bord de la baignoire jacuzzi où on tenait à six. Dans la glace, il put enfin voir l'affreuse blessure causée par l'étoile. La chair était déchiquetée, boursouflée, ouverte jusqu'à l'os, et le sang continuait de s'échapper de la blessure.

— Mettez-moi de l'alcool et un pansement, intima-t-il à Shatin.

De mauvaise grâce, elle prit ce qu'il fallait dans une armoire et s'exécuta. Lorsqu'elle appuya contre la chair à vif le coton imbibé d'alcool, Malko eut du mal à ne pas hurler. Sadiquement, Shatin faisait tourner le coton sur la plaie... Enfin, elle confectionna tant bien que mal un pansement qui permettait à Malko de remettre une chemise. Il déverrouilla la porte et poussa la jeune femme vers la terrasse, où il acheva de se rhabiller. Puis il s'assit dans un siège en osier et lui intima d'en faire autant.

— Vous ne partez pas ? lança-t-elle.

— Pas avant que vous m'ayez expliqué. Vous m'avez donné rendez-vous ici, je ne vous ai pas forcée. Vous aviez envie de faire l'amour...

— Non, ce n'est pas vrai.

Il haussa les épaules, indifférent à ce mensonge puéril.

— C'est vous qui avez dit à ces deux hommes de venir. Pourquoi ? Je serais reparti de toute façon et personne n'en aurait jamais rien su. Alors, pourquoi avoir cherché à me supprimer ? Parce que c'était bien le but de l'opération, n'est-ce pas ?

Silence. La tête baissée, Shatin fixait le marbre du sol.

— Si vous ne me dites pas la vérité, menaça Malko, je reste ici, jusqu'à ce que Tang Ho arrive. Il vient à six heures, non ?

Il vit un éclair de panique passer dans les prunelles noires et Shatin retrouva miraculeusement la parole.

— Non, je vous en prie.

— Alors, dites-moi ce qui s'est passé.

Du bout des lèvres, elle laissa tomber :

— Je lui ai dit que vous m'aviez draguée, la première fois. J'avais peur qu'on ne nous ait vus. Après, il m'a interrogée à nouveau. Il est très jaloux. Quand vous m'avez appelée, je ne lui ai pas dit la vérité. J'ai prétendu que vous m'aviez rencontrée au *Mandarin* et que vous m'aviez suivie jusqu'ici. Que vous m'aviez donné rendez-vous à cinq heures. Que j'avais peur que vous ne veniez jusqu'ici m'importuner. Alors, il m'a dit qu'il enverrait des gens vous donner une bonne leçon.

Quelle éblouissante salope... Elle s'était mitonné un bon petit plan pour s'offrir son caprice tout en demeurant chaste et pure aux yeux de son protecteur. En se donnant une heure de battement. Maintenant, il n'avait plus qu'un souci : que cet incident n'alerte pas Tang Ho et ne lui fasse pas changer ses habitudes. Ravalant sa fureur, il dit d'une voix presque amicale :

— Shatin, j'ai eu beaucoup de plaisir à faire l'amour avec vous. Nous en avons tous les deux envie. Sans cet incident, j'aurais aimé vous revoir. Je vais m'en aller, je ne dirai rien à personne. Tenez-vous-en à votre version : je me suis introduit chez vous sans votre accord et je me suis déshabillé pour venir vous violer dans votre piscine... Heureusement, vos gardes du corps sont arrivés à temps. Ensuite, je

me suis enfui.

Elle baissa la tête, embarrassée.

— Cela vous pose un problème ? demanda-t-il.

— Vous ne direz vraiment rien à personne ?

— Je vous le jure. Et de leur côté ?

— Ce sont des « 49 », ils obéissent. Je verrai Tang Ho tout à l'heure. Je lui expliquerai ce qui s'est passé, je pense qu'il me croira, mais ne cherchez plus jamais à me revoir.

Malko prit le Red Star et ramena la culasse en arrière. La chambre était vide mais le chargeur plein.

— C'est Tang Ho qui vous l'a donné ?

— Non, dit-elle, il est à moi, mais je ne sais pas m'en servir.

Il sentait le sang qui commençait à transpercer le pansement. Il prit l'arme et la glissa dans sa ceinture, adressant un sourire un peu crispé à Shatin.

— Je le garde en souvenir.

Contournant la maison, il descendit vers le portail. Heureusement, il put ouvrir de l'intérieur la porte sur le côté : il ne se sentait pas la force d'escalader le mur. Dix minutes plus tard, il se laissait tomber dans la Lancia. Il était cinq heures et demie. Tang Ho allait débarquer chez Shatin une demi-heure plus tard. La Chinoise était sûrement à mille lieues de se douter que le véritable but de la visite de Malko était d'apprendre cette information.

* *

*

Shirley Yip examinait avec tendresse la blessure de Malko tout juste suturée par un médecin de ses amis qu'elle avait fait venir chez elle. Grâce à une piqûre de calmant, il sentait moins la douleur, mais pouvait à peine bouger le bras. En lui ramenant la voiture, Malko lui avait raconté tout ce qui s'était passé. Shirley Yip n'avait fait aucun commentaire. Elle était seulement allée se préparer une Originale Margarita altérant la recette classique – une part de jus de citron, deux parts de Cointreau, trois parts de tequila *Tres Magueyes* – en forçant sur cette dernière, et l'avait bu d'un trait.

Ensuite, elle avait recommencé à sourire. Malko, subissant le contrecoup de son agression, se sentait bizarre, mais satisfait. Il disposait désormais de tous les éléments pour reprendre contact avec « Iron Balls ». Et, en plus, d'un pistolet, ce qui pouvait éventuellement servir.

— Je voudrais que vous téléphoniez à « Iron Balls », fit-il, il n'y a plus un instant à perdre.

Elle s'exécuta, laissant le message convenu sur le *pager* : ils

dîneraient au *Tin-Tin*. Malko ferma les yeux. On était le 28. Il ne leur restait plus que trois jours ! La main de Shirley Yip courait sur son dos, légère comme un oiseau.

— Reposez-vous, dit-elle. Je vous réveillerai vers huit heures.

* *

*

Le *Tin-Tin* était aussi bruyant qu'une salle de Bourse juste avant la fermeture. Tout le monde parlait fort, les tables étaient rapprochées et les Cantonais semblaient ne pouvoir s'exprimer qu'en hurlant. Malko, l'épaule engourdie et la tête lourde, n'arrivait pas à croire que son plan de folie puisse peut-être se réaliser.

Mais une sourde inquiétude gâchait son espoir. Ils étaient là depuis presque une heure et demie et « Iron Balls » ne s'était pas montré. Dans un attaché-case, Malko avait les cinquante mille dollars, le passeport et les dix mille dollars de frais. Ils avaient épuisé les joies des beignets, du poisson, du canard, des vermicelles, et en étaient à leur troisième théière.

— Il ne viendra pas, pronostiqua Malko.

— Il a peut-être eu un empêchement, plaida Shirley Yip ; nous reviendrons demain. Je laisserai un autre message.

Il paya et ils se retrouvèrent sur le trottoir encombré de Chang Soi Road, en plein Mong-Kok. C'était animé comme en plein jour. Soudain, au coin de Mong-Kok Road, ils aperçurent « Iron Balls », toujours tiré à quatre épingles, qui attendait au bord du trottoir, comme pour traverser. Lorsqu'il fut certain qu'ils l'avaient vu, il s'éloigna à pied sans se presser.

Ils regagnèrent Nathan Road, descendant jusqu'au *Peninsula* où « Iron Balls » s'engouffra par l'entrée latérale, pour s'arrêter devant l'ascenseur desservant les étages et le restaurant situé au vingt-huitième étage. Shirley Yip et Malko le rejoignirent. Bien que le couloir soit vide, il ne leur adressa pas la parole. Lorsque la cabine arriva, ils montèrent tous les trois. Dès que les portes se refermèrent, « Iron Balls » lança une phrase brève à Shirley Yip qui se décomposa.

— Il dit que nous sommes suivis par le Guoanbu !

« Iron Balls » avait appuyé sur le bouton du sixième. Ils le suivirent lorsqu'il gagna l'escalier de secours et ils se retrouvèrent dans une petite rue, derrière le *Peninsula*. Juste à temps pour sauter dans un taxi. Ils regagnèrent enfin Argyle Road et montèrent l'escalier étroit jusqu'à sa planque.

— Demandez-lui s'il pense que cette filature est liée à lui ? demanda aussitôt Malko.

Elle lui posa la question en chinois et il répondit en anglais.

— Non. Ils ne m'ont pas repéré, mais j'en connais beaucoup. Ils la surveillent, fit-il en désignant la jeune femme. Moi, je ne les intéresse pas. Vous avez mon passeport avec le visa ?

Malko ouvrit son attaché-case et lui tendit son passeport qu'il ouvrit et feuilleta, avant de le remettre dans sa poche.

— L'argent ?

— Le voilà, les dix mille dollars pour les frais, plus les cinquante mille.

« Iron Balls » compta rapidement les liasses et les glissa dans une sacoche. Impassible.

— J'ai recruté quelqu'un pour m'aider, annonça-t-il. Demain, j'aurai les armes et la voiture. J'ai aussi trouvé l'endroit pour donner l'hospitalité à Tang Ho. Avez-vous appris ce dont j'ai besoin ?

Malko lui expliqua ce qu'il savait désormais des déplacements de Tang Ho. « Iron Balls » déplia un plan de Hong Kong et nota au crayon rouge le parcours entre le 1, Reprise Bay Road et la maison de Shatin. On n'aurait jamais dit qu'il préparait un kidnapping.

— Quand voulez-vous que j'agisse ? conclut-il, sérieux comme un prof de maths.

— Dans les quarante-huit heures, fit Malko.

« Iron Balls » ne tiqua pas.

— Bien, je vais essayer d'agir demain. Vous apprendrez par les médias si je l'ai fait. Dans ce cas, *après-demain*, mettez les cinquante mille dollars dans un sac de laundry du *Hyatt* et accrochez-le à votre porte entre huit heures et huit heures et quart.

— C'est imprudent ! objecta Malko.

— Non, non, affirma le Chinois, je ne serai pas loin.

Il referma le couvercle de sa mallette avec un claquement sec et leur adressa un sourire sans joie. C'était vraiment un dur.

— Pourquoi ne vous donnerais-je pas l'argent en venant rencontrer Tang Ho ? suggéra Malko.

— Je dois être prudent, fit mystérieusement « Iron Balls », et je ne serai pas seul.

Autrement dit, il ne disait pas à son complice ce qu'il touchait pour ce kidnapping. Comme pour rassurer Malko, il précisa aussitôt :

— Le jour où vous aurez laissé l'argent à votre porte, prenez le Peak Tramway vers huit heures et descendez à la station Kennedy. Je ne serai pas loin et je vous conduirai à Tang Ho.

— Où allez-vous le planquer ?

« Iron Balls » eut un sourire entendu.

— Je préfère ne pas vous le dire maintenant.

Malko commençait à comprendre pourquoi il avait réussi ses hold-up. Ils se glissèrent dans le couloir crasseux et regagnèrent Argyle Road.

— J'espère qu'on le reverra, soupira Malko.

— Moi, j'espère que ça va marcher, répliqua Shirley Yip. C'est notre dernier espoir. L'*Estoril* lève l'ancre le 1^{er} à l'aube. Nous sommes le 28.

Malko essayait de deviner d'où pouvaient surgir les problèmes, mais son cerveau patinait. L'idée que le Guoanbu le surveille ne simplifiait pas les choses. Ils ne soupçonnaient sûrement pas le kidnapping, mais Tang Ho enlevé, ils risquaient de s'intéresser de nouveau à lui.

* *

*

Tandis qu'ils roulaient dans Cross Harbour Tunnel, Malko proposa :

— Allons boire un verre au *JJ'S*.

C'était la discothèque du *Grand Hyatt*.

— Mais votre épaule !

— Ça va.

La piqûre avait complètement endormi la douleur et il avait envie de se changer les idées.

Le *JJ'S* était sombre, bruyant, et sentait l'ail d'une façon abominable à cause de la pizzeria. Plusieurs salles, sur différents niveaux, proposaient une disco, un orchestre de jazz et des bars. Ils trouvèrent un coin tranquille, à côté d'une pute en jupe de cuir noir se faisant lutiner par quatre garçons. Shirley commanda une Original Margarita avec plus de tequila que de Cointreau et Malko une vodka. Il y avait trop de bruit pour parler. Ils allèrent danser. Shirley se pressait contre lui comme si de rien n'était. Malko voyait encore les jambes de Shatin enroulées autour de sa taille et son épaule le brûlait.

Ils ne restèrent pas longtemps. Dehors, Shirley Yip lui adressa un sourire plein de tendresse.

— Il vaut mieux vous reposer ce soir, avec votre épaule.

L'Original Margarita n'avait pas vraiment effacé le récit de Malko. Ils se quittèrent presque froidement. Malko eut du mal à trouver le sommeil. Les dés étaient jetés. Ou « Iron Balls » était un abominable escroc et rien ne se passerait, ce qui condamnait les deux défecteurs et peut-être Shirley Yip. Ou bien, il allait vraiment enlever Tang Ho et les vrais problèmes commenceraient. Finalement, le kidnapping était la partie la plus facile du plan de Malko.

À la seconde où Tang Ho disparaîtrait, il aurait contre lui la police de Hong Kong, la triade 14 K et le Guoanbu, qui ne manquerais pas de s'intéresser à son protégé.

Cela faisait beaucoup de monde... Contre cela, il ne possédait qu'un pistolet ayant pris l'eau. Sans compter les problèmes que

pouvait poser « Iron Balls », qui n'avait sûrement pas usurpé son surnom. Hong Kong risquait bientôt de ne plus mériter son nom chinois de « havre de sérénité ».

* *

*

Trois jours !

Malko n'arrivait pas à effacer ce chiffre de son cerveau. Il lui restait soixante-douze heures pour mener à bien son impossible pari. Ensuite, quoi qu'il arrive, cela ne servirait plus à rien : *l'Estoril* aurait levé l'ancre.

Le matin, il avait rendu compte à Philip Drake du rendez-vous de la veille au soir avec « Iron Balls ». Si les dieux étaient avec eux, Tang Ho serait enlevé avant que le soleil ne se couche. Le chef de station de la CIA n'avait fait aucun commentaire, donnant simplement rendez-vous à Malko dans son bureau, en fin de journée. Si quelque chose se passait, cela ne pouvait être qu'à partir de six heures, lorsque Tang Ho allait rendre visite à Shatin.

Pour tuer le temps, Malko avait flâné dans les immenses centres commerciaux de Central et découvert par hasard une nouvelle boutique de décoration où il avait passé un bon moment à admirer des canapés recouverts de tissu Versace où on avait très envie de se vautrer avec une créature. Dernière création de Claude Dalle. Un petit fantôme, cela aidait à conjurer l'angoisse.

Ce qu'il y avait de plus inouï, c'est que *toutes* les boutiques étaient pleines. Comme si les habitants de Hong Kong n'avaient qu'une occupation : le shopping. Ici, le mot « crise » était inconnu.

L'heure tournant, il gagna une station de taxis et se fit conduire à Garden Road. Il n'y avait plus de queue devant le consulat US fermé et il se fit introduire auprès du chef de station de la CIA. Il trouva Philip Drake, les pieds sur son bureau, en train de tirer sur une Gauloise blonde. L'Américain lui adressa un sourire un peu crispé.

— J'ai l'impression qu'on pense à la même chose...

— Il n'y a plus qu'à prier, dit Malko.

Il s'installa et prit de la lecture, arrivant difficilement à se concentrer. Il était six heures moins le quart.

* *

*

Malko avait épuisé toutes les ressources en magazines du bureau de Philip Drake lorsque la ligne directe de l'Américain sonna. Les deux hommes sursautèrent. À cette heure-là, normalement, le chef de

station de la CIA ne se trouvait plus dans son bureau. Une seule personne pouvait penser le contraire : Shirley Yip.

Tétanisé, l'Américain regardait l'appareil sans décrocher. Comme s'il avait pu arrêter le cours du destin en ne répondant pas.

Malko consulta machinalement le cadran de sa Breitling *Crosswind*. Sept heures moins dix.

Philip Drake prit enfin l'appareil et dit : « Allô ! »

En même temps qu'il décrochait, Philip Drake mit le haut-parleur.

— Bonjour, fit la voix douce de Shirley Yip, je voulais vous dire de regarder la télé tout à l'heure, sur le *Channel 2* ; j'ai enregistré une émission qui va sûrement vous intéresser.

— Je n'y manquerai pas, affirma l'Américain avant de raccrocher.

Il échangea un long regard avec Malko, alluma d'un geste automatique une Gauloise blonde et dit d'une voix altérée :

— *God help us !* C'est fait, elle a dû l'entendre à la radio. Ça va être aux infos de sept heures.

Il appuya sur la télécommande de la télé et l'écran s'alluma. Il était moins cinq et ils durent regarder défiler les spots publicitaires, l'estomac noué.

À sept heures pile, les deux présentateurs – un homme, une femme – apparurent avec en surimpression une Rolls-Royce immobilisée, portières ouvertes, sur le bas-côté d'une route.

— Aujourd'hui, peu avant dix-huit heures, annonça le présentateur, le *tycoon* Tang Ho, concessionnaire entre autres des jeux de Macao, a été kidnappé au début de Stanley Gap Road alors qu'il venait de quitter son domicile. C'est la première fois qu'un fait semblable se produit à Hong Kong.

Malko et Philip Drake écoutèrent attentivement les circonstances du kidnapping. La Rolls-Royce de Tang Ho, conduite par son chauffeur, un certain Wang II, avait dû stopper sur cette route peu fréquentée, une grosse Honda Accord lui ayant fait une queue de poisson. Deux hommes cagoulés étaient sortis de la Honda, arme au poing. Le chauffeur de Tang Ho, seulement armé d'un bâton, avait été facilement désarmé. Comme il résistait, il avait été assommé d'un coup de crosse. Ensuite, les deux agresseurs avaient forcé Tang Ho à monter dans le coffre de la Honda et démarré aussitôt en direction de Hong Kong. L'agression avait duré moins de deux minutes...

Revenu à lui, le chauffeur était allé demander du secours à un club de tennis voisin qui avait alerté la police. On ne possédait aucun élément sur les kidnappeurs, si ce n'est que l'un d'eux était de très haute taille.

La caméra s'attarda sur la plaque de la Rolls : 88, nombre supposé porter chance selon l'astrologie chinoise. Puis, ce fut l'interview du chauffeur, un énorme pansement sur la tête. Enfin, un *assistant police commissioner* britannique, l'air guindé, affirma que les coupables seraient rapidement retrouvés et châtiés. Ils encouraient au minimum vingt ans de prison.

Ensuite, il y eut une série de petits reportages sur des barrages de police, des motards fouillant les véhicules à la sortie du Cross Harbour Tunnel, les déclarations de l'homme qui avait appelé la police. Et on enchaîna sur un portrait de Tang Ho, avec une interview de sa femme numéro un, résidant à Macao, une Chinoise mafflue boudinée dans une robe de soie bleue, qui bredouillait en se tamponnant les yeux avec un mouchoir.

Philip Drake coupa le son, laissant l'image. Pratiquement tout le journal était consacré à l'événement.

— *For Christ's sake*, ils ont réussi ! dit-il. Qui est ce grand type ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Je n'ai jamais vu que « Iron Balls ».

— S'ils ne se font pas prendre dans les trois heures, ils sont bons, remarqua l'Américain, mais il y a un problème. « Iron Balls » ne va évidemment pas réclamer de rançon, donc le Guoanbu et la police de Hong Kong risquent de deviner très vite qu'il y a anguille sous roche. Et de chercher de notre côté.

— Le Guoanbu me surveille déjà, commenta Malko. Il faudra redoubler d'attention.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— J'ai un contact demain avec « Iron Balls ». Je lui laisse déjà le reste de l'argent demain matin et nous avons rendez-vous le soir pour aller voir Tang Ho.

À l'expression de Philip Drake, Malko vit immédiatement que cette rencontre déplaisait souverainement au chef de station de la CIA. À lui aussi d'ailleurs ; il était plutôt gênant de se retrouver face à un homme qu'on a fait kidnapper. Même pour un motif « honorable ».

— Vous voyez un autre moyen ? demanda-t-il. Même si je soustrais avec « Iron Balls » les négociations, à la seconde où on réclame les trois fugitifs, Tang Ho sait que nous sommes derrière l'opération. Maintenant que le vin est tiré, il faut le boire.

Visiblement perturbé, l'Américain alluma sa énième Gauloise blonde de la journée.

— Vous avez bien réfléchi à tout cela avant de vous lancer dans cette opération ? lâcha-t-il.

— Évidemment ; il faut agir très vite. Demain soir, je n'irai pas seul. C'est Shirley Yip qui va mener les discussions, ce qui nous dédouane en partie...

— Vous êtes optimiste, ricana Philip Drake.

— Je pense qu'elle sera brutale, continua Malko, sans relever. La vie de Tang Ho contre celle des trois fugitifs.

— Et s'il tient tête ? C'est un dur.

Malko demeura silencieux quelques instants. Il avait envisagé cette hypothèse sans trouver de vraie solution. C'était un mortel poker-

menteur. Il leur resterait tout juste quarante-huit heures pour faire céder le vieux *tycoon*. Heureusement, Tang Ho ignorait ce *dead-line*. Tout reposait sur la peur que Shirley Yip était capable de lui inspirer. Sous ses dehors d'une grande douceur, il la savait capable d'une violence extrême, lorsque ses convictions étaient en jeu. Et Dieu sait si elles l'étaient.

— J'espère que vous ne nous avez pas fourrés dans une galère sans issue ! soupira le chef de station de la CIA. En tout cas, si Tang Ho refuse le deal, il y a une solution inévitable : vous lui collez une balle dans la tête, et ensuite, Shirley Yip et vous prenez le premier avion pour n'importe où. En conseillant à « Iron Balls » d'en faire autant. Je préfère ne pas imaginer qu'il se fasse prendre et qu'on trouve son beau visa tout neuf délivré sur ma recommandation. Parce que là, je peux faire une croix sur ma retraite...

Il se tut brutalement et appuya frénétiquement sur la commande du son. À l'écran, le présentateur interviewait un policier qui lui désignait une lettre.

— ... à vingt minutes, la famille de M. Tang Ho a reçu une demande de rançon des ravisseurs. Ils exigent une rançon de vingt millions de dollars Hong Kong, qui doit être remise dans un délai de quarante-huit heures dans des conditions qui restent à préciser. Sinon, M. Tang Ho sera exécuté.

Philip Drake coupa à nouveau le son. Il avait blêmi.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il d'une voix sifflante.

Malko s'efforça de demeurer calme.

— Ou bien « Iran Balls » a compris qu'il fallait « habiller » ce faux kidnapping, répondit-il. Ou bien, il s'est mis à son compte.

— *My God !* fit l'Américain d'une voix étranglée.

* *

*

Malko n'avait guère dormi plus de deux heures, tenaillé par l'angoisse. Dès sept heures, il avait entassé dans un des sacs de *laundry* du *Hyatt* les liasses de billets de cent dollars remises la veille au soir par Philip Drake, avec un téléphone portable dont l'abonnement était établi à un nom « neutre ». Les deux hommes pouvaient ainsi communiquer facilement.

Au départ, Malko n'avait pas pensé intervenir lors de la remise de cette somme. « Iron Balls » allait, très vraisemblablement, envoyer son complice la récupérer. Brutalement, l'annonce de la demande de rançon changeait tout. Si le Chinois avait décidé de se mettre à son compte, Malko n'avait plus aucune prise sur lui, ne sachant même pas où Tang Ho était détenu. Il était donc urgent de suivre l'homme venu

chercher l'argent.

La veille, après avoir quitté Philip Drake, il avait retrouvé Shirley Yip afin d'échafauder un plan de bataille.

Après avoir serré le cordon du sac plein de billets, il sortit de sa chambre, accrocha le sac à la poignée de la porte et s'éloigna dans le couloir.

Trois minutes plus tard, il sortait du *Hyatt*, gagnait un taxi arrêté en face, sur la rampe menant à Convention Avenue. Shirley Yip, installée à l'arrière, l'accueillit d'un sourire un peu crispé. Le chauffeur était un de ses militants des Droits de l'Homme réquisitionné pour l'occasion. Un second se trouvait à l'intérieur de l'hôtel. Habillé en businessman, il faisait semblant d'attendre l'ascenseur et devait repérer celui qui récupérerait le sac aux cinquante mille dollars et le suivre. Le *Hyatt* ne comportant qu'une sortie, celle que Shirley Yip et Malko surveillaient, cela devait fonctionner.

Grâce au rétroviseur convenablement orienté, Shirley Yip surveillait la porte tournante du *Hyatt* et la queue pour les taxis. Un silence de mort régnait dans la voiture. Il fut brisé, à 8 h 09 exactement, par Shirley Yip qui lança à voix basse, comme si on pouvait l'entendre à l'extérieur :

— Le voilà ! Il est venu lui-même ! Shan est derrière lui.

En se tordant le cou, Malko réussit à apercevoir « Iron Balls », un gros attaché-case à la main renfermant sûrement le contenu du sac laundry. Vêtu comme les autres businessmen faisant la queue pour un taxi, parfaitement calme, il lisait le *South China Morning Post* dont la une était en grande partie occupée par l'affaire du kidnapping de Tang Ho.

— On va pouvoir le suivre facilement, remarqua Malko.

La rampe était en sens unique, vers Convention Avenue, elle aussi en sens unique vers l'ouest. Ensuite, les véhicules pouvaient continuer vers Central ou revenir vers l'est, par Harbour Road.

Sept ou huit minutes s'écoulèrent. C'était l'heure de pointe. Enfin, « Iron Balls » prit place dans un taxi rouge qui passa devant celui où se trouvaient Shirley Yip et Malko. Leur chauffeur démarra à son tour. La filature était facile, il n'y avait pratiquement que des taxis rouges, tous semblables.

Celui occupé par « Iron Balls » reprit Harbour Road, puis contournant le stade de Wan Chai, s'engagea dans un échangeur d'où il fila vers le sud sur le grand boulevard menant à Happy Valley et au sud de l'île. Il longea l'hippodrome de Happy Valley, empruntant ensuite, au sud, une grande avenue traversant un quartier populaire, Sing Woo Road. Le véhicule stoppa brutalement à l'intersection de Blue Pool Road et celui occupé par Shirley Yip et Malko fut obligé de le dépasser, sous peine de se faire repérer.

Shirley Yip lança un ordre à son chauffeur qui stoppa cent mètres plus loin et bondit hors du véhicule pour suivre « Iron Balls » qui continuait à pied. Il revint un quart d'heure plus tard et griffonna quelques caractères sur un papier qu'il donna à Shirley Yip.

— Il est entré dans un immeuble, au 5, Shing Ping Road, expliqua-t-elle. Allons-y en taxi, dans ce quartier, il n'y a pas beaucoup d'étrangers.

Leur taxi fit demi-tour et remonta à petite allure Sing Woo Road, s'arrêtant après l'intersection de Shing Ping Road. Sans sortir du véhicule, Malko examina les lieux. Shing Ping Road était une rue étroite en forte déclivité, bordée de petits garages qui semblaient avoir leurs ateliers sur le trottoir ! Des mécaniciens s'affairaient sur des voitures, capots levés. Le n° 5 était un vieil immeuble d'une vingtaine d'étages avec un garage au rez-de-chaussée. Au coin, se trouvait un petit restaurant, *Triple Lantern*, juste en face d'un *Post Office*. Du linge pendait aux fenêtres, c'était plein de petites boutiques de marchands de pneus. Le n° 5 devait comporter une cinquantaine d'appartements. Comment retrouver « Iron Balls » ? Ça étonnait Malko qu'il ait choisi une planque dans un quartier aussi peuplé pour détenir Tang Ho. Malko aurait plutôt pensé à une maison. Sauf à observer une surveillance permanente, il ne voyait pas comment retrouver le Chinois.

— Il ne faut pas rester trop longtemps, dit Shirley Yip.

— OK, allons-y, dit Malko.

Il n'allait pas vivre jusqu'au rendez-vous du soir, sur le Peak Tramway. Jusque-là, il pouvait encore envisager l'hypothèse optimiste. Tandis que le taxi les ramenait vers le centre, il se dit qu'il était vraiment dans la dernière ligne droite. Qui pouvait se terminer par un gouffre.

* *

*

Un groupe de touristes japonais se pressaient à l'entrée du Peak Tramway, le funiculaire reliant Garden Road, dans les Mid-Levels, au sommet de Victoria Peak. Malko prit les billets pour lui et Shirley Yip et ils s'installèrent à l'arrière du vieux funiculaire. Ce dernier desservait trois arrêts avant le terminal, où personne ne descendait jamais, le plus clair de la clientèle étant des touristes.

Toute la journée, Malko avait tourné et retourné dans sa tête les différentes éventualités, en comptant les heures. Maintenant, il allait savoir. Le funiculaire, bondé, se mit en route silencieusement, s'élevant au-dessus de la ville. Quelques minutes plus tard, un haut-parleur annonça :

— *Next stop : Kennedy Road.*

Le funiculaire s'arrêta. Malko fit coulisser sa porte et sauta sur le quai avec Shirley Yip. Presque aussitôt, le Peak Tramway repartit, enjambant Kennedy Road sur un pont métallique. Malko regarda autour de lui. Personne. Au-dessous, les voitures passaient à toute vitesse sur Kennedy Road. Ils attendirent, chaque minute augmentant leur angoisse. Ils firent la navette entre Kennedy Road et le quai jusqu'à 20 h 45, et ils durent se rendre à l'évidence : « Iron Balls » ne viendrait pas.

L'hypothèse pessimiste de Malko se vérifiait. Le voyou chinois, après s'être fait largement financer par la CIA, s'était mis à son compte. La demande de rançon était une *vraie* demande de rançon. Et si tout se passait bien pour « Iron Balls », Malko ne le reverrait jamais. Pas plus que Tang Ho. Sa manip se terminait en déroute aux conséquences encore incalculables.

Il ne lui restait qu'une arme, fragile. L'adresse de Shing Ping Road.

Encore sous le coup, Malko prit le portable confié par Philip Drake et appela l'Américain.

— On pourrait dîner ensemble, suggéra-t-il.

L'Américain marqua un temps d'arrêt. Cet appel voulait dire « alerte rouge ». Malko aurait dû se trouver avec Tang Ho.

— Retrouvons-nous au *Grissini*, proposa Philip Drake. Dans une demi-heure.

— Je vais rentrer chez moi, dit Shirley Yip.

Complètement sonnée, elle semblait transformée en zombie.

* *

*

— Il n'est pas venu ?

— Non.

Philip Drake piqua du nez dans son double Defender Cinq Ans et le but d'un trait.

— C'est ce que je craignais le plus, avoua-t-il en reposant le verre vide.

Ils avaient eu du mal à trouver une place au *Grissini*, le restaurant italien du *Grand Hyatt*. C'était bourré. Une clientèle élégante, bruyante, certainement aux antipodes de leurs soucis.

— De votre côté, vous n'avez rien appris ? demanda Malko.

— On a retrouvé la Honda qui a servi à l'enlèvement. Une Accord volée la veille à un médecin de Kowloon. La police n'a rien, mais persiste à prétendre qu'elle va retrouver Tang Ho très vite. Les « Cousins » ricanent discrètement en couinant que ce n'est qu'un début, que Hong Kong va devenir un coupe-gorge après leur départ.

— Bref, conclut Malko, on croit à un vrai kidnapping.

— Pour le moment, souligna Philip Drake. On ignore ce que savent les triades et surtout, la 14 K. Mais Dieu sait ce qui peut arriver... Vous êtes baisé. Il faut « démonter ». Vite. Vous quittez Hong Kong, Shirley Yip aussi. Elle a de la famille à Singapour. Pour vous, il y a un vol Air France pour Paris à 22 h 45. Vous pouvez encore l'attraper. Il faut être parti avant la suite de l'histoire.

— Laquelle ?

— « Iron Balls » va essayer de récupérer la rançon. D'habitude, c'est à ce stade que tous les kidnappeurs se font prendre. Je préfère que vous soyez loin. D'autant que pris ou pas, « Iron Balls » risque de liquider Tang Ho, par prudence.

Philip Drake appela le garçon et commanda un nouveau Defender. Il en avait vraiment besoin. Il avait l'impression désagréable que la salle entière avait les yeux fixés sur lui.

— Apportez-moi une coupe de Taittinger, en même temps, demanda Malko.

Il n'arrivait pas à se résoudre à abandonner la partie, bien que ce soit de la folie de s'entêter. Ils s'attaquèrent en silence à leur prosciutto. Quand il l'eut terminé, Malko releva la tête.

— Nous sommes le 30. De toute façon, si demain soir je n'ai pas récupéré nos amis, c'est fichu. Donnez-moi vingt-quatre heures. J'ai encore deux atouts. L'adresse où « Iron Balls » s'est rendu ce matin avec l'argent et le numéro de son *pager*. Si je n'ai rien demain, je pars. Il y a des vols Air France tous les soirs.

Philip Drake attendit que le garçon soit reparti et prit le temps de boire une gorgée de Defender avant de répondre. Visiblement, la proposition de Malko lui déplaisait.

— Vous réalisez que nous sommes assis sur un volcan ? lança-t-il à voix basse. Si « Iron Balls » se fait piquer et vous balance, je ne peux rien pour vous.

— Je réalise, confirma Malko. Mais l'enjeu en vaut la chandelle. Vous ne pensez plus aux deux défecteurs, à Larry Wu et à Shirley Yip ? Je sais qu'elle tiendra sa promesse, pour sauver ses deux amis. Elle est peut-être excessive, folle, exaltée, tout ce que vous voudrez, mais vous n'y pouvez rien. Et c'est moi qui prends les risques.

— OK, OK, conclut d'un ton embarrassé Philip Drake. Moi aussi, je voudrais sauver ces gens. Larry Wu le sera de toute façon. Mais comment pouvez-vous, à ce stade, croire encore à vos chances de réussite ?

Malko vida d'un trait sa coupe de Taittinger dont les bulles le picotaient agréablement, lui remontant un peu le moral.

— Parce que ma devise est celle de Richard Cœur de Lion. *Never give up.*(31)

Un vent glacial balayait Convention Avenue. Malko gagna d'un pas rapide le Wan Chai Ferry Pier, où un star ferry s'apprêtait à partir pour Kowloon. Une douzaine de personnes étaient déjà à bord. Il prit place sur une des banquettes de bois, près de la coupée. Puis, au deuxième coup de sirène, au moment où on allait retirer la passerelle, il sauta sur le quai, sous le regard étonné des autres passagers, et se réfugia dans l'ombre d'un pilier jusqu'au départ du ferry. Il s'éloigna ensuite à pied vers l'entrée du Central Plaza où il y avait toujours des taxis. Cette fois, il était sûr de ne pas avoir été suivi par le Guoanbu. Le Red Star pesait à sa ceinture. Avant de quitter le *Hyatt*, il l'avait démonté, nettoyé et remonté, essuyant chaque cartouche avec soin. Normalement, il devait fonctionner. Il se fit d'abord conduire à l'hôtel *Excelsior*, puis reprit un autre taxi jusqu'à l'intersection de Blue Pool Road et de Sing Woo Road. Il était près de minuit et toutes les boutiques étaient fermées. Il remonta à pied sans voir personne jusqu'au coin de Shing Ping et examina les lieux. Seul le snack *Triple Lantern* était encore ouvert. Tous les garages étaient fermés, les véhicules en réparation abandonnés sur le trottoir. Il allait utiliser son portable lorsqu'il aperçut une cabine téléphonique, à côté du *Post Office*. C'était encore plus sûr. Après avoir glissé une pièce de un dollar dans la fente, il composa le numéro du *pager* de Chan Sau Man dit « Iron Balls ».

Lorsqu'il eut l'opératrice de la messagerie en ligne, il lui laissa un message très simple, avec son nom.

— Rappelez-moi au numéro de Shing Ping Road.

Après avoir raccroché, il regagna l'entrée du *Post Office* plongé dans l'ombre, d'où il pouvait surveiller la cabine. Il chercha, comme un joueur d'échecs, à prévoir le coup suivant.

D'abord, ce qui était certain : « Iron Balls » allait recevoir son message et il comprendrait immédiatement que Malko l'avait suivi. Deux possibilités alors. Le 5, Shing Ping Road n'était pas sa planque, dans ce cas, il ne réagirait pas. Dans le cas contraire, il ne pouvait prendre le risque de faire le mort, et rappellerait Malko. Même si c'était pour le mener en bateau.

Or, il n'avait pas de portable et n'utiliserait sûrement pas le téléphone de l'endroit où il se trouvait. Normalement, il devait donc venir téléphoner de cette cabine...

Sans réponse de « Iron Balls », Malko n'avait plus qu'à suivre le conseil pressant de Philip Drake. Le cadran lumineux de sa Breitling *Crosswind* indiquait minuit dix. Si, à deux heures, rien ne s'était passé, il retournerait au *Hyatt*.

Une silhouette apparut au milieu de Shing Ping Road. Quelqu'un venait de sortir d'un immeuble. Malko sentit son poulx grimper comme une fusée. Il était minuit trente. La silhouette devint un homme de haute taille. Ce dernier marqua un temps d'arrêt à l'intersection avec Sing Woo Road, puis traversa, venant droit sur le *Post Office*. Ce faisant, il passa dans la lumière d'un lampadaire et Malko le vit mieux.

L'inconnu mesurait plus de un mètre quatre-vingt-cinq et ressemblait à un Indien avec son fort nez busqué et ses longs cheveux noirs réunis en catogan. Son torse puissant était moulé dans un T-shirt sombre à l'effigie de Che Guevara.

Comme le poster du local où « Iron Balls » les avait reçus, dans Argyle Road !

Et le chauffeur de Tang Ho avait parlé d'un homme de très grande taille, chose rare en Chine.

Le poulx de Malko grimpa encore : il avait probablement devant lui le complice de « Iron Balls ». Celui-ci s'approcha de la cabine, mit une pièce et composa un numéro, sans voir Malko, dissimulé dans l'ombre. Il ne resta que quelques instants, ce qui correspondait à un appel dans la boîte vocale de Malko, au *Grand Hyatt*. Il fit ensuite demi-tour, alluma une cigarette et repartit, traversant Sing Woo Road pour remonter Shing Ping Road. Malko le laissa prendre quelques mètres d'avance et le suivit. Il lui fallait prendre rapidement une décision. Ou il le laissait rentrer et retournait à l'hôtel prendre connaissance du message, où il le prenait par surprise.

Tout à coup, le grand Chinois se retourna et il vit Malko. Même s'il ne distinguait pas ses traits dans la pénombre, il réalisa que c'était un « *gweilo* ».

Malko le vit porter la main à sa ceinture. Il était sûrement armé. Il n'avait plus le choix.

Malko, du même geste, arracha de sa ceinture le Red Star confisqué à Shatin et fit un bond en direction du grand Chinois. Ce dernier n'avait pas encore tiré son arme que Malko appuyait déjà le canon de son pistolet contre sa gorge.

— *Don't move !* intima-t-il à voix basse.

Prestement, il tâta le T-shirt du Chinois et sentit aussitôt la forme de la crosse d'un pistolet dont il s'empara. Un colt 11.43. Le complice de « Iron Balls » semblait paralysé par la surprise. Malko eut une brusque inspiration. Il le fit pivoter et le poussa de son pistolet dans les reins vers l'immeuble suivant.

— *We go and see « Iron Balls » !*

Encore un coup de bluff. Si le Chinois lui tenait tête, il ignorait sur quel bouton de l'interphone il fallait appuyer. Mais le grand Chinois semblait foudroyé debout. Il marmonna quelques mots incompréhensibles puis, docilement, se dirigea vers l'entrée du 5, Shing Ping Road.

Malko le vit appuyer sur un des boutons du bas, entendit une interjection en chinois à laquelle le complice de « Iron Balls » répondit d'un seul mot. Le pêne de la porte claqua et ils pénétrèrent dans un couloir baigné d'une lumière jaunâtre, encombré par un lit de camp où un homme dormait à poings fermés. Probablement le veilleur de nuit. Au lieu de se diriger vers l'ascenseur, le grand Chinois se dirigea, toujours menacé par Malko, vers une porte située plus loin et l'ouvrit, découvrant un escalier sombre et étroit. Ils descendirent en silence et débouchèrent dans un couloir aux murs couverts de salpêtre éclairé par une seule ampoule jaunâtre.

Au bout, se trouvait une porte entrouverte. Afin d'éviter toute mauvaise surprise, Malko donna une violente bourrade au Chinois, le projetant en avant. La porte s'ouvrit en grand sous le poids de son corps et, déséquilibré, il plongea à travers la pièce, ne s'arrêtant qu'au mur d'en face. Malko surgit derrière lui, son Red Star au poing. Il se trouva nez à nez avec « Iron Balls ». Le Chinois était assis à une table, en train de lire un journal déplié. Sa main plongea avec la vitesse d'un cobra vers son pistolet posé devant lui. Juste au moment où, d'un coup de pied, Malko renversait la table. Le pistolet tomba à terre.

— Restez assis ! lança-t-il à « Iron Balls ».

Celui-ci méritait bien son surnom. Sans ciller, il posa les mains bien à plat sur ses genoux. Son complice se retourna, penaud. Malko photographia les lieux d'un rapide coup d'œil. C'était un sous-sol rectangulaire, quatre mètres sur huit environ, éclairé par une lampe

de néon blafard. À part la chaise et la table, il y avait deux lits de camp, des crochets au mur pour suspendre des vêtements, un lavabo. Des barreaux de fer étaient scellés dans le mur, permettant d'atteindre une trappe dans le plafond. D'après la topographie de l'immeuble, elle devait aboutir dans le garage situé au rez-de-chaussée. Le fond de la pièce, à droite de la porte, était plongé dans l'ombre et séparé du reste du local par un mur de brique à mi-hauteur. Pas de Tang Ho... Malko sentit que la situation pouvait rapidement lui échapper. Le complice de « Iron Balls » était un colosse difficile à neutraliser dans cet espace restreint, sauf en le tuant.

— Dites à votre ami de s'agenouiller face au mur, les mains sur la tête, ordonna-t-il. Sinon, je lui tire une balle dans le genou.

« Iron Balls » s'exécuta aussitôt, d'une voix calme. Le grand Chinois se hâta d'obéir, visiblement soulagé de ne pas participer à la suite des événements. Malko ramassa le Black Star de « Iron Balls » et le mit dans sa poche.

Ça allait mieux. Avec un cynisme total, « Iron Balls » tourna la tête vers lui.

— J'avais dit à Kwok de vous appeler. Je ne pensais pas que vous arriveriez si vite. Pourquoi me menacez-vous ?

Malko ravala sa fureur.

— Vous n'étiez pas au rendez-vous de Kennedy Road ! Et vous ne m'auriez jamais appelé si je ne l'avais pas fait. Heureusement que je me suis méfié ce matin et que je vous ai suivi. Sinon, je ne vous aurais jamais revu. Vous auriez disparu avec la rançon que vous avez réclamée.

— J'ai pensé que c'était une bonne idée, fit placidement « Iron Balls ». Sinon, la police n'aurait pas cru à un vrai kidnapping.

— Où est Tang Ho ?

— Mais ici !

Il tendait la main vers le mur en brique. Sans le quitter des yeux, Malko s'en approcha mais ne vit rien de l'autre côté qu'une masse sombre.

— Je ne vois rien, dit Malko.

— Kwok va le sortir, proposa « Iron Balls » d'un ton onctueux.

— Attendez ! Allez vous mettre à sa place.

« Iron Balls » obéit et lança un ordre à son complice.

Kwok se releva aussitôt et gagna le mur de brique. Otant une sorte de bâche noire, il se pencha et prit dans ses bras ce qui semblait être un enfant ! Malko réalisa soudain qu'il s'agissait de Tang Ho ! Ce dernier semblait avoir encore rapetissé. Un long bandeau marron scotchait sa bouche. Il avait les mains liées derrière le dos et les chevilles entravées. Ses vêtements et son visage étaient maculés d'une suie noirâtre qui lui donnait l'air d'un ramoneur. Son visage, tuméfié

de coups, était déformé, l'œil gauche presque fermé, l'orbite noirâtre. Seul l'œil droit, noir et humide comme celui d'un rat, brillait comme un phare, éclairé de l'intérieur par la haine.

Avec précaution, Kwok le posa sur un tabouret, à côté de la table renversée. Malko réalisa soudain ce qui avait changé. Tang Ho ne risquait plus de dormir sur ses deux oreilles ! À la place de la droite, il y avait un pansement sale, imbibé de sang et de poussière noire. On lui avait tranché l'oreille droite.

Malko se tourna, le canon de son pistolet braqué sur « Iron Balls ».

— Pourquoi l'avez-vous mutilé ? demanda Malko d'une voix glacée de dégoût.

Pour la première fois, « Iron Balls » manifesta quelque trouble.

— C'est la coutume, bredouilla-t-il. Quand on demande une rançon. Sinon, on ne vous prend pas au sérieux.

Malko était au bord de l'explosion. Sa belle manip virait à l'horreur. Si Philip Drake avait été là, il se serait trouvé mal.

— Je l'ai envoyée à la famille, continua placidement « Iron Balls ».

Abominable ! Le dos appuyé à la porte, Malko avait envie de vider le chargeur du Red Star sur les deux monstres en face de lui.

— Vous espérez vraiment toucher la rançon ? explosa-t-il. Avec la police, le Guoanbu, la 14 K à vos trousses ?

— Je dois la toucher demain, dit modestement « Iron Balls ». Tout est arrangé. Un bateau apportera l'argent dans les eaux territoriales chinoises. J'ai payé l'équipage d'un patrouilleur de la Marine populaire. Tout se passera bien. J'ai prévu de vous en donner la moitié...

Malko eut un haut-le-cœur. Ça n'avait pas de nom et « Iron Balls » était encore plus dangereux qu'il ne le pensait.

— Dites à Kwok d'aller s'allonger de l'autre côté du muret, dit-il, et si je vois quelque chose qui dépasse, je lui fais sauter la tête.

Les yeux dorés de Malko étaient striés de vert, ce qui était très mauvais signe. « Iron Balls » dut le sentir car il jeta un ordre bref au géant au catogan qui alla docilement s'allonger dans la souille.

Débarrassé de cette menace, Malko s'approcha de Tang Ho et arracha avec précaution le bâillon scotché. L'œil rond et noir se fixa sur lui et Tang Ho demanda d'une voix basse, éraillée :

— *Why did you do that ?* (32)

On arrivait à la minute de vérité. Malko braqua le Red Star sur « Iron Balls ».

— Allez rejoindre Kwok là-bas et ne bougez plus.

« Iron Balls » se déplaça comme un crabe, de la panique plein les yeux, pour la première fois.

— Ne croyez pas tout ce qu'il va vous dire, avertit-il, en désignant Tang Ho. S'il sort d'ici, nous mourrons tous.

— Taisez-vous, fit Malko si violemment que « Iron Balls » sauta littéralement de l'autre côté du muret.

Malko ramassa enfin la table et s'assit à la place du voyou chinois. Il ne pouvait plus attendre pour affronter Tang Ho.

Même avec une oreille en moins, c'était un adversaire redoutable. Son œil rond et noir fixé sur lui comme pour l'hypnotiser respirait la rage, le désir de vengeance, pas la peur. Pourtant, il devait souffrir horriblement. Malko se dit qu'avec un personnage de ce calibre, il valait mieux mettre cartes sur table.

— Monsieur Ho, commença-t-il, parlant lentement anglais pour que le *tycoon* le comprenne à coup sûr, c'est moi qui ai chargé ces deux hommes de vous kidnapper. Vous avez en votre possession deux dissidents chinois et un citoyen américain, Larry Wu, que vous avez vous-même kidnappés pour le compte du Guoanbu. Je ne reviendrai pas sur vos raisons : je connais le motif de votre retournement. Vous voulez continuer de vivre à Hong Kong et d'exploiter vos casinos. Moi, je suis ici pour récupérer ces trois personnes. Voilà pourquoi nos routes se sont croisées.

Il s'arrêta un instant. Ho, la tête baissée, semblait statufié. Seul son œil vivait, alors que l'autre était presque entièrement caché par la paupière à marée basse et l'hématome. Il releva soudain la tête et lâcha d'une voix rauque :

— Go on.(33)

Au fond de la souille, « Iron Balls » et Kwok bougèrent légèrement, rappelant leur existence. Malko n'était pas sorti de l'auberge. Avant d'appeler éventuellement à l'aide, il fallait clarifier la situation. Toujours entravé, Tang Ho respirait régulièrement, avec parfois une grimace de douleur. Il était véritablement effrayant.

— Je ne pensais pas que votre kidnapping réussirait, avoua Malko. Mais je pensais encore moins que cet homme exigerait une rançon et irait jusqu'à vous mutiler. J'en suis désolé. Je voulais simplement récupérer les trois personnes que vous gardez prisonnières.

Tang Ho se pencha en avant.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je ne sais pas, avoua Malko.

— Libérez-moi, proposa le Chinois. Je vais faire le nécessaire pour que vos amis soient libérés également.

Malko secoua la tête. Il venait, peut-être, de trouver un dernier moyen de pression.

— Monsieur Ho... Je ne vous crois pas. Je vais simplement « démonter » cette opération. Renoncer à récupérer ces fugitifs et vous laisser aux mains de vos ravisseurs. Je pense que vous arriverez à les convaincre de ne pas vous tuer... Depuis que je connais le plan du Guoanbu qui consiste à sacrifier deux personnes pour leur

propagande, je n'ai pas beaucoup de scrupules.

Il se leva et se dirigea vers la porte. Tang Ho resta silencieux jusqu'au moment où Malko atteignit la porte. Un cri étranglé s'échappa alors de sa gorge.

— *Don't go ! Wait !* (34)

Malko se retourna, sans revenir à la table. Il y avait enfin autre chose que de la haine dans l'œil rond et noir du *tycoon* : de la peur.

— Que voulez-vous ?

— Je vous dis maintenant où se trouvent vos amis et vous me libérez.

Malko secoua la tête.

— *Mister Ho*, vous êtes un homme très puissant. À la seconde où vous serez libre, vous voudrez vous venger. Hong Kong est tout petit... Je n'en ressortirai jamais.

De la souille à charbon, « Iron Balls » hurla soudain :

— Tuez-le ! Tuez-le ! Sinon, il nous tuera tous.

Malko n'avait pas besoin de cet encouragement pour ne pas croire Tang Ho. Mais il sentait chez ce dernier une féroce envie de vivre, même avec une oreille en moins. C'est ça qu'il fallait exploiter. Il ne voyait qu'une solution, faire dire au *tycoon* où se trouvaient les trois fugitifs et le conserver avec lui tant qu'il ne les aurait pas récupérés.

Ce qui posait d'énormes problèmes logistiques. Toute la police de Hong Kong était à la recherche du kidnappé. Mais, avant d'envisager cette solution, il fallait arracher à Tang Ho l'information.

— Où se trouvent ces trois personnes ? demanda-t-il.

— Quand je vous l'aurai dit, vous me tuerez, laissa tomber le vieux Chinois.

Ce n'était même pas un reproche, tout juste une constatation.

C'était, comme disent les diplomates, une discussion franche et constructive...

— *Mister Ho*, rétorqua Malko, je ne suis pas un gangster. J'ai une parole. Si vous me donnez cette information, vous aurez la vie sauve, je m'y engage.

Le Chinois ne répondit pas immédiatement. L'œil rond et noir fixait Malko comme un laser, comme pour lui fouiller l'âme. Tang Ho jouait sa vie à quitte ou double sur sa réponse, il le savait. Pendant ces quelques secondes, il concentra tout son instinct, toute sa connaissance des hommes afin de fournir la bonne réponse.

Celle qui allait lui sauver la vie.

— Ils sont toujours à Tap-Mun, dit-il enfin après une interminable minute de silence.

Malko réagit aussitôt.

— À Tap-Mun ? J'y suis allé, j'ai retrouvé un témoin qui m'a dit les avoir vus partir sur la navette. Une vieille Hakka, Chek-Keng.

— Cette femme travaille pour moi. C'est une « 49 » de ma triade. Elle avait reçu l'ordre de faire cette réponse. Ces trois personnes se trouvent toujours sur l'île de Tap-Mun.

— Où ? Nous ne pouvons pas fouiller le village et l'île.

— Je ne le sais pas. C'est la responsabilité de cette femme. Nous sommes très cloisonnés. Mais je sais que tous les matins, tôt, elle va les nourrir. Il suffit de la suivre.

Il se tut, la balle était dans le camp de Malko. Mis au pied du mur, celui-ci hésitait.

— Si je vous libère maintenant, dit-il, vous ne tenterez rien contre moi ? Vous rentrerez chez vous soigner votre oreille ?

— Oui, affirma Tang Ho d'une voix plus ferme. Nous avons un accord, je l'observerai.

Nouveau silence, encore plus lourd que le premier. Malko ne pouvait plus tergiverser. C'était à lui, maintenant, de prendre les risques. Il s'y décida, comme on plonge dans l'eau glacée.

— D'accord, fit-il, je vais vous détacher et vous emmener avec moi.

Il fit un pas vers Tang Ho, mais un cri sauvage venant de la souille l'arrêta. « Iron Balls », le visage convulsé de terreur et de haine, venait de se dresser comme un diable sortant de sa boîte.

— Non ! Ne le croyez pas. Il ment ! Il va tous nous tuer. Dès qu'il sera hors d'ici.

Son regard brillait d'une peur viscérale.

— Ne bougez pas, intima Malko, ma décision est prise.

« Iron Balls » ne valait pas mieux que Tang Ho. Son pistolet dans la main droite, Malko s'attaqua de la gauche aux cordelettes immobilisant le *tycoon*.

Il n'avait pas défait le premier nœud qu'une série de glapissements le fit sursauter. C'était du chinois et cela sortait de la bouche de « Iron Balls ». Tang Ho cria quelque chose à son tour. Mais Malko ne voyait que l'énorme masse de Kwok qui venait d'émerger de la souille comme un fantôme noir et enjambait le muret de brique, brandissant un long tournevis aiguisé. Etant donné sa force et l'étroitesse de la pièce, Malko ne pouvait le stopper qu'avec une balle. Il brandit le Red Star dans sa direction et hurla :

— Stop !

Le regard fou, Kwok acheva de déplier sa longue carcasse et franchit le muret de brique d'un bond. Trois mètres à peine le séparaient de Malko. Ce dernier n'avait pas le choix. Il appuya sur la détente, visant la poitrine du colosse. Trois détonations se succédèrent, assourdissantes. Le tournevis brandi, Kwok fonçait toujours. Il n'y eut pas de quatrième coup : la culasse du Red Star demeura ouverte, un étui vide coincé dans la fenêtre d'éjection.

Malko n'eut que le temps de lâcher son arme pour saisir à deux

mains le poignet de Kwok. Le Chinois, avec trois balles dans le corps, était encore dangereux. Pourtant, son regard était déjà vitreux. Il essaya de frapper Malko, les deux hommes luttèrent quelques instants, puis Malko prit le dessus. Le coup qui lui était destiné frappa le mur, arrachant une longue traînée de ciment et Kwok s'effondra, d'abord à genoux, puis de tout son long.

Malko se penchait pour ramasser le pistolet enrayé lorsque « Iron Balls » jaillit à son tour de la souille, se rua sur Tang Ho toujours ligoté et lui enfonça ses pouces dans la gorge ! Le frêle *tycoon*, incapable de se défendre, poussa un grognement inarticulé. Malko se rua à son secours. « Iron Balls » se retourna à la vitesse de l'éclair, lui décochant une manchette à la base du nez qui l'envoya valdinguer contre le mur.

« Iron Balls » était déjà, de nouveau, en train d'étrangler Tang Ho. Malko vit les yeux du vieux Chinois prêts à jaillir de leurs orbites. Il n'allait pas tenir longtemps. Il plongea la main dans la poche de sa veste, trouvant aussitôt la crosse du colt confisqué à Kwok. Visant « Iron Balls », il appuya sur la détente.

Le chien claqua à vide.

Il n'y avait pas de balle dans le canon. Malko ramena la culasse en arrière. « Iron Balls » avait vu son geste. Avec un cri de rage, il lâcha le cou de Tang Ho, fonda vers la porte, l'ouvrit et décala dans le couloir. Malko s'ébroua. La blessure de son dos s'était rouverte et il avait l'impression d'avoir un fer rouge planté dans l'épaule. D'abord, il referma la porte puis revint s'occuper de Tang Ho.

Le vieux Chinois haletait comme un soufflet de forge, les yeux injectés de sang, le cou strié de marques rouges. Kwok avait cessé de vivre. L'odeur de la cordite se mélangeait à celle du sang, de la crasse et du charbon, en un fumet abominable. Mécaniquement, Malko se mit à défaire les liens du vieux Chinois. Dans un état second, il réalisa qu'il se trouvait en compagnie d'un homme qu'il avait tué et d'un kidnappé recherché par tous les policiers de Hong Kong, avec « Iron Balls » dans la nature qui risquait, par pure vengeance, de téléphoner à la police. Autrement dit, il avait intérêt à bouger. Vite.

Tang Ho se mit à frotter ses poignets, puis tâta sa gorge endolorie. Lui aussi paraissait sonné. Il dit d'une voix caverneuse :

— *You saved my life. I will do nothing against you.* (35)

Son unique œil valide fixait Malko. Celui-ci se dit soudain que ce pacte oral, vu les circonstances, avait plus de valeur qu'un contrat écrit.

Il ramassa le Red Star enrayé, dégagea la douille à demi écrasée, puis après avoir soigneusement essuyé la crosse et la culasse, le jeta dans la souille. Au moment où il allait ouvrir la porte, il entendit des pas dans le couloir, puis plusieurs coups furent frappés au battant et

une voix d'homme demanda quelque chose en chinois !

Malko s'immobilisa, le pouls à cent cinquante. Le veilleur de nuit, réveillé par les coups de feu, venait aux nouvelles. S'il voyait le cadavre, il appellerait immédiatement la police. Il fit signe à Tang Ho de ne rien dire. Les deux hommes demeurèrent strictement immobiles et silencieux. Il y eut encore quelques coups à la porte, puis les pas s'éloignèrent dans le couloir.

Ce n'était qu'un répit.

Pour sortir, ils étaient obligés de passer par le couloir du haut. Si le gardien lisait les journaux, il risquait de reconnaître Tang Ho. Et là, les problèmes commençaient. D'un autre côté, il était urgent de quitter cette cave. En regardant les barreaux de fer dans le mur, Malko eut soudain une idée.

— Nous allons essayer de sortir par cette trappe, dit-il à Tang Ho. Je désire rester maître de la situation.

Le vieux Chinois hocha la tête sans répondre, se massant toujours machinalement le cou. Par moments, ses traits se crispaient sous l'effet de la douleur. Il avait vraiment un sang-froid étonnant. Tandis que Malko commençait à grimper le long des barreaux de fer, il s'épousseta... Sans armes, blessé, il savait que son accord avec Malko tenait à peu de chose et ne voulait rien faire pour alarmer celui qui tenait sa vie entre ses mains.

Malko repoussa la trappe du plafond qui s'ouvrit sans difficulté. Il se hissa, malgré la douleur lancinante de son épaule, jusqu'au sol du garage et regarda autour de lui. L'éclairage de la rue qui pénétrait à travers les vasistas de la porte donnant à l'extérieur lui permettait de distinguer vaguement les objets. C'était un petit atelier avec des établis de chaque côté et au centre une fosse de réparation sur laquelle se trouvait une voiture. Il n'y avait qu'une seule sortie, la grande porte basculante donnant sur le trottoir. « Iron Balls », après avoir enlevé Tang Ho, était sûrement venu directement là, cachant dans l'atelier le véhicule qui avait servi à enlever le *tycoon*. Ensuite, il n'y avait plus qu'à extraire ce dernier du coffre et à le faire descendre dans la cave par l'échelle.

Évidemment, le propriétaire du garage était complice.

Malko avait à résoudre un problème immédiat, et devait quitter cette cave au plus vite, alors qu'il était presque deux heures du matin. Bien sûr, grâce à son portable, il pouvait appeler Philip Drake ou Shirley Yip à la rescousse. Mais c'était les mettre, l'un ou l'autre, dans une situation délicate vis-à-vis de Tang Ho. Moins celui-ci en saurait sur l'organisation de son kidnapping, mieux cela vaudrait. D'autre part, même si Malko avait confiance dans l'accord passé avec le vieux Chinois, il n'avait pas envie de se retrouver seul avec lui dans un taxi. D'ailleurs, un taxi, encore fallait-il en trouver un... Si, en l'attendant dehors, ils se faisaient remarquer par une patrouille de police, cela serait gênant.

Malko ouvrit la portière de la voiture, une grosse Nissan rouge, qui se trouvait sur le pont, et se pencha à l'intérieur. Les clefs étaient sur le contact et un papier couvert de caractères chinois accroché au volant.

Il tourna la clef et le moteur démarra aussitôt. Il ressortit et fit le tour du véhicule, sans repérer aucune avarie. La porte du garage, quant à elle, n'était pas verrouillée. Il repassa par la trappe. Tang Ho

était là où il l'avait laissé, les mains sur les genoux, paraissant somnoler. Il leva la tête avec un regard interrogateur.

— Nous allons partir, annonça Malko. Pouvez-vous monter cette échelle ?

— *Yes, I can*, fit le vieux Chinois.

Avant de grimper, il jeta un regard circulaire sur le sous-sol et s'arrêta sur le cadavre de Kwok. Il secoua lentement la tête et laissa échapper un seul mot :

— Fool !⁽³⁶⁾

Malgré sa petite taille, il grimpa facilement, Malko sur ses talons. Celui-ci sentait dans son dos le sang qui s'était remis à couler. Il aurait donné n'importe quoi pour un bain chaud. Dans le garage, il prit dans la Nissan le papier en chinois et le montra à Tang Ho.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le vieux Chinois lut rapidement.

— C'est une liste de réparations, dit-il, mais il n'y a rien de sérieux. Vous pouvez rouler avec.

— Montez, dit Malko.

Tang Ho installé, il lança le moteur et alla faire basculer la porte. Deux minutes plus tard, il descendait Sam Woo Road. D'abord, il eut l'impression d'émerger d'un long cauchemar. Les événements s'étaient enchaînés à une telle allure, durant les dernières heures... Puis, il se remit à penser à l'avenir immédiat. La circulation était inexistante. Une seconde, il caressa l'idée de ramener Tang Ho directement chez lui, mais c'était risqué : il devait y avoir une planque de la police.

— Où trouve-t-on des taxis à cette heure ? demanda-t-il.

Tang Ho secoua la tête.

— Je ne sais pas, je ne prends jamais de taxi.

Malko était arrivé à Gloucester Road. Il tourna à gauche, filant vers Central un peu au hasard. Ils passèrent devant Admiralty Building, puis l'hôtel *Furuyama* et, enfin, Malko aperçut une file de taxis en attente devant l'hôtel *Mandarin*. Il s'arrêta dans une petite rue adjacente qui reliait Connaught Road et Chater Road, où il pourrait repartir en sens inverse.

Il se tourna vers Tang Ho. Jamais il n'aurait pensé se retrouver dans de semblables circonstances avec le vieux milliardaire. Il essaya de se délivrer d'une angoisse brutale. À la seconde où Tang Ho sortirait de sa voiture, il était entre ses mains. Si le vieux Chinois le trahissait, il serait arrêté en revenant à son hôtel.

Comme si Tang Ho avait lu dans ses pensées, il dit d'une voix lente, comme pour être certain que Malko comprenait chaque mot, en dépit de son fort accent chinois :

— Allez chercher vos amis à Tap-Mun. Il n'y a pas de piège. Je ne parlerai pas de vous à la police. Je vous demande seulement deux

choses. D'abord, ne parlez jamais à personne de ce qui s'est passé. Ce serait trop humiliant pour moi.

— Mais vous serez obligé de donner des explications à la police, objecta Malko. Votre oreille...

— Je donnerai *mes* explications, répliqua le vieux Chinois. Ensuite, quittez Hong Kong le plus vite possible et n'y revenez jamais.

Il ouvrit la portière et descendit, refermant soigneusement derrière lui. Malko le vit s'éloigner en direction des taxis, petite silhouette frêle et asymétrique. Avec son crâne rasé accentuant encore l'énormité de ses oreilles, l'amputation de la gauche ne passait pas inaperçue. Il démarra en songeant qu'il était en train de jouer un des plus beaux quitta ou double de sa carrière.

Il restait maintenant, si Tang Ho avait dit la vérité, à retrouver les trois fugitifs à Tap-Mun. Et ça non plus, ce n'était pas gagné.

* *

*

Shirley Yip avait des cernes sous les yeux, les traits tirés. Elle se laissa tomber sur le siège à côté de Malko, qui venait de se garer dans le parking visiteurs de sa résidence et rangea dans le vide-poches les jumelles que Malko lui avait demandé d'emporter. Il l'avait appelée du portable dix minutes plus tôt et l'avait trouvée réveillée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle. Il est presque trois heures du matin.

Ils s'étaient quittés six heures plus tôt, après le rendez-vous manqué de Kennedy Road.

— Beaucoup de choses, dit Malko.

Elle l'écouta, bouche bée, puis posa une seule question :

— Vous croyez que Tang Ho tiendra sa promesse ?

Malko esquissa un sourire désarmé.

— On va le savoir très vite. À votre avis ?

Shirley Yip hésita quelques instants avant de répondre :

— Oui, je pense. Vous ne lui avez pas fait perdre la face et vous lui avez sauvé la vie. Ce sont des choses qui comptent pour un Chinois.

— L'avenir le dira, très vite. Maintenant, allez prendre votre voiture. Je vais abandonner celle-ci en ville. Nous avons largement le temps d'arriver à Tap-Mun avant l'aube.

— Et « Iron Balls » ?

— Ça m'étonnerait qu'il s'occupe beaucoup de nous. À mon avis, la première chose que fera Tang Ho, c'est de lancer sa triade à sa poursuite, mais ce n'est plus notre problème.

— OK, je vais chercher ma voiture, dit la jeune femme.

— Avant d'aller à Tap-Mun, souligna Malko, il faut que je voie

Philip Drake. C'est de lui que dépend le dernier maillon de l'exfiltration.

L'Américain n'allait pas en revenir.

* *

*

Prévenu lui aussi grâce au portable, Philip Drake était tout à fait réveillé lorsqu'il ouvrit à Malko, drapé dans une robe de chambre bordeaux.

— *For Christ's sake*, qu'est-ce qui se passe ? J'ai attendu de vos nouvelles toute la soirée.

— Rien que des bonnes nouvelles ! affirma Malko avec ironie. J'ai retrouvé Tang Ho, je l'ai libéré et il m'a appris où sont planqués nos trois fugitifs.

Philip Drake se laissa tomber sur un canapé, les jambes coupées, et alluma quasiment à tâtons une Gauloise blonde.

— *No kidding !*

Il n'en croyait pas ses oreilles ! Mais, au fur et à mesure du récit de Malko, il se décomposa.

— Vous voulez dire que vous avez abattu un homme en présence de Tang Ho ! Et qu'ensuite, vous avez libéré celui-ci ! *My God*, vous êtes cinglé ! On va vous arrêter dès que vous reviendrez au *Hyatt*.

— J'ai la parole de Tang Ho, soutint avec fermeté Malko. Et je crois qu'il la tiendra.

Philip Drake s'étrangla.

— Vous croyez ! Et si vous vous trompez ?

— C'est moi qui suis en première ligne, fit remarquer Malko. Et Tang Ho m'a dit où se trouvaient les trois fugitifs.

— Il vous a sûrement menti ! explosa Philip Drake. Il aurait fait n'importe quoi pour retrouver la liberté. Il fallait...

— Le tuer ?

Les yeux injectés de sang, l'Américain ne répondit pas, mais Malko sentit bien que c'était à cela qu'il pensait. Le chef de station de la CIA se voyait déjà accusé par la police de Hong Kong de complicité de kidnapping, et imaginait les effroyables conséquences diplomatiques de l'implication d'un officiel américain dans un crime semblable.

Malko n'arrivait pas à expliquer le lien bizarre qui s'était instauré entre le vieux Chinois et lui. Peut-être une variation sur le fameux syndrome de Stockholm. Muré dans un silence réprobateur, Philip Drake tirait nerveusement sur sa cigarette.

— Cela ne sert à rien de s'énerver, fit remarquer Malko. En partant d'ici, je vais à Tap-Mun avec Shirley Yip. Si tout se passe bien, je ramènerai Hu Wang, Chai Lin et Larry Wu. Il nous reste vingt-quatre

heures, très exactement.

Philip Drake sembla redescendre sur terre.

— Si tout ça n'est pas un conte de fées, amenez-les directement à l'*Estoril*. Je vous y attendrai à partir de sept heures. Et si, par miracle, vous réussissiez, je ferais lever l'ancre au capitaine dans les dix minutes qui suivront, à coups de pied dans le cul s'il le faut !

Malko hocha la tête, rassuré. Philip Drake demanda avec brusquerie :

— À propos, et votre ami « Iron Balls » ?

— Il est dans la nature, reconnut Malko.

— Tang Ho sait qu'il est son kidnappeur ?

— Évidemment.

L'Américain leva les yeux au ciel.

— Et ce type se promène avec sur son passeport un visa délivré par moi ! Avec une note dans son dossier précisant qu'il nous a rendu de grands services...

— Il l'a fait, ne put s'empêcher de dire Malko.

Philip Drake respira profondément pour éviter l'infarctus.

— Tang Ho va se déchaîner contre nous. Et si « Iron Balls » se fait piquer, il parlera.

— Vous ne l'avez jamais rencontré, objecta Malko.

— Les « Cousins » reconstitueront toute l'affaire. Et ils la balanceront aux Chinois, pour se faire bien voir.

Malko se leva. Il perdait son temps.

— Souhaitez-nous bonne chance. Dès que tout est OK, je vous appelle du portable.

* *

*

Shirley Yip attendait en fumant au volant de la Lancia, garée en face de Magazine Gap Road. Elle sursauta lorsque Malko ouvrit la portière et il la rassura d'un sourire.

— Tout va bien !

— Philip Drake ne vient pas avec nous ?

— Non, il nous attend sur l'*Estoril*.

Elle démarra, redescendant vers Central, et Malko put enfin se détendre quelques instants. Les rues étaient désertes et une petite pluie fine tombait sur Hong Kong. Ils mirent à peine dix minutes jusqu'à l'entrée du Cross Harbour Tunnel, désert lui aussi. Ses néons éteints, Kowloon perdait beaucoup de son charme.

Malko effleura, à sa ceinture, le colt 11.43 de feu Kwok. Au moins, ils n'allaient pas à Tap-Mun les mains vides. Il essaya de deviner ce que faisait Tang Ho en ce moment...

— Mettez la radio, demanda-t-il à Shirley Yip et surveillez les infos.
Ils avaient quand même une sacrée épée de Damoclès au-dessus de la tête.

* *

*

Il faisait encore nuit et les collines de Sai-Kun n'étaient encore que des masses sombres piquetées de rares lumières. Shirley Yip avait mis à peine quarante minutes depuis Kowloon pour atteindre le parc naturel. Maintenant, ils longeaient la mer. La pluie avait cessé, une légère brume s'effilochait au ras de l'eau. Depuis leur entrée dans le parc, ils n'avaient croisé aucun véhicule. Les nouvelles de cinq heures n'avaient rapporté aucune catastrophe. Apparemment, Tang Ho n'avait encore averti personne de sa libération...

Shirley Yip ralentit. Ses phares éclairèrent un ponton de bois désert qui s'avancait dans la mer et, à côté, une petite aire de repos avec des tables et des bancs. Il n'y avait pas un chat à Wong Chek Pier, d'où ils avaient embarqué pour Tap-Mun une semaine plus tôt.

— La navette n'est pas là, remarqua Malko.

— Non, c'est ennuyeux. Cela veut dire que le premier voyage de la journée se fait dans le sens Tap-Mun-Sai-Kun. Elle ne repartira pas d'ici avant huit heures ou neuf heures.

C'était la catastrophe ! Tap-Mun était une île et ils n'allaient pas la gagner à la nage. Or, d'après Tang Ho, la vieille Hakka nourrissait ses prisonniers à l'aube.

— Je vais essayer de trouver un sampanier au village de Tai-Tan que nous venons de traverser. Souvent, ils dorment dans leur bateau.

— C'est imprudent, fit Malko, il risque de prévenir des gens à Tap-Mun. Il va se demander pourquoi, alors qu'il fait encore nuit, nous voulons à tout prix gagner Tap-Mun.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

Malko demeura silencieux. Pour l'instant, il ne voyait pas de solution. C'était pourtant rageant d'échouer si près du but. Tap-Mun se trouvait à moins de six kilomètres, à vol d'oiseau. Inaccessible autrement que par mer. La surface lisse devant eux semblait les narguer. Il fallait trouver une solution.

— Il faut voler un bateau ! dit soudain Malko. C'est le seul moyen. Où y en a-t-il ?

— Peut-être à Tai-Tan.

Ils remontèrent dans la Lancia pour revenir sur leurs pas. Il n'y avait pas de port à Tai-Tan, seulement un mouillage. La marée était basse, une douzaine de sampans gisaient abandonnés dans la vase... Malko se déshabilla et, en slip, commença à explorer les lieux. Il s'enfonça jusqu'aux genoux dans une vase collante et nauséabonde. La plupart des sampans n'avaient pas de moteur, certains, même, pas de rame. De toute façon, il se voyait mal atteindre Tap-Mun à la rame... Il continua, dans la vase de plus en plus molle, et finit par trouver enfin ce qu'il cherchait. Un sampan muni d'un moteur hors bord relevé et d'une nourrice d'essence. Il n'y avait plus qu'une difficulté : entre ce sampan et l'eau libre, il y avait une bonne centaine de mètres !

Il essaya de l'arracher à sa gangue de vase, seul, mais n'y parvint pas. Craignant d'alerter quelqu'un s'il appelait Shirley Yip, il repartit la chercher. Heureusement, les nuages avaient été chassés par le vent et la nuit n'était pas trop sombre. À son tour, la jeune femme ôta son pantalon et ses chaussures et suivit Malko. Au bout de dix minutes d'efforts, ils se rendirent à l'évidence. Jamais ils n'y parviendraient.

— On va ôter le moteur ! proposa Malko.

Il le débrancha de sa nourrice, défit les vérins qui le fixaient au tableau arrière et l'emporta au sec, sur son épaule, jusqu'à la rive. À deux, ils parvinrent ensuite à faire bouger le sampan, le traînant mètre par mètre jusqu'à ce qu'il flotte enfin ! Une demi-heure d'efforts silencieux et obstinés. Eux qui avaient au départ tant d'avance, finissaient par guetter les premières lueurs de l'aube ! Enfin, après un dernier aller-retour, Malko, épuisé, son épaule en feu, remit le moteur du hors-bord en place et tira le cordon de démarrage.

Nouveau suspense.

Ce n'est qu'à la vingtième tentative que le moteur toussa et accepta enfin de démarrer. Son « teuf-teuf » semblait s'entendre à des kilomètres. La mer, heureusement, était comme un lac. Tandis que Shirley tenait la barre, Malko se rhabilla, puis vérifia le colt 11.43 et fit monter une balle dans le canon.

Dieu sait ce qui les attendait à Tap-Mun.

Pendant vingt minutes, ils se détendirent un peu. Les contours de la côte étaient encore plongés dans l'obscurité. Shirley Yip guida Malko jusqu'à une petite plage, environ un kilomètre avant le village.

— Je suis venue plusieurs fois me baigner ici, l'été, expliqua-t-elle.

Malko coupa le moteur, laissant le sampan continuer sur son erre jusqu'à ce que l'avant s'enfonce dans le sable. Ils traînèrent l'embarcation un peu plus loin, relevèrent le moteur. Ce n'était pas plus mal de disposer d'un moyen de transport, en cas de pépin. Ils s'éloignèrent sur un sentier désert longeant la côte.

Dix minutes plus tard, ils distinguaient les premières maisons du village. Le sentier longeait un immense parc à huîtres, juste avant la jetée du port.

Deux lampadaires éclairaient celle-ci et l'entrée du village. Shirley Yip et Malko se dissimulèrent dans les ruines d'une maison abandonnée. D'où ils se trouvaient, ils pouvaient voir l'entrée et la rue principale, là où habitait Chek-Keng, la vieille Hakka.

Il n'y avait pas une lumière et le silence était absolu, à part quelques coqs saluant les premières lueurs de l'aube. Peu à peu, les formes des maisons furent plus nettes, ils distinguèrent mieux les embarcations amarrées à la digue en forme de L. La navette était amarrée au bout de la petite branche du L.

— Nous ne pourrons jamais repartir à cinq sur le sampan, dit Malko à voix basse.

Shirley Yip mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! Ça porte malheur de parler de l'avenir.

Ils entendirent soudain des voix. Deux hommes apparurent à l'entrée du village, se dirigeant vers la jetée. Ils sautèrent dans un sampan qui démarra aussitôt dans une pétarade assourdissante.

Des pêcheurs. Ils disparurent vers la pleine mer, au nord. Malko commençait à s'inquiéter. Les trois prisonniers pouvaient se trouver dans n'importe laquelle des maisons du village. Or, d'où ils étaient, ils ne pouvaient observer que l'entrée de la rue principale. Si Chek-Keng, la vieille Hakka, partait vers l'extrémité opposée, ils ne la verraient pas.

— Allez vous poster à l'entrée de la rue, conseilla Malko à Shirley. De façon à voir si elle sort. Moi, je reste là.

Certes, avec ses vêtements de ville, Shirley Yip ne ressemblait pas à une sampanière, mais au moins, elle était chinoise et pouvait s'exprimer. La présence d'un « *gweilo* » alerterait en revanche le premier venu.

Shirley Yip sortit de sa cachette pour aller prendre place près d'une charrette, juste à l'entrée de l'unique rue. Malko continua à observer le réveil progressif du village. Le jour s'était levé, des volets claquaient, le restaurant ouvrait, des pêcheurs gagnaient la jetée, jetant un regard intrigué à Shirley Yip au passage. Heureusement, aucun ne revint sur ses pas.

Tout à coup, Malko vit la jeune femme quitter précipitamment

l'endroit où elle se trouvait, pour revenir vers lui.

— La voilà ! lui glissa-t-elle.

Effectivement, il vit surgir quelques instants plus tard la vieille sampanière, son étrange chapeau à voilette sur la tête, en pyjama noir, un gros panier à la main. Elle gagna la jetée, descendit un escalier de pierre et sauta dans un sampan. Quelques instants plus tard, celui-ci filait le long du parc à huîtres, puis il bifurqua sur la droite, s'éloignant vers le nord, comme tous les autres pêcheurs !

Shirley Yip et Malko sortirent de leur cachette et s'avancèrent pour suivre des yeux l'embarcation. Ils la virent disparaître derrière la pointe nord de Tap-Mun. Pour découvrir où le sampan se rendait, il fallait traverser le village, comme pour aller au temple Tin-Hau, puis escalader le promontoire qui dominait le nord de l'île.

— Suivez-moi, dit Malko, perplexe.

Ou Tang Ho l'avait mené en bateau, ou les prisonniers ne se trouvaient pas sur l'île. Les îlots déserts ne manquaient pas dans le coin... Ils traversèrent le village en courant, escaladèrent le promontoire, et découvrirent la baie au nord de Tap-Mun. La mer était totalement vide !

Malko jura entre ses dents. Il leur avait fallu dix bonnes minutes et la côte était très découpée, avec des dizaines d'anfractuosités où un petit bateau pouvait se dissimuler. Il eut beau scruter la mer avec les jumelles de Shirley Yip, il ne vit rien.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda la Chinoise.

Malko s'assit sur une pierre.

— On attend.

Le sampan allait bien réapparaître...

Ils patientèrent sous le soleil qui commençait à chauffer. Une demi-heure s'écoula. Malko vit soudain un petit bateau apparaître devant le cap, au nord-est de l'île. Il traversa la baie qu'ils observaient. Quand il fut plus près, ils distinguèrent le chapeau à voilette de la vieille Hakka ! Apparemment, elle revenait au port...

— Venez, fit Malko, on va l'intercepter à son retour. Et bluffer. Lui faire croire que nous savons où elle est allée. Il faut absolument qu'elle nous y conduise. Sinon, c'est fichu.

— Et si elle refuse ?

Malko ne répondit pas.

Ils regagnèrent le port en toute hâte et s'y trouvèrent en même temps que le sampan de Chek-Keng qui revenait à son point de départ. Dès que le moteur se tut, Malko bondit, dévalant les marches de pierre menant au niveau de la mer. Il sauta dans le sampan au moment où la vieille sampanière achevait de nouer son amarre.

Elle poussa un cri de surprise, le reconnut, et sans hésiter, tenta de le jeter à l'eau d'une bourrade. Après quelques instants de lutte, sous

le regard affolé de Shirley Yip restée sur les marches, Malko parvint à se dégager et braqua le colt 11.43 sur la vieille Hakka. Celle-ci s'immobilisa aussitôt, l'air mauvais. Malko lança à Shirley Yip :

— Dites-lui que nous savons tout. On repart d'où elle vient.

Chek-Keng sembla se tasser sous les imprécations de Shirley Yip qui, à son tour, sauta dans le sampan. En maugréant, elle dénoua son amarre et se pencha vers l'arrière du hors-bord, pour tirer sur le câble de mise en route. Au moment où Malko allait s'asseoir à l'avant, un hurlement de Shirley Yip le fit sursauter. La vieille Hakka venait de se retourner, brandissant une sorte de hachette. Elle fonça, l'arme haute, visiblement décidée à fendre en deux le crâne de Malko. Elle avait compté sans Shirley Yip. D'une bourrade, celle-ci la fit basculer par-dessus bord. Chek Keng tomba à l'eau, disparaissant aussitôt.

Elle refit surface, barbotant maladroitement, et cria quelque chose, tout en cherchant à remonter à bord.

— Elle dit qu'elle ne sait pas nager, traduisit Shirley Yip.

Effectivement, la vieille Hakka avait un mal fou à rester à la surface. Elle essayait de s'accrocher à la paroi lisse de la digue, mais ses doigts glissaient et, chaque fois, elle buvait la tasse. Elle n'allait pas tarder à se noyer... Son grand chapeau noir flottant paisiblement à quelques mètres semblait la narguer.

— Dites-lui qu'on la repêche si elle accepte de collaborer, lança Malko.

Shirley Yip traduisit et obtint en retour un gargouillis désespéré.

— Elle accepte.

Malko tendit à la vieille femme un aviron pour l'aider à se rapprocher du sampan et, ensuite, il la saisit sous les aisselles pour la hisser à bord. Elle était aussi lourde qu'un homme ! Elle échoua à plat dos dans le fond du bateau, crachant, éructant, à moitié noyée. Soudain, une voix les fit sursauter : un homme les interpellait du haut de la digue. Shirley Yip lui répondit en chinois avec un sourire.

— Je lui ai dit que la vieille nous emmenait faire une promenade en mer et qu'elle était tombée à l'eau, traduisit-elle.

Heureusement, là où ils se trouvaient, en contrebas de la digue, ils étaient protégés des regards, sauf si on venait au-dessus de l'embarcation.

— On y va, fit Malko.

Il laissa à Shirley Yip le temps de repêcher le chapeau de Chek-Keng, puis lança le moteur et s'éloigna du quai, prenant la même direction que la vieille Hakka auparavant.

Celle-ci, appuyée sur ses coudes, avait du mal à récupérer. Malko à la barre approchait du cap derrière lequel elle avait disparu une heure plus tôt. Qu'allaient-ils découvrir derrière ?

Tang Ho descendit de sa Rolls-Royce bordeaux un peu avant l'entrée du Central Plaza et continua à pied. Afin de dissimuler le gros pansement qui protégeait la blessure de son oreille, il avait mis un chapeau.

À part son chauffeur et ses domestiques, qui avaient reçu l'ordre de ne rien dire à personne, nul ne savait qu'il avait été libéré. Il préférait prendre d'abord un certain nombre de mesures. Dès que la presse serait au courant, il serait assiégé chez lui. Par précaution, il s'était fait déposer à un kilomètre de sa somptueuse demeure et avait terminé à pied. Le chauffeur de taxi qui l'avait amené, récemment arrivé de l'autre côté de la frontière, ne lisait pas les journaux et ignorait même jusqu'à son nom...

Aussitôt rentré chez lui, il avait envoyé son chauffeur chercher son médecin personnel. Son téléphone était sûrement sur écoutes et il ne voulait pas que la police soit au courant de son retour. En attendant le médecin, il avait pris un bain, s'était rasé, rafraîchi, avait pris du thé et des muffins. La plaie de son crâne le brûlait horriblement, mais il ne se sentait pas trop mal.

Arrivé dans le hall du Central Plaza, il prit l'escalier roulant menant au premier *lobby* et ensuite, un des ascenseurs, jusqu'au soixante-neuvième étage.

Il y avait encore peu de monde et personne ne prêtait attention à lui. Sur le palier du soixante-neuvième étage, un garde armé en uniforme lui barra la route, essayant de le repousser dans l'ascenseur.

— Il n'y a personne ici.

— Je viens voir Zhou Zekai, annonça Tang Ho.

Là non plus, il n'avait pas téléphoné.

L'autre lui adressa un regard inquiet. Ce visiteur n'aurait pas dû connaître ce nom.

— Il n'y a personne de ce nom ici, déclara-t-il.

Tang Ho sortit une carte de visite et dit d'un ton plein d'autorité :

— Donne-lui ça tout de suite.

Il avait un tel ton de commandement que le garde s'inclina, entrouvrit la porte blindée surmontée de caméras et disparut.

Tang Ho savait que le chef du Guoanbu à Hong Kong était tous les jours à son bureau dès sept heures.

Zhou Zekai se déplaça jusqu'à la glace sans tain permettant d'examiner le palier sans se faire voir. C'était bien la carte de Tang Ho, mais il pouvait être victime d'une provocation. Il reconnut immédiatement Tang Ho et se précipita pour l'accueillir lui-même. Si le *tycoon* venait lui-même à cette heure matinale, alors que personne, pas même le Guoanbu, ne savait qu'il avait recouvré la liberté, il devait y avoir une raison grave.

Les deux hommes se saluèrent cérémonieusement, puis Zhou Zekai entraîna Tang Ho dans son bureau.

— Vous avez été mutilé, Honorable Patron Ho, remarqua le chef du Guoanbu. Qui sont les mauvais sujets qui se sont livrés à ce crime ? Nous vous apporterons toute l'aide possible pour les retrouver.

Tang Ho eut un geste évasif signifiant qu'il s'en préoccupait lui-même. Il avait déjà rencontré son « 439 », le chef de toutes ses opérations, et promis une récompense d'un million de dollars Hong Kong à qui lui ramènerait Chan Sau Man « Iron Balls ». Vivant. Déjà, les hommes de la 14 K surveillaient l'aéroport, la gare, les points de passage vers la Chine, les embarcadères pour Macao.

Dans une affaire semblable, la Sum Yee On allait collaborer. Question de principe. Tang Ho était « tête de dragon », cela méritait le respect. Et les triades avaient toujours été pour l'élimination des francs-tireurs. Tang Ho but quelques gorgées du thé qu'on venait d'apporter. Il se sentait bizarre. Probablement à cause de la piqûre calmante que son médecin lui avait faite. Au moins n'avait-il plus l'impression de sentir la lame du poignard lui découper l'oreille. En face, Zhou Zekai attendait patiemment. Tang Ho n'était pas venu pour geindre. Il leva la tête et dit d'une voix ferme :

— Honorable Frère, je n'ai pas pu tenir mes engagements...

Le chef du Guoanbu écouta en silence la confession de Tang Ho. Il sentait bien qu'il n'y avait pas un mot d'inventé. Le *tycoon* venait implorer son pardon et, compte tenu des circonstances, il ne pouvait pas le lui refuser. D'autant que c'était lui et son service qui avaient été incapables d'éloigner le danger de sa tête. Tang Ho pouvait dans l'avenir être extrêmement utile. Il fallait savoir perdre sur un point. D'autant que le *tycoon* démontrait son désir de collaboration.

Et puis l'opération, même si elle se compliquait, n'était pas entièrement condamnée. Zhou Zekai se leva avec un sourire chaleureux.

— Honorable Patron Ho, je suis très sensible à votre visite. Retournez vous soigner et ne vous tracassez pas. Vous avez agi au mieux de nos intérêts communs. Un homme comme vous nous est infiniment plus précieux que quelques contre-révolutionnaires.

Afin de bien marquer son respect, il le raccompagna jusqu'au palier et lui tint la porte de l'ascenseur. Avant de se ruer dans son bureau

mettre en place des contre-mesures d'urgence.

* *

*

Le cap franchi, ils se retrouvèrent dans la grande baie au nord de Tap-Mun. La vieille Hakka était toujours étalée au fond du sampan, grelottant dans ses vêtements trempés. Malko hésita, puis, plutôt que d'aller vers le large, il se mit à longer la côte, ses hautes falaises inaccessibles et désertes. Chek-Keng s'ébroua et se mit enfin sur son séant, l'œil mauvais.

— Expliquez-lui que c'est Tang Ho lui-même qui nous a envoyés la voir, dit Malko.

Shirley Yip s'exécuta, s'attirant une réponse sèche.

— Elle ne nous croit pas.

— Dites-lui que Tang Ho lui a donné l'ordre de nous obéir, insista Malko.

Accroupie en face de la vieille Hakka, Shirley Yip entama une longue palabre. Peu à peu, Chek-Keng se laissait convaincre, ou du moins faisait semblant.

— Elle ne comprend pas mais elle dit qu'elle nous croit, conclut Shirley Yip.

C'était le moment crucial. Malko se leva.

— Dites-lui de prendre la barre.

La vieille Hakka ne discuta pas et reprit la place de Malko. Aussitôt, elle tourna la barre à droite, coupant à travers la baie vers une falaise distante de deux kilomètres environ.

Pendant plusieurs minutes, Malko eut beau écarquiller les yeux, il ne vit rien, que la côte escarpée. Il commençait à penser qu'ils allaient vers une grotte lorsqu'il distingua, au ras de l'eau, quelque chose qui flottait.

Il fallut qu'ils se rapprochent encore pour qu'il identifie un gigantesque parc à huîtres.

Le sampan fonçait droit dessus !

Malko aperçut des passerelles de bambou reliant les différents bassins et de minuscules cabanes, probablement destinées à abriter le matériel. Moteur au ralenti, Chek-Keng pénétra dans le labyrinthe des diguettes. Malko sentit son cœur battre plus vite. Allait-il enfin réussir ? Avec un bruit sec, le sampan heurta un poteau de bois. La vieille Hakka les amarra. Malko n'avait d'yeux que pour l'appentis le plus proche, qui ne s'élevait pas à plus de soixante-dix centimètres au-dessus du niveau de la mer. Il sauta sur la diguette et se précipita. La porte était fermée par un cadenas. La vieille Hakka l'écarta et, sans un mot, ouvrit le cadenas. Malko fit pivoter le battant. La première chose

qu'il distingua dans la pénombre fut une chevelure blanche en broussaille.

Il se pencha et aperçut trois corps serrés comme des sardines, alignés sur une natte, dans la cahute. Même pas bâillonnés. Il prit le plus proche sous les aisselles et le tira dehors avec précaution. Malgré la croûte de sel, les yeux gonflés, les traits amaigris, il reconnut l'homme qu'il avait vu en photo dans le bureau du chef de station de la CIA.

Hu Wang, le défecteur aux cheveux blancs. Il ouvrit les yeux, clignant des paupières sous le soleil. Ses mains étaient attachées derrière son dos avec des cordelettes qui creusaient des bourrelets rouges et sanguinolents dans sa chair. Des plaies ouvertes qui suppuraient.

— Dites-lui qui nous sommes, lança Malko à Shirley Yip tandis qu'il le détachait.

Elle s'adressa au défecteur d'une voix douce, caressant son visage, des larmes dans la voix, tandis que Malko extrayait du cagibi sa femme, encore plus frêle, et un second homme, en aussi mauvais état, les yeux si enflés qu'il ne pouvait pas les ouvrir.

— Vous êtes Larry Wu ? demanda Malko.

— Yes, fit l'homme faiblement. Qui êtes-vous ?

— Je travaille avec Philip Drake, dit Malko. Vous êtes sauvé.

L'homme se mit à secouer la tête comme un automate, en répétant d'une voix atone :

— *My God ! My God ! My God !*

À son tour détachée, Chai Lin se redressa, hagarde. Le sel les avait tous blessés profondément. Ils étaient amaigris, le corps constellé de coupures infectées, les yeux bouffis, mais apparemment pas en danger de mourir, même Hu Wang, le plus affaibli. Malko en aurait pleuré de joie. Totalement indifférente, accroupie sur ses talons, Chek-Keng contemplait les trois prisonniers comme si elle n'avait rien à voir avec eux.

Malko composa sur son portable le numéro de Philip Drake. L'Américain répondit à la seconde sonnerie.

— Je vous passe quelqu'un, annonça Malko.

Il tendit l'appareil à Larry Wu. Malgré ses lèvres boursouflées, entamées par le sel, l'agent de la CIA parvint à articuler quelques mots :

— Philip ! Ici Larry ! *I am OK...*

Grimaçant de douleur, il rendit l'appareil à Malko qui ajouta seulement :

— Rendez-vous comme convenu.

Il se redressa et regarda la mer déserte, autour d'eux. Chek-Keng poussa soudain une exclamation, en tendant le bras vers le nord.

Un bateau était visible au large du cap qu'ils devaient franchir pour regagner Tap-Mun. Malko arracha les jumelles de Shirley Yip et crut que son cœur s'arrêtait. C'était un petit navire de guerre battant pavillon rouge avec les quatre étoiles de la Chine populaire.

Le premier réflexe de Malko fut de maudire Tang Ho. Ensuite, de se maudire lui-même. Philip Drake avait raison : on ne fait pas confiance à un Chinois. Le navire de guerre dansait dans l'objectif des jumelles. Il n'était pas à l'ancre, mais faisait des ronds dans l'eau, les surveillant de loin. Cela ne pouvait être une coïncidence...

Tang Ho, à peine libéré, avait alerté ses amis du Guoanbu qui avaient aussitôt réagi pour empêcher Malko de s'emparer des fugitifs. Si le vieux Chinois avait tenu parole de la même façon sur les autres points, Malko n'osait pas penser à son avenir immédiat.

Shirley Yip avait aperçu le bateau de guerre, elle aussi.

— *My God !* Que va-t-on faire ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Pour l'instant, nous ne risquons rien, fit observer Malko. Nous allons être réduits à traverser l'île à pied, après avoir fait la navette avec le sampan. Nous repartirons tous par la navette régulière.

— Ils n'y arriveront pas, répliqua la jeune femme en montrant le couple de dissidents.

Hu Wang et sa femme ne tenaient pas debout. Après des semaines allongés dans ce réduit, ils pouvaient à peine bouger les jambes. Seul, Larry Wu aurait pu y parvenir. Et encore... Tout à coup, Shirley Yip poussa un cri.

— Regardez ! Ils mettent une embarcation à l'eau.

Malko reprit les jumelles. Un canot descendait le long de la coque du patrouilleur. Les Chinois avaient décidé de s'emparer d'eux coûte que coûte. Le temps de le mettre à l'eau et d'arriver jusqu'à eux, il ne leur restait pas plus de vingt minutes. Un unique pistolet n'allait pas arrêter les marins chinois. Atterré, Malko regardait le canot arriver au niveau des vagues. La vieille Hakka lança alors une longue phrase à Shirley Yip qui sursauta.

— Elle nous propose de nous sauver !

— Comment ?

— Elle dit qu'elle a un bateau très puissant ici, qu'elle peut nous transporter si on la paie...

Malko commença à écouter.

— Où est le bateau ?

— Là, sous des filets.

Il distingua effectivement en bordure du parc à huîtres la forme oblongue d'un *speed boat* d'une quinzaine de mètres, au ras de l'eau.

— C'est un « tai-fei », précisa Shirley Yip. Il va très vite et il est blindé. Elle s'en sert pour la contrebande.

Là-bas, une douzaine de marins étaient en train d'embarquer dans le canot.

Méfiant, Malko demanda :

— Pourquoi ferait-elle ça ?

— Pour gagner cinq mille dollars et parce qu'elle n'aime pas les Biao-Shu. L'année dernière, ils ont tué son fils en tirant à la mitrailleuse sur son bateau, alors qu'il avait payé pour une bonne *guanxi* (37). Ils sont trop corrompus.

De nouveau, l'espoir. Malko fouilla ses poches. Il lui restait deux mille dollars.

— Voilà ce que je peux lui donner, proposa-t-il. Elle aura le reste à l'arrivée. Plus cinq mille dollars si elle nous amène directement à l'*Estoril*.

Shirley Yip traduisit. La vieille Hakka se leva d'un bond, comme un singe, et courut vers le « tai-fei » bâché. Malko la rejoignit. À deux, ils ôtèrent la toile en quelques minutes. C'était un engin étonnant avec, à l'avant, des plaques d'acier soudées en forme d'éperon, et des flancs doublés en ciment armé. Le fond était plat avec des crochets pour arrimer des caisses. Il y avait une petite cabine à l'avant, protégée par le blindage en éperon.

Chek-Keng sauta à bord, rebrancha les batteries, puis ôta une bâche qui couvrait l'arrière, révélant quatre énormes moteurs hors bord VP de deux cent cinquante chevaux chacun. La Chinoise revint s'affairer sur le tableau de bord et lança le premier moteur. Il démarra aussitôt, laissa échapper un panache de fumée bleue et s'emballa dans un grondement d'enfer. Shirley Yip hurla, pour se faire entendre :

— Je vais chercher les autres !

Elle courut vers la diguette voisine où se trouvaient encore Hu Wang, Chai Lin et Larry Wu. S'aidant les uns les autres, ils rejoignirent le « tai-fei » dont les quatre moteurs rugissaient maintenant en chœur. Au fond de la baie, le canot s'éloignait du patrouilleur chinois et se dirigeait vers eux. Les trois fugitifs furent poussés dans la cabine avant où ils s'allongèrent.

La vieille Hakka alla détacher le corps mort et revint dans le bateau. Elle ôta ensuite une autre bâche qui paraissait protéger des caisses, au milieu du « tai-fei ». Il ne s'agissait pas de caisses, mais d'une mitrailleuse lourde Douchka de 14,5 mm de fabrication soviétique, une bande engagée ! Chek-Keng vérifia la boîte du chargeur et lança une interrogation à Shirley Yip.

— Elle demande si vous savez vous en servir ?

Malko regarda l'arme. Cela ressemblait à une américaine calibre 50.

— Je pense que oui.

La vieille Hakka eut un sourire mauvais.

— S'ils tirent, vous ripostez. Ils ne sont pas courageux...

Elle manœuvrait habilement pour se dégager du parc à huîtres. En quelques secondes, l'étrave fendit l'eau libre. D'un geste puissant, Chek-Keng poussa en avant les quatre manettes de gaz. Malko, qui se trouvait à côté d'elle, fut propulsé jusqu'à l'arrière tant l'accélération fut brutale !

L'étrave hors de l'eau, le « tai-fei » prenait de la vitesse dans un grondement assourdissant, laissant un panache d'écume blanche derrière lui. Un vrai bateau de course. Malko revint vers l'avant et s'accrocha à la poignée de la Douchka pour ne pas tomber.

Le « tai-fei » s'éloignait de la côte, décrivant une vaste courbe autour du patrouilleur chinois et de son canot lancé vers eux. Très vite, celui-ci ne fut plus qu'un point sur la mer. Mais le patrouilleur avait compris la manœuvre et prenait de la vitesse, cherchant à leur couper la route... Malheureusement, ils étaient obligés de passer entre lui et la côte, pour gagner la pleine mer.

Malko était en train d'observer le navire chinois dans ses jumelles quand une gerbe d'eau jaillit une vingtaine de mètres derrière eux. Le bruit de la détonation leur parvint quelques fractions de seconde plus tard : le patrouilleur essayait de les couler. Chek-Keng se retourna, le visage convulsé de rage, et hurla quelque chose.

— Elle vous dit de tirer, traduisit Shirley Yip.

Malko hésitait. Tirer sur le patrouilleur de la marine chinoise était un acte de guerre. Le commandant risquait d'alerter les Britanniques par radar et le « tai-fei » se ferait arraisonner avant d'avoir atteint l'*Estoril*.

Secoués comme des pruniers, ils filaient à près de quarante-cinq nœuds. Une seconde gerbe d'écume apparut, cette fois devant eux. Avec un cri de rage, la vieille Hakka abandonna brusquement les commandes et sauta sur la Douchka. En un clin d'œil, elle l'arma, fit pivoter le canon et appuya sur la détente. Le lent « tac-tac-tac » de l'arme lourde se mêla au bruit des quatre V8...

Sans le moindre état d'âme, Chek-Keng arrosait l'avant du patrouilleur, là où se trouvait le canon qui tirait sur eux.

Cependant, pour maintenir le « tai-fei » en ligne, il fallait appuyer en permanence sur les quatre manettes de gaz. Celle de gauche commençait à revenir en arrière, sous l'effet des vibrations, et le *speed boat* amorça une gracieuse courbe qui le menait droit sur le patrouilleur chinois !

Malko bondit aux commandes et repoussa la manette vers l'avant. Le « tai-fei » tremblait de toute sa carcasse. Les moteurs étaient tellement puissants que Malko avait toutes les peines du monde à modifier la trajectoire du bolide. La coque grise du patrouilleur se rapprochait à grande vitesse. Malko pouvait voir des marins courir sur

le pont. Il parvint enfin à changer de cap, filant parallèlement au patrouilleur en direction de l'île de Tak Chau. Une fois de l'autre côté, ils seraient en sécurité. Le canon ne tirait plus. Mais tout à coup, des chocs sourds ébranlèrent la coque. La vieille Hakka sauta comme une guenon en furie, faisant pivoter son arme. Malko aperçut alors les flammes de départ d'une mitrailleuse située sur la lunette. Accrochée des deux mains à la Douchka, Chek-Keng continuait à tirer comme une folle. Et pas si mal : les impacts s'espacèrent. Le patrouilleur était maintenant derrière eux. Malko poussa les quatre manettes à fond. Ils pouvaient remercier le ciel : si une seule balle avait frappé les réservoirs, ils explosaient. La vieille Hakka abandonna enfin la Douchka et laissa Malko aux commandes. Elle jeta une phrase à Shirley Yip d'un ton ravi.

— Elle dit que vous conduisez très bien. Continuez en longeant la côte. Nous allons contourner l'île de Hong Kong par le sud, pour éviter les contrôles dans le port. Elle espère que nous aurons assez d'essence.

Ce devait être de l'humour chinois.

* *

*

Philip Drake avait l'oreille collée au transistor. La réception, au milieu de la rade de Hong Kong, était perturbée par des tas de parasites. Pourtant, ce qu'il entendait le rassurait. La police avait annoncé la réapparition de Tang Ho. D'après le communiqué officiel, le *tycoon* avait été détenu dans une cave du quartier de Happy Valley d'où il avait pu s'évader, ses gardiens s'étant absentés. Grâce à ses indications, on avait retrouvé la cave et le cadavre d'un homme connu comme marginal, tué de plusieurs balles. On supposait qu'il avait été victime d'une rixe avec ses complices. Tang Ho l'avait identifié comme un de ses ravisseurs. Le *Police commissioner* avançait l'hypothèse qu'il s'agissait d'une bande venue de Guang-zhou, où les kidnappings étaient monnaie courante.

Aucune mention de Chan Sau Man « Iron Balls » et encore moins de Malko ou de la CIA.

Philip Drake avait rejoint l'*Estoril* à l'aube et prévenu son capitaine, après le coup de fil de Malko. Depuis sept heures, il guettait tout ce qui se déplaçait dans la rade. L'*Estoril* se trouvait ancré à la sortie ouest de Victoria Harbour, on pouvait l'atteindre de plusieurs façons.

Il ne voulait pas encore croire au succès de cette expédition ! L'estomac tordu par l'angoisse, il arpentait le pont du cargo. En dépit du vent violent, il parvint à allumer une cigarette grâce à la flamme puissante de son Zippo. Un bref coup de sirène le fit se retourner. Un *speed boat* très bas sur l'eau, effilé, gris sombre, sans pavillon, arrivait

à petite vitesse de l'île de Tak Chau, passant au large de la pointe ouest de Hong Kong. Il venait du sud. Philip Drake courut prendre des jumelles dans la dunette et les braqua sur l'embarcation. D'abord, il ne vit que les quatre énormes moteurs, puis deux femmes et enfin, les cheveux blonds de Malko.

Sa joie retomba brutalement, car il ne repéra aucune trace des trois fuitifs. Le *speed boat* se rapprochait à petite allure. Il prévint le capitaine et deux marins se préparèrent à lancer des bouts. Le « tai-fei » vint se placer le long du flanc du cargo. On jeta une échelle et Malko grimpa le premier, tandis que Shirley Yip faisait sortir les trois fuitifs de leur abri. Hu Wang ne tenait pas debout. Il fallut lui passer une corde autour du corps et le hisser à bord. Chai Lin, sa femme, ne valait guère mieux. Seul Larry Wu parvint à se hisser tout seul sur l'*Estoril*. Il étreignit longuement Philip Drake, tandis qu'on conduisait les deux autres dans des cabines.

— Il faudrait un médecin, dit Malko. Ils ne pourront pas voyager dans cet état.

— On va s'en occuper, promit l'Américain. Ce que vous avez fait est formidable.

Il en avait les larmes aux yeux.

— Pas de nouvelles de Tang Ho ? demanda Malko.

— Il a réapparu officiellement, mais il ne nous implique pas dans son kidnapping. Du moins pour le moment.

La vieille Hakka, restée sur le « tai-fei », cria quelque chose d'une voix furieuse et Malko revint au présent.

— Je lui dois sept mille deux cent dollars, dit-il. Sans elle, nous ne nous en sortions pas.

— Je n'ai pas une telle somme sur moi, fit l'Américain.

— Demandez au capitaine de vous l'avancer.

De mauvaise grâce, Philip Drake s'exécuta et revint quelques minutes plus tard avec deux grosses enveloppes. La vieille Hakka en vérifia soigneusement le contenu puis sauta à bord de son engin. Les quatre moteurs rugirent et elle s'éloigna à petite vitesse. Malko titubait de fatigue. Trop de choses s'étaient passées en moins de vingt-quatre heures. Philip Drake le prit par le bras.

— Venez ! Je dois chercher un médecin. Shirley veut rester avec eux.

Ils sautèrent dans le petit canot qui avait amené l'Américain et s'éloignèrent vers Hong Kong.

* *

*

Serrés l'un contre l'autre sur le balcon de l'appartement de Philip

Drake, Malko et Shirley Yip contemplaient la rade de Hong Kong. À deux kilomètres à vol d'oiseau, l'*Estoril* était en train de lever l'ancre, avec quelques heures d'avance sur son planning. L'Américain avait trouvé un médecin qui voyagerait jusqu'à Manille avec les trois fugitifs pour leur administrer les soins que réclamait leur état.

Un coup de sirène prolongé brisa le silence.

— Ils s'en vont ! murmura Shirley Yip. Ça y est, ils s'en vont !

Lentement, l'*Estoril* s'ébranlait, en direction de l'Ouest. Ils le suivirent des yeux tant qu'il fut visible. Ensuite, ses feux se confondirent avec ceux des autres bateaux. Malko se dit que, dans trois mois, ce serait le yacht royal *Britannia* qui prendrait le même chemin, emportant le dernier drapeau britannique à avoir flotté sur l'île, après la remise de Hong Kong à la Chine.

Sur le pont arrière, un joueur de cornemuse du régiment écossais « The Black Watch » jouerait une dernière fois le « Old Land Synd », le prince Charles d'Angleterre saluerait, et le rideau rouge tomberait sur Hong Kong pour longtemps... Shirley Yip devait penser la même chose car elle dit soudain :

— Ils ont de la chance de partir...

— Vous pouvez aussi partir, suggéra Malko.

La jeune Chinoise posa la tête sur son épaule.

— Non, je ne peux pas. Je sais que c'est idiot, mais c'est ce que les gens de Beijing espèrent. Je veux rester et les gêner, ils seront obligés de commettre des fautes pour me neutraliser. Je vais beaucoup regretter que vous ne soyez pas là.

Malko se dit que, comme la première fois en 1989, le « Hong Kong Express » avait réuni d'improbables complices, de Tang Ho à « Iron Balls », et que chacun avait joué sa partition sans trop de fausses notes. Mais désormais, « Yellowbird » était définitivement envolé.

Shirley Yip posa sa bouche contre son oreille.

— Ce soir, je suis si heureuse. Ne pensons plus à rien.

Il la suivit. La Lancia était dans le garage et ils allèrent directement au *Hyatt*. Malko commanda au *room-service* du caviar et une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé 1993. Lorsqu'il raccrocha, Shirley Yip lui faisait face. Elle était déjà nue. Elle s'agenouilla en face de lui et entreprit avec des gestes très doux de le déshabiller. Ensuite, elle lui demanda de se laisser faire et lui administra la plus merveilleuse fellation de sa vie.

Plus tard, ils se remirent au champagne et au caviar et refirent l'amour. Malko dormit. Quand il se réveilla, ce fut pour sentir la bouche de Shirley Yip autour de son sexe. Cette fois, elle ne le fit pas jouir au fond de sa gorge. Lorsqu'il fut présentable, elle s'allongea sur le ventre et lui demanda de violer ses reins.

Comme il s'exécutait, il la sentit s'ouvrir, l'aspirer de tout son

corps, comme une merveilleuse putain. Elle montait et descendait, le soulevant du même coup, avec une force insoupçonnée. Jusqu'à ce que Malko se répande en criant son plaisir. Ensuite, ils commandèrent une nouvelle bouteille de Taittinger.

Shirley semblait infatigable. Dès qu'il plongeait dans un demi-sommeil, elle le réveillait, se frottant à lui jusqu'à ce qu'il retrouve un peu de forces. Une façon à elle de le payer de la joie qu'elle éprouvait, de lui faire oublier son épaule encore meurtrie et tous les risques qu'il avait pris pour sauver les trois fugitifs de Beijing.

Elle ne s'arrêta qu'après avoir arraché à Malko ses dernières parcelles d'érotisme. Vidé, il sombra dans un sommeil sans rêve. Lorsqu'il se réveilla, il était seul dans la chambre. Il y avait un mot posé sur le second oreiller.

Un oiseau stylisé et une seule phrase : « Pensez quelquefois à Hong Kong. »

« Yellowbird » était bien fini. Avec le breakfast, on lui apporta le *South China Morning Post*. La photo de Tang Ho, la tête entourée d'un énorme pansement, s'étalait sur six colonnes. Malko parcourut l'article. Le vieux *tycoon* chinois avait tenu sa promesse. Il n'était question que d'audacieux voyous non identifiés que la police recherchait activement.

Le téléphone sonna. C'était Philip Drake.

— Je vous ai retenu une première sur le vol Air France pour Paris de ce soir, annonça-t-il. Je crois que vous avez assez vu Hong Kong.

Malko appela Shirley Yip. Une secrétaire lui apprit qu'elle était partie pour quelques jours voir sa famille à Singapour.

* *

*

La journée avait passé vite. Malko avait arpenté, probablement pour la dernière fois, les rues de Kowloon et de Wan-Chai, les deux quartiers restés vraiment chinois. Il avait déjeuné de dim-sun dans un restaurant anonyme.

Maintenant, il attendait ses bagages devant la limousine du *Hyatt*. Le groom surgit, poussant un chariot sur lequel se trouvait sa valise. Dessus, il y avait deux boîtes de carton emballées de papier rouge, entourées de ruban doré.

Malko fronça les sourcils.

— Ce n'est pas à moi, tout cela...

Le groom vérifia les étiquettes accrochées aux paquets.

— Si, si, affirma-t-il, c'est bien à vous, sir.

Ce devait être un cadeau d'adieu de Shirley Yip.

Intrigué, Malko prit le plus gros des deux paquets, défit le ruban,

ôta le papier et souleva le couvercle. La tête de Chan Sau Man « Iron Balls » reposait sur un douillet nid de coton. Le voyou chinois avait les paupières cousues, le cou nettement séparé du corps...

Pendant que le groom ameutait l'hôtel, Malko ouvrit le second paquet. Il contenait les attributs virils de « Iron Balls », soigneusement préservés dans un sac translucide.

Finalement, l'Honorable Tang Ho n'avait pas perdu la face.

— IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de La Flèche (Sarthe), le 30-05-1997.
5042C-5 – Dépôt légal Éditeur : 2881 – juin 1997.
ISBN : 2 – 7386 – 5845 – 8
42/5845/5

-
- 1 : Liste des personnes les plus recherchées.
 - 2 : Public Security Bureau.
 - 3 : Pekin.
 - 4 : Environ vingt francs.
 - 5 : Pains de maïs.
 - 6 : Aidez-nous, s'il vous plaît !
 - 7 : Section d'information de la police de Sécurité publique.
 - 8 : Hydrofoil.
 - 9 : Bière chinoise.
 - 10 : Le grade le plus élevé.
 - 11 : Environ huit cents francs.
 - 12 : Blanc.
 - 13 : Service de contre-espionnage chinois.
 - 14 : Apprenti, le grade le plus bas dans une triade.
 - 15 : Environ deux mille cinq cents francs.
 - 16 : Le grade le plus bas.
 - 17 : Chef de combat.
 - 18 : Date à laquelle se termine le bail de « location » de quatre-vingt-dix-neuf ans signé entre la Chine et la Grande-Bretagne.
 - 19 : British National Overseas, passeport ne donnant pas droit à l'établissement en Grande-Bretagne.
 - 20 : Canton.
 - 21 : Voir S.A.S. n° 12, Les Trois Veuves de Hong Kong.
 - 22 : Université californienne.
 - 23 : Environ quarante mille francs.
 - 24 : Cousins du continent.
 - 25 : Armée populaire de libération.
 - 26 : Garanti à vie.
 - 27 : Chef d'industrie.
 - 28 : Preuves.
 - 29 : Indices.
 - 30 : Couilles d'acier.
 - 31 : N'abandonnez jamais.
 - 32 : Pourquoi avez-vous fait cela ?
 - 33 : Continuez.
 - 34 : Ne partez pas ! Attendez !
 - 35 : Vous m'avez sauvé la vie. Je ne ferai rien contre vous.
 - 36 : Imbécile !
 - 37 : Connexion.